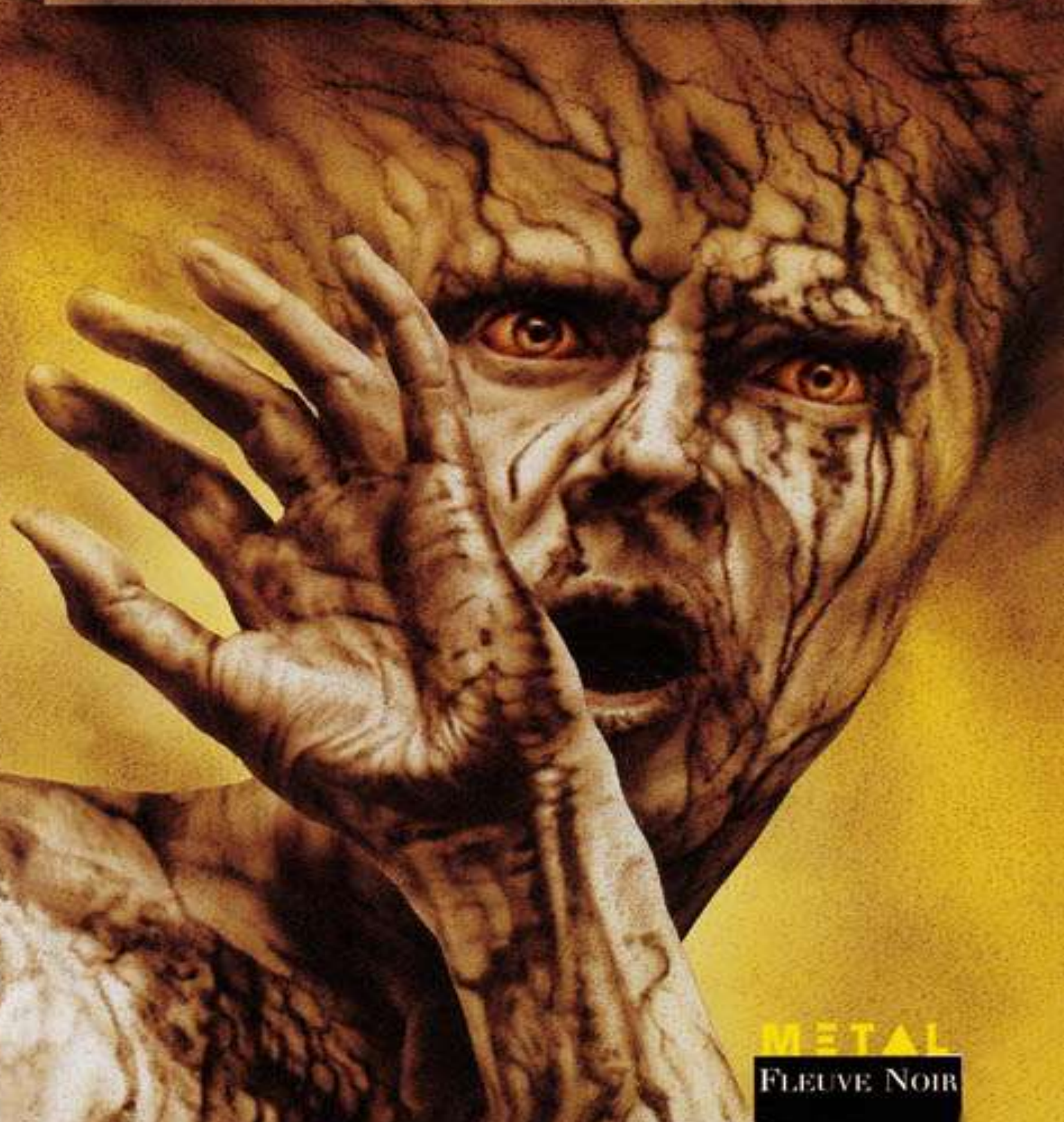


A N T I C I P A T I O N

SERGE BRUSSOLO

AMBULANCE CANNIBALE NON IDENTIFIÉE



METAL
FLEUVE NOIR

SERGE BRUSSOLO

AMBULANCE CANNIBALE NON IDENTIFIÉE



Fleuve Noir

PROLOGUE

« ... De tout temps le Territoire des Ponts a été assimilé par les hommes de science à un bouillon de culture en perpétuelle effervescence. Les maladies de la vase sont innombrables, mais l'une d'elle, isolée par le Professeur Mathias Grégory Mikofsky, est tout particulièrement effrayante. Il s'agit du virus migratoire véhiculé par les animaux et transmis, comme la rage, par les sécrétions salivaires et les morsures. Les symptômes qui en découlent se présentent sous la forme d'une fièvre accompagnée d'un désordre mental flagrant et de la constitution d'idées fixes alimentant un délire mystique plus ou moins fantaisiste. L'agitation nerveuse entraîne une abondance de discours et de prières, le malade ne tient plus en place. Un véritable bouillonnement intérieur le pousse à l'action. Pour combattre cette impression « d'être sur le point d'éclater » il se lance dans une débauche d'activités physiques : marche, course. Le virus relève le seuil de fatigue si bien que le sujet voit ses facultés d'endurance décuplées. Il devient capable de marcher dix ou quinze heures d'affilée sans prendre de repos. Les privations ne font qu'accroître la confusion mentale qui ne tarde pas à prendre l'aspect d'une paranoïa caractérisée dont la manifestation la plus courante est la manie de la persécution. À cette phase, le malade est désormais susceptible de réactions agressives homicides. Il tuera sans hésiter toute personne qui tentera de faire obstacle à sa course.

La folie migratoire est, chez les animaux, une perversion pathologique de l'instinct qui peut entraîner la destruction totale du clan. Chez l'homme contaminé, elle se dissimule sous l'alibi d'un pèlerinage, d'une croisade ou d'une quête religieuse au but mal défini. L'esprit malade bâtit une structure hallucinatoire justificatrice qui ne résiste pas généralement à l'analyse. » Consulter pour référence le dossier numéro 1244, Nom de code : « Semeurs d'abîmes ».

CHAPITRE PREMIER

La ville rendait le son creux que les pas du promeneur soulèvent habituellement en traversant un décor ou un champ de mines.

La cité faisait songer à ces bêtes empaillées, baudruches de cuir et de poils, simulacres de vie cousus sur un rembourrage, et qui prennent racine sur un socle de bois.

Jane ressentait tout cela en remontant le boulevard désert. De part et d'autre de la chaussée, les boutiques n'étaient plus que des cubes d'obscurité reflétant le paysage de la rue comme de gros aquariums emplis d'encre noire.

Du coin de l'œil, la jeune femme y suivait le déplacement de son image, s'observant comme on observe un suiveur dont on ne parvient pas encore à percer les intentions.

L'image avançait avec son visage boudeur au front haut, bombé, couronné de cheveux blonds taillés en brosse rêche. Le tricot de corps fatigué ne dissimulait rien du balancement des seins aux pointes érigées par le frottement continu du coton imprégné d'huile et de cambouis. Une inscription le barrait sur toute sa largeur : « *Fédération Nationale des Chauffeurs d'Immeubles-Paquebots* ». Jane eut un sourire amer. Tout cela appartenait déjà au passé.

Elle hésita une seconde, chevauchant la bande jaune qui marquait le milieu de la chaussée, ne sachant quelle direction emprunter. Ses bras, ses épaules que le « débardeur » laissait nus, étaient trop musclés pour une femme. Un tatouage ornait le biceps gauche. Il représentait une maison montée sur roues et dont le rez-de-chaussée avait été affublé d'un gigantesque chasse-bœufs à la manière des locomotives de Western. Une vibration sourde montait des pavés, suivait la courbe des trottoirs pour aller s'épanouir dans la caisse de résonance des vitrines obscures. Quelque part une foule immense piétinait l'asphalte, troupeau rageur dont la lente approche se faisait

précéder d'un écho d'avalanche. Le martèlement filait comme une brusque chair de poule à la surface du goudron, il secouait les arbres asphyxiés de carbone, faisait frémir leurs feuilles sèches.

Jane fixa avec angoisse la perspective déserte du boulevard. Elle savait que quelque chose allait surgir du fin fond de cette plaine rectiligne, de ce couloir de bitume prisonnier de l'enfilade des façades.

Elle ne devait pas rester ainsi exposée. Tournant la tête, elle aperçut une brèche dans une vitrine, des cubes nickelés brillaient à l'étalage. Peut-être des chaînes stéréophoniques... Elle plia les reins, s'engouffra dans le trou aux bords dangereusement coupants. Une meute de chats l'accueillit avec des feulements de rage. Boules de peur aux oreilles couchées, ils avaient colonisé le rayon « disques » du magasin, se faisant les griffes sur les pochettes bariolées, zébrant les microsillons dénudés de longues balafres qui mouraient en buissons de copeaux.

Jane s'allongea à l'écart, le regard braqué vers la rue. Des éclats de 33 tours brisés jonchaient le sol. On eût dit des assiettes massacrées au terme d'une épouvantable scène de ménage. Des assiettes noires et luisantes.

Un chaton jouait sous un présentoir, faute de pelote de laine. Il s'appliquait à embrouiller la bande magnétique qu'il extrayait d'une cassette à coups de patte précis. Deux camions à ridelles s'immobilisèrent en travers du boulevard. Des femmes en sautèrent, l'air menaçant, armées de gourdins et de maillets. Sans un mot, elles s'organisèrent en colonne et descendirent la rue, examinant les vitrines. Elles n'accordèrent aucune attention à la bijouterie et au fourreur. Par contre, la vue d'un magasin de chaussures les mit au comble de l'excitation. Celle qui paraissait commander la troupe marcha vers la boutique dont elle essaya de pousser la porte. Le battant lui résista et Jane l'entendit jurer grossièrement.

« Hé ! Boutiquier ! hurla la matrone, sors de ton trou. Ouvre-nous la porte, nous te signerons un bon de réquisition, tu te feras rembourser auprès des autorités religieuses... Ne nous force pas à défoncer ta devanture ! » Au-dessus du panneau

« *Chez Willie – Le Supermarché de la chaussure* », un volet s'entrebâilla, laissant passer le canon d'un fusil de chasse.

« Foutez le camp ! glapit une voix étranglée, vos bons ne valent rien, vous êtes des voleuses. Je ne me laisserai pas piller ! »

Un chœur de vociférations s'éleva.

« Renégat ! Mécréant ! » scandait le groupe. « Punissons ceux qui s'opposent à la volonté des pèlerins ! hurla celle qui commandait la bande, en avant, mes filles ! Le droit à la marche prime les lois ! »

Jane s'aplatit dans l'obscurité, le nez sur le tapis de disques écorchés. Elle devina qu'on avançait un camion dont le moteur s'emballait. Une détonation isolée tenta de repousser l'assaut, puis l'éclatement de la vitrine blindée répondit à la morsure du pare-chocs. À la cascade cristalline succéda le piétinement du commando se lançant à l'abordage de la devanture. Il y eut un second coup de feu, des cris de douleur puis tout se fondit dans un tumulte fait d'éboulements et de rayons saccagés. Jane leva doucement la tête. Les amazones échevelées avaient envahi le magasin. À présent elles faisaient la chaîne, se passant de main en main des paires de souliers qu'elles finissaient par jeter sur la plate-forme du camion. Jane nota qu'elles sélectionnaient leurs prises, repoussant dédaigneusement les escarpins *fantaisie* pour n'emporter que de solides chaussures de marche, des mocassins, ou des brodequins de chasse.

La razzia dura un bon moment. Un vacarme lointain semblait indiquer qu'un second abordage avait eu lieu en amont. Enfin les moteurs toussèrent et les deux véhicules reprirent leur course, faisant trembler les vitrines et cracher les chats.

Jane attendit un instant. Lorsque le silence eut repris ses droits, elle se redressa et sortit de son refuge. Le supermarché de la chaussure vomissait son stock sur le trottoir. Au milieu des cartons vides et des éclats de verre un petit homme reposait sur le dos, en plein étalage, à côté d'un fusil cassé. Le propriétaire des lieux sans aucun doute. Son corps n'était plus qu'une monstrueuse pelote d'épingles, une boule dans la chair de laquelle on avait enfoncé les talons-aiguilles de tous les modèles

accumulés en devanture. Les fines tiges de cuir lui perçaient la peau comme autant de poignards. En s'approchant, Jane nota qu'on lui avait même crevé les yeux au moyen d'une paire de hauts talons bleu marine. Elle se détourna. Cent mètres plus haut, un pharmacien se balançait au bout d'une corde, accroché à la croix verte lui servant d'enseigne.

Là encore, le pillage était manifeste. Des tubes et des boîtes de poudre pointillaient le trottoir depuis le magasin jusqu'à l'endroit où s'était tenu le camion. La jeune femme se baissa pour cueillir l'un des emballages. *Il s'agissait d'un baume destiné à l'hygiène des pieds...* Les autres tubes épars appartenaient au même type de médication. Ainsi on avait lynché un homme pour lui dérober des remèdes contre les cors aux pieds et les durillons !

Jane réprima un frisson. Dans quel monde de fous venait-elle de se hasarder ?

Mal à l'aise, elle continua sa route, butant à plusieurs reprises sur des échoppes éventrées. Les cibles préférées des pillers semblaient être les marchands de chaussures, les pharmaciens et les spécialistes de matériel de camping. Aucun vol n'avait été commis dans les commerces de luxe, les boutiques de Hi-fi, les points de vente vidéo...

Le soleil se couchait derrière l'ossature des toits. Malgré la fraîcheur du soir, Jane sentait le goutte à goutte de la sueur entre ses seins. Une fois de plus, elle fouilla dans la poche de ses jeans blancs d'usure, en tira le lambeau de journal sur lequel figurait la petite annonce : « *Cherche de toute urgence conducteur expérimenté, spécialiste des gros transports* ».

Elle en relut le texte, ânonna l'adresse imprimée en lettres minuscules. Elle ne connaissait pas la ville, et chaque fois qu'elle avait voulu demander son chemin on lui avait claqué la porte au nez ou on lui avait crié des injures. Maintenant la nuit allait s'installer et elle n'avait toujours pas localisé le lieu du rendez-vous.

La cité semblait ravagée par un mal étrange aux symptômes contradictoires. Des quartiers déserts côtoyaient des artères houleuses bouillonnant d'une foule en colère. La vie s'était retirée de certaines parties de ce grand organisme pour se

concentrer et déborder en d'autres lieux. Les boulevards avaient vampirisé les immeubles, les réduisant à l'état d'ossements creux. La sève vitale de la cité coulait, victime d'une hémorragie inexplicable. Les déserts d'asphalte côtoyaient les champs de bataille de bitume... Jane avait l'impression de déambuler au travers d'un échiquier alternant case vide et case pleine...

Le boulevard prit brusquement la forme d'un pont enjambant une cinquantaine de mètres d'eau sale. Une haie de chiens barrait l'accès du passage. C'étaient d'énormes molosses qu'on avait enchaînés à des piquets fichés entre les pavés. Jane en dénombra douze. La gueule écumante, flanc contre flanc, ils bouchaient l'entrée du pont. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se mirent à hurler et à tirer sur leurs laisses avec tant d'ardeur qu'elle crut qu'ils allaient décoller la construction de ses berges. Une seconde elle les imagina, lancés à sa poursuite, traînant dans leur sillage le pont aux piliers encore englués de vase, et elle battit en retraite, se jetant sous la voûte d'un porche pour échapper à leur vue. Elle avait froid, la fatigue la faisait trembler, affaiblissait sa résistance aux fantasmes. Les aboiements des chiens roulaient sur le boulevard, s'engouffraient sous les arcades où ils s'amplifiaient comme dans un mégaphone. Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle recula, buta contre un ascenseur à la grille cadénassée. Pour fuir l'horrible vacuité de la rue, elle commença à grimper les degrés de l'escalier. Elle passa un palier, puis un autre. Portée par les vagues des marches, elle abordait à ces Ilots de parquet ciré comme un naufragé échoue sur le sable d'un atoll après avoir connu la lente mastication des tempêtes... Y avait-il quelque chose derrière ces portes de chêne aux lourdes poignées termes ? Des appartements, des couloirs ? Ou bien rien d'autre qu'une masse de briques compactes sécrétée par l'immeuble pour obturer ses blessures ?

Les hommes étaient partis, tels des microbes vaincus, les plaies qu'ils avaient ouvertes dans le corps de la maison, ces logements qu'ils infectaient de leur présence, allaient à présent pouvoir cicatriser comme des blessures assainies, drainées. La bâtisse allait fabriquer de nouvelles cellules, brique à brique,

pour combler ses trous. Retournée à la solitude, la maison allait retrouver sa robuste constitution de cube plein, sans faille...

Jane tituba. Elle n'avait pas mangé depuis deux jours et la tête lui tournait.

Ses yeux accrochèrent une inscription sur le plâtre du palier : « 6^e ». L'escalier mourait là, devant l'alignement sinistre des chambres de bonnes aux portes fissurées. Une échelle de fer s'arc-boutait sur le parquet pour lancer ses montants dans l'ouverture d'une tabatière. Jane posa le pied sur le premier échelon. En trois tractions sa tête émergea au niveau du toit, au milieu d'un dôme d'ardoise qui ressemblait au dos d'un saurien. Son apparition fit sursauter un homme tapi entre les cheminées. Il pivota sur lui-même, braquant sur la jeune femme le canon d'une carabine à lunette de visée infra-rouge. Jane leva les mains.

— Hey ! Du calme ! siffla-t-elle, vous êtes tous dingues dans cette ville !

L'homme se décrispa légèrement, mais son index resta rivé au pontet. Il portait une sorte de gros gilet pare-balles sur lequel on avait imprimé au pochoir : « *Police-Tireur d'élite* ».

— Vous n'êtes pas d'ici, remarqua-t-il, vous avez un accent.

Jane s'efforça de ne pas bouger. Le policier avait visiblement perdu le contrôle de ses nerfs. D'un ton neutre, elle lâcha :

— Je cherche l'agence *Valentin-Secours Spéciaux*. Je viens de Ribéra pour répondre à cette annonce. J'ai failli me faire lyncher deux fois en demandant mon chemin.

Le flic s'essuya la bouche avec le dos de la main. Il eut un rire sec.

— Okay, fit-il, montez mais allongez-vous sur les ardoises, je ne veux pas qu'ils vous voient d'en bas.

— Qui ça, « ILS » ?

— Bon Dieu ! Vous débarquez vraiment ! Les Marcheurs évidemment ! Ce troupeau de cinglés peut tourner au coin de la rue d'une minute à l'autre. Il faut qu'ils traversent le fleuve pour sortir de la ville. Ils vont tenter de le faire, ici ou ailleurs, je ne sais pas. C'est comme une horde de bisons lancée à pleine vitesse, si on abat les meneurs, la bête qui vient en tête, on peut dévier la charge...

— Et c'est ce que vous essayez de faire ? interrogea Jane.

— Oui, il faut les empêcher de sortir, les faire tourner en rond à l'intérieur de la ville jusqu'à ce qu'ils s'épuisent et renoncent. Mais c'est difficile. On sera peut-être obligé de faire sauter les ponts. Les charges sont déjà en place.

La nuit gorgeait le coton des nuages de son encre noire, les rues devenaient des fosses emplies de goudron. Cramponnée à l'échine du toit, Jane vit que la plupart des réverbères avaient été lapidés.

— Ne restez pas là, grommela l'homme à la carabine, redescendez au sixième et dormez dans l'une des chambres. Si nous sommes toujours en vie quand le soleil se lèvera je vous conduirai au siège de la compagnie des secours-spéciaux. Tenez, prenez mon passe.

Il lui jeta un trousseau cliquetant. La jeune femme l'attrapa au vol et rampa vers la lucarne. Tout autour d'eux, la cité n'était plus qu'un grand labyrinthe, une suite d'abîmes marins accolés les uns aux autres. Pas une lumière n'éclairait cette perspective de façades mortes que les ténèbres changeaient en falaises crayeuses bizarrement sculptées par l'érosion. Faute de repères, les distances s'abolissaient. Les surfaces gagnaient en élasticité, les rues semblaient onduler comme des serpents aux écailles de pavés.

Jane dégringola rapidement les échelons. Dans la lumière jaunâtre de la minuterie, le couloir lui apparut soudain comme un havre de sécurité. Elle engagea le passe dans la première serrure, le battant céda sans difficulté. La chambre, avec son matelas posé à même le sol, ses journaux froissés, ses boîtes de bière vides, avait tout de la planque de clochard. Jane grimaça, hésita une seconde sur le seuil, puis tourna les talons pour redescendre au cinquième. Elle était à peu près sûre que l'immeuble tout entier n'était plus qu'une coquille vide. Dès lors, pourquoi se contenter d'une chambre de bonne alors qu'elle pouvait coucher dans un lit autrement accueillant ?

Elle s'immobilisa sur le palier, sonna à l'une et l'autre porte. Comme elle l'avait prévu, son coup de cloche n'éveilla aucun frôlement, aucun chuchotis. Cette fois elle dut tâtonner trois ou quatre minutes pour vaincre les verrous, mais le battant de

chêne sculpté finit par s'entrebâiller en pivotant lourdement sur ses gonds. Tout de suite elle fut frappée par l'odeur de putréfaction qui régnait dans l'appartement saccagé. Au fur et à mesure qu'elle avançait des débris de toutes sortes craquaient sous les semelles de ses bottes. Des éclats de vaisselle, mais aussi des sous-verre, des tronçons de miroirs ou de vitrines à collections.

Une tornade avait ravagé les pièces, réduisant les meubles à l'état d'esquilles.

Lorsqu'elle poussa la porte de la salle de bains, l'odeur la frappa au visage, hérissant toutes ses cellules olfactives. L'homme était là, les bras pendant de part et d'autre de la baignoire, le menton sur la poitrine, dans la position classique de celui que la chaleur du bain a doucement poussé vers la somnolence. En s'avancant d'un pas, Jane vit que la baignoire était remplie à ras bord d'une matière grise et dure qui rappelait le ciment. Le cadavre était enraciné dans ce bloc ovoïde par toute la moitié inférieure de son corps. Des stries sanglantes rayaient les flancs de la cuve, là où l'inconnu s'était arraché les ongles en essayant de prendre appui sur l'émail glissant. Une inscription à la peinture rouge traçait une diagonale agressive sur le miroir dominant le lavabo :

« Les enracinés auront les racines qu'ils méritent ! »

La jeune femme battit en retraite, persuadée que l'immeuble entier n'était plus qu'un tombeau à étages. Elle courut pour rejoindre le sixième. Le policier l'attendait, assis sur le premier barreau de l'échelle, la carabine en travers des cuisses. En la voyant, il secoua la tête d'un air désabusé.

— Vous n'avez pas pu vous empêcher d'aller voir, hein ? soupira-t-il avec lassitude. Toute la baraque est comme ça. Un empilement d'appartements-cercueils, ça date de la première St-Barthélemy.

Jane haussa les sourcils pour marquer son ignorance.

— Ce sont les journalistes qui ont donné ce surnom au massacre, murmura l'homme, ça s'est passé quatre jours après l'interdiction officielle du pèlerinage. Les Marcheurs ont formé une sorte de gouvernement religieux tout à fait fantaisiste et déclaré la guerre aux enracinés...

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Enraciné ? Oh ! C'est un terme de mépris qui englobe tous ceux qui refusent d'abandonner la ville pour se lancer sur les routes. Les Marcheurs voient en eux des mécréants, des suppôts du mal, des partisans de l'immobilité qu'il faut châtier avant que leur erreur ne se fasse contagieuse. Pour frapper les esprits réfractaires ils ont eu recours à cette St-Barthélemy dont je vous parlais. Une nuit, il y a de ça un mois, ils se sont répandus dans la ville par commandos. Le mot d'ordre était : « *Donnons de vraies racines à ceux qui aiment tant l'immobilité !* ». Vous avez vu l'un des aspects de leur discours ! Ils ont chloroformé un tas de pauvres types et profité de leur inconscience pour leur couler sur les jambes du ciment à prise ultra-rapide. Dans leur jargon ils appellent ça « mettre les fleurs en pot ! ». En fait de pot, ils ont cimenté des dizaines d'hommes et de femmes dans leur baignoire ou dans leur voiture. Pour faire plus grosse impression sur les mécréants ils ont poussé les véhicules le long de la voie sur berge, puis les ont jetés dans le fleuve avec leurs prisonniers scellés jusqu'à la taille. Dans d'autres quartiers ils se sont amusés à mettre les « incroyants » sur socle, comme des statues, les coulant dans un faux piédestal élevé au milieu d'un jardin public. Un certain nombre de « statues » ont d'ailleurs fini au fond de l'eau après avoir été basculées du haut d'un pont. L'impact sur la population a été retentissant. La terreur à l'état pur ! Beaucoup de gens qui ne voulaient pas entendre parler de la croisade ont brusquement craqué. Ils ont abandonné leur travail, leur appartement, pour rejoindre la colonne. Maintenant ils piétinent au long des boulevards en attendant de pouvoir quitter la ville... Mais le maire est décidé à se battre, il veut endiguer l'hémorragie. La croisade a déjà vidé cinq autres villes de la région, les transformant en cités fantômes. C'est toujours le même scénario : un tiers de fanatiques entraîne à sa suite un autre tiers d'inconnus terrorisés. Finalement il ne reste plus sur place que les vieillards et les infirmes. Les commerces ferment, les entreprises s'éteignent, les villes se changent en carcasses creuses.

— Vous croyez réellement pouvoir endiguer l'hémorragie ?

Le policier fit la moue. Il semblait soudain très fatigué.

— Je n'en sais rien, souffla-t-il, le maire prétend que si nous retenons la horde assez longtemps, l'épuisement et la lassitude auront raison de l'hystérie. Mais je crois qu'il n'y a que lui pour en être aussi sûr... Excusez-moi, il faut que je me repose un peu, je n'ai pas dormi depuis cinquante heures. Je vais m'allonger, si vous entendez du bruit secouez-moi aussitôt.

Il entra dans la chambre d'un pas lourd, et se laissa choir sur le matelas. Il sombra dans le sommeil comme on tombe en syncope. Jane tira doucement la porte, l'abandonnant à son anéantissement.

À l'aide du passe, elle ouvrit une à une les autres pièces. Deux étaient vides, trois avaient été transformées en débarras. Dans la dernière, elle découvrit ce qui avait dû être une chambre d'étudiant. La poussière avait déposé une fine pellicule grise sur les draps du lit. Sur le mur une grande inscription au crayon-feutre barrait le plâtre :

« LA MARCHE FERA SAUTER LES VEROUS DU MONDE. » « La Marche gommara les géographies !!! » « Marchons tous ensemble pour une terre anonyme, sans frontières et sans mémoire ! »

Des fascicules mal imprimés jonchaient le sol. Jane en ramassa quelques-uns. C'étaient des brochures naïves, grossièrement illustrées. Des bandes dessinées édifiantes qui racontaient toutes la vie de Saint-Cazhel, un ancien valet de la répression armée que la maladie avait transfiguré, transformant un soldat de goudron des plus féroces en un apôtre du Nomadisme Universel.

En quinze pages elle apprit comment le capitaine Cazhel, d'abord affecté à la section anti-émeute, puis à la surveillance d'un camp de mutants, était devenu un bienfaiteur de l'humanité en jetant les bases d'une nouvelle religion prônant la fin de l'immobilité et le refus de l'enracinement père de tous les maux.

Oui, c'est au cours d'une honteuse mission que le policier avait été sanctifié par la maladie. Des oiseaux contaminés avaient inscrit dans sa chair le secret du nomadisme, et la LUMIÈRE l'avait envahi en même temps que la fièvre. Jusqu'à ce jour il avait tourné en rond comme un chien à l'attache. La

révélation avait fait éclater dans son crâne l'appel de l'infini, du flux sans retour...DE LA MARCHE UNIVERSELLE !

Elle en était là de sa lecture quand les aboiements rageurs des chiens défendant l'accès du pont déchirèrent le silence des rues. D'un bond elle quitta le lit, éteignit la lumière et se risqua jusqu'au vasistas entrouvert. Une clarté dansante illuminait le boulevard, trahissant l'approche d'une troupe brandissant des flambeaux. Jane se haussa sur la pointe des pieds. Elle avait l'impression de passer le nez dans l'écouille d'un grand sous-marin vertical, une sorte de *Nautilus* d'ardoise grise échoué sur un rivage d'asphalte où les écueils avaient la forme des statues jalonnant la voie sur berge. En bas, les torches brasillaient, jetant un halo tremblotant sur les façades. On distinguait à présent une dizaine d'hommes qui gesticulaient en hurlant pour exciter les molosses. Certains d'entre eux portaient à deux mains une masse allongée d'où montait un bourdonnement mécanique dont le débit saccadé paraissait répondre à de brusques accélérations. Jane mit plusieurs secondes pour comprendre qu'il s'agissait de scies mécaniques portatives, ces engins terriblement efficaces qu'on appelle communément tronçonneuses. Les chiens aboyaient avec fureur, et leurs chaînes frappaient les pavés à chacun de leurs sauts. L'épaule du policier heurta soudain celle de la jeune femme. Il avait traversé le couloir sans éveiller les craquements du parquet, maintenant il se penchait lui aussi au-dessus du vide, ébouriffé par le mauvais sommeil, répandant un relent de sueur aigre.

— Je vous avais dit de me réveiller ! chuinta-t-il entre ses dents.

— Ils viennent d'arriver, protesta Jane, qu'est-ce qu'ils fabriquent avec ces scies ?

— La même chose qu'avec le ciment, haleta l'homme d'une voix presque inaudible, ils immobilisent définitivement les immobilistes... Ils vont forcer les portes des appartements encore occupés, faire irruption chez quelques adversaires de la croisade, et leur scier les jambes au-dessus des genoux... Ça fait partie de la campagne d'intimidation. C'est d'un impact redoutable. Demain leurs rangs accueilleront cinq cents « sympathisants » supplémentaires.

— Vous allez tenter quelque chose ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je suis tout seul pour couvrir ce tronçon de la voie sur berge. Mon rôle est de défendre le pont, c'est tout. Lorsqu'ils tenteront de passer, demain, j'abattrai les meneurs, si ça ne suffit pas je ferai sauter le passage. Jusque-là, je ne peux pas prendre de risques. Les attentats ont décimé les forces de police, vous savez, nous ne sommes plus qu'une poignée... Je n'ai pas peur si c'est ce que vous croyez, je suis un ancien soldat de goudron. J'ai vu le feu plus d'une fois, s'il ne tenait qu'à moi je les flinguerais, mais s'ils me repèrent ils ne traverseront pas avant d'avoir eu ma peau. Je veux éviter la destruction du pont, on en a déjà bousillé trois. Si ça continue nous allons saccager la ville, retourner au moyen âge.

Il se tut. En bas le groupe venait de se scinder en étoile. Des torches zigzaguaient dans cinq directions. Un bourdonnement mécanique se déplaça vers le pont.

— Il va essayer d'égorger les chiens, observa Jane, les doigts crispés au bord du vasistas. Comme pour lui donner raison, un couinement d'agonie monta en vrille vers le ciel, ponctuant une brusque accélération de la tronçonneuse.

Le policier serra les poings.

Ils ont débité des dizaines de pauvres gars, haleta-t-il avec haine, sur les trottoirs on a trouvé des slogans barbouillés à la peinture rouge, des maximes qui disaient : « *ceux qui ne veulent pas bouger n'ont pas besoin de jambes !* » ou « *Les pieds sont le privilège du Marcheur, les Immobilistes naissent culs-de-jatte !* » etc. La plupart de leurs victimes sont mortes d'hémorragie. Un vrai carnage. Les gens ont tellement peur qu'on ne recrute plus personne pour le maintien de l'ordre. Il faut stopper les départs, sinon tout le pays se videra. Le maire appelle ça l'opération garrot. Il est persuadé de pouvoir boucler la ville en tenant les points stratégiques, mais c'est de l'utopie. Lorsqu'ils voudront vraiment passer, ils passeront ! Jusqu'à présent ils n'ont fait qu'éprouver notre dispositif, et puis ils veulent rassembler le maximum de Marcheurs en usant d'intimidation, ils veulent saigner la ville à blanc, la rendre exsangue...

Un nouveau glapissement d'agonie lui coupa la parole. Malgré la fraîcheur de la nuit Jane se sentait inondée de sueur. Elle recula vers le fond de la pièce. Ses mollets heurtèrent le bord du lit et elle tomba assise sur la couverture poussiéreuse au milieu des brochures éparses.

— Cette histoire de croisade ? chuchota-t-elle, ça a commencé comment ?

L'homme haussa les épaules.

— Insidieusement. Une petite secte minable d'abord, puis l'engrenage classique : de plus en plus de sympathisants, des centaines, des milliers de paumés s'accrochant à une idée absurde mais réconfortante. Ce n'est ni le lieu ni le moment d'en parler. L'important c'est le présent, il faut empêcher que la ville ne se vide.

Dehors les chiens ne criaient plus. Ils entendirent nettement le hoquet de la tronçonneuse qui s'arrêtait, puis le silence se réinstalla.

— Allons boire quelque chose, conclut l'homme, ça ne sert à rien de rester là...

Ils se secouèrent, s'arrachant à l'attirance malsaine qu'exerçait sur eux la nuit béante de la cité, cette nuit sur laquelle s'ouvrait la bouche carrée de la lucarne. Ils traversèrent le couloir pour retrouver la chambre au matelas. Le policier s'agenouilla, tâtonnant le long de la plinthe pour y brancher la prise d'une cafetière électrique posée à même le sol.

Jane s'assit sur le parquet. Le flic lui jeta un coup d'œil en biais, s'attardant sur son tee-shirt pour remonter vers le tatouage du biceps.

— Vous conduisiez des maisons ? s'enquit-il en versant une poignée de poudre brune au creux du filtre. La ville pilote de Ribéra, c'est ça ?

— Oui, soupira la jeune femme, des immeubles de sept étages à propulsion atomique. Soixante roues motrices...

— Délicat, non ?

— Grisant plutôt. Vous êtes là au dernier étage, sous les toits, dans le grenier-poste de pilotage, le volant énorme entre vos mains. Ça paraît impossible, et puis vous tournez une clef, vous bougez deux leviers, et l'immeuble quitte son pâté de maisons,

remonte la rue. Vous vous échappez. Et sous vos semelles il y a six étages d'appartements remplis de meubles, de vaisselle, de vêtements, de gens qui dorment, qui mangent, qui font l'amour... En fait, quand on y pense, ça n'avait rien de très original, c'était un vieux rêve qui traînait dans tous les romans de science-fiction.

— On a interdit les maisons-mobiles, je crois ? Pourquoi ? Trop d'accidents ?

Non, la ville se disloquait. Les immeubles se baladaient sur les routes. La cité s'émiettait. Dans les premiers temps, les gens travaillaient chez eux par téléinformatique, puis – peu à peu – ils ont fini par éteindre leurs terminaux. Les autorités ont commencé à prendre peur devant cette épidémie de nomadisme. Au début les maisons mobiles, c'était juste une attraction de vacances, un divertissement, une sorte de caravanning géant. Après c'est devenu une drogue. Ceux qui y avaient goûté ne voulaient plus vivre ailleurs. Ribéra était conçue comme un manège où on emprunte un cheval pour faire un tour. Mais on s'est aperçu que les « chevaux » ne rentraient pas. Ribéra, c'était un aéroport que les appareils désertaient ; une piste d'atterrissage fantôme. Les maisons s'évadaient ! Prenaient la route pour ne plus revenir... Alors on a tout démantelé à la dynamite. Il a fallu mobiliser des escadres d'hélicoptères pour localiser les immeubles en fuite et les détruire à la roquette.

— Drôle d'histoire ! Vous vous êtes retrouvée au chômage ?

— Oui, et puis j'ai vu l'annonce des établissements Valentin : « *chauffeurs pour transports spéciaux, lourds et dangereux* », vous savez ce que c'est ?

L'homme baissa les yeux.

— C'est... spécial, marmonna-t-il, ils vous l'expliqueront s'ils jugent que vous faites l'affaire.

Jane comprit qu'il était inutile d'insister. Elle prit le gobelet de café fumant. La fatigue installait des poches de sable sous ses paupières.

— Vous êtes crevée, hein ? observa le policier, dormez deux heures, je vous réveillerai et on fera un roulement. Il faut que quelqu'un reste sur le toit. D'accord ?

La jeune femme acquiesça d'un signe de tête. L'homme récupéra sa carabine et escalada l'échelle. Jane froissa le gobelet de carton. Le café trop fort avait laissé un goût amer dans sa bouche. Elle s'allongea sur le matelas parsemé de taches douteuses. Les paupières fermées, elle s'appliqua à détendre un à un ses muscles noués, mais les nœuds résistaient, durcis par la tension nerveuse. Elle pensa qu'elle avait mis les pieds dans une ville de fous, un enfer urbain aux règles idiotes qu'elle n'avait pas réussi à se faire expliquer. Elle roula sur le flanc. Sous sa joue la toile rayée empestait le suint. Elle battit le rappel des souvenirs : le volant géant entre ses mains... L'immeuble qui oscille en se décollant du trottoir... Les forêts qui défilent de part et d'autre du toit... Les...

Elle sombra dans l'inconscience, la bouche entrouverte sur un filet de bave. Deux heures plus tard, l'homme la secoua par l'épaule pour lui demander de prendre sa place. Titubante et glacée, elle dut se hisser au sommet de la maison pour chevaucher la double pente d'ardoise. Abrutie de fatigue, elle se cramponna à une cheminée, sachant que la plus petite seconde de somnolence la condamnerait à la chute.

Autour d'elle la nuit n'était que silence. Elle se prit à regretter les aboiements des chiens.

CHAPITRE II

À l'aube, un second policier en blouson de cuir vint relever l'homme au fusil. Il avait le visage gris et les joues mangées par la barbe. Il ne prêta aucune attention à la jeune femme, saisit la carabine et monta sur le toit en tâtonnant comme un somnambule. Jane claquait des dents. Lorsqu'elle émergea du porche de l'immeuble la ville était blême. Les maisons paraissaient taillées dans des blocs de pierre ponce et le fleuve avait l'aspect mort et pulvérulent d'une flaque de cendre. À l'entrée du pont, les cadavres des chiens gisaient, pêle-mêle. Les corps décapités s'étaient lentement vidés et le sang avait serpenté entre les pavés disjoints, enchâssant les cubes de granit d'un filament brunâtre qui évoquait le plomb d'un vitrail dans son travail de sertissage. Les têtes avaient été alignées sur le bord du trottoir, la langue pendante, une mousse épaisse et rouge s'accrochait encore aux babines retroussées.

— Venez, siffla l'homme, ne restons pas là. Je vais essayer de vous conduire à votre adresse. Si nous croisons un groupe de Marcheurs, restez calme. Dans la journée, ils ne s'en prennent pas aux passants.

Elle vit qu'il avait enfilé un imperméable élimé sur son blouson pare-balles. Elle lui emboîta le pas. Leurs talons sonnaient désagréablement sur l'asphalte et l'écho de leur marche rebondissait de façade en façade, les précédant telle une fanfare.

Ils longèrent les quais et les boîtes vertes des bouquinistes. Le froid coupant les mitraillait pardessus le parapet. L'homme s'arrêtait longuement à chaque carrefour, scrutant les arcades et les porches des immeubles. Maintenant ils approchaient des grands magasins et une rumeur sourde montait vers le ciel, étouffée par l'écran des immeubles.

— Ils arrivent, constata l'homme, il vaut mieux se mettre à l'abri, grimpez dans cette maison !

Elle obéit sans réfléchir, tandis qu'il restait en arrière pour couvrir sa fuite. Elle se rua sous la voûte d'une porte cochère, grimpa dans un escalier, au hasard, et tomba à genoux près d'une imposte. De là elle découvrait l'enfilade du boulevard dont le tracé formait un angle à quatre-vingt-dix degrés avec le fleuve.

La rue menant au pont partait de la place pour filer en droite ligne entre les deux bâtiments des Galeries Modernes. Les grands magasins campaient de part et d'autre de cet étroit ruban, mille-feuilles de vitrines entassant leurs étages aux planchers surchargés. À contre-jour, dans la pâle lumière du matin, on aurait pu les prendre pour deux forteresses trapues défendant l'accès du pont. Deux poternes de verre et d'acier curieusement soutachées d'or. Prise entre ces collines artificielles, la rue avait l'air d'un chemin étranglé par les parois d'un canyon. La foule massée sur la place s'avavançait doucement, visages levés, scrutant les contours des deux bâtiments comme si elle cherchait à y distinguer les signes précurseurs d'un piège. La plupart des Marcheurs pliaient sous le poids de lourds sacs à dos. Ils arboraient tous de grosses chaussures de sport, et ceux qui venaient en tête de la colonne se protégeaient le crâne et les épaules à l'aide d'un bouclier improvisé à partir d'un couvercle de poubelle ou d'une portière de voiture. Le silence tendu présidait à l'approche, et seul le clapotis des semelles grignotant la chaussée mètre à mètre accompagnait le lent écoulement de la fourmilière humaine en direction du fleuve.

Le premier peloton s'engagea enfin entre les magasins. Plongées dans l'obscurité, les deux bâtisses offraient cet aspect d'aquarium rempli d'encre qu'ont toujours les vitrines éteintes. Les étalages du rez-de-chaussée avaient disparu derrière leurs rideaux de fer, et les deux premiers étages avaient été recouverts de grillages à croisillons serrés.

Jane se mordit les lèvres. Comme les Marcheurs, elle percevait la sourde menace qui filtrait de ces façades glauques. Mais il n'y avait pas d'autre chemin. En bas, quelqu'un cria un ordre et la colonne s'ébranla, piétinant pour prendre son pas de course.

« Prenez vos distances ! hurla un meneur, ne restez pas en blocs compacts ! »

Le martèlement des semelles couvrait sa voix, étouffait ses conseils. Soudain, alors que le peloton de tête allait sortir du « canyon », un frigidaire poussé du cinquième étage du *Magasin Un* fila comme une bombe pour s'écraser sur le petit groupe.

Le signal était donné. Aussitôt, de tous les étages surplombant la rue une pluie d'objets pesants creva les baies vitrées. Des bahuts, des commodes, des tables, des fauteuils, des machines à laver, se fondirent en une même avalanche meurtrière. Ils explosaient au sol, projetant en tous sens des débris d'aggloméré, des esquilles de bois qui se fichaient dans les yeux. Les lourds coffrages métalliques des réfrigérateurs aplatissaient les fuyards, brisaient les nuques, les crânes, roulaient sur la chaussée dans un éclaboussement de boulons et de tôles froissées.

C'était comme si les Galeries Modernes avaient entrepris de vomir tout leur stock. Une mitraille de porcelaine sifflait dans l'air glacé du matin. Les assiettes, les plats, les soupières, ricochaient sur les corniches, se fragmentant en tessons assassins. Des morceaux de potiche, effilés comme des poignards, zébraient l'espace avant de tailler leurs fourreaux dans les poitrines et les ventres. Des hurlements d'épouvante se mêlaient au vacarme de l'avalanche, ajoutant à la confusion. Les blessés zigzaguaient, le corps hérissé de morceaux de verre, les cuisses trouées par la mitraille des boulons. Ceux qui tentaient de se protéger sous leurs boucliers finissaient broyés sous l'impact des télévisions, des chaînes stéréo. Pour parachever le massacre, les hommes de la brigade anti-émeute firent basculer dans le vide tout le stock du rayon coutellerie. La pluie d'acier fila à angle droit dans un chuintement rapace d'étoffe lacérée. Les essaims de fourchettes, les vols de couteaux, cassèrent net l'avance de la colonne. Une dizaine de Marcheurs qui s'efforçaient de zigzaguer vers le pont finirent épinglés sur le bitume le torse traversé par les lardoires et les fourchettes à fondue. La troupe ensanglantée battait en retraite, abandonnant ses morts et ses blessés. Un nuage de poussière de porcelaine

flottait sur le passage, réduisant la visibilité. Un amoncellement de carcasses métalliques bloquait à présent la rue, mêlant lave-linge et lave-vaisselle en une même étreinte chaotique.

Des auto-cuiseurs bosselés, quelques marmites aplaties, roulèrent encore dans le caniveau, puis le silence revint. La colonne fuyait en désordre, refluant vers le centre de la ville. Une main se posa sur l'épaule de Jane, la faisant sursauter. C'était le policier.

— Ils vont revenir, fit-il avec fatalisme, ils savent que nous hésiterons à faire sauter le pont. Ils vont voler des échelles pour se lancer à l'abordage du magasin. Il n'y a qu'une poignée de flics à l'intérieur, ils ne tiendront pas bien longtemps. Venez, nous allons passer, maintenant. La confusion nous protégera.

Ils dégringolèrent l'escalier au pas de charge. Dehors, la poussière soulevée par la vaisselle brisée les gifla comme un nuage de poudre brûlée. Ils toussèrent. Jane se tordit la cheville en louvoyant entre les Cocottes-Minute. Les éboulements de tôle émaillée avaient réduit certains corps à l'état de pulpe écarlate. Elle détourna les yeux pour ne pas vomir. Ses semelles crissaient sur un matelas de verre. Ils dépassèrent quelques Marcheurs attardés, fendirent la foule des blessés pour se perdre dans une ruelle. L'homme avançait d'un pas rageur, les poings enfoncés dans les poches.

— Vous comprenez, martela-t-il sans regarder son interlocutrice, c'est un combat psychologique. La moitié des Marcheurs est composée de gens effrayés qui hurlent avec les loups pour ne pas être dévorés par eux. Si nous parvenons à leur faire encore plus peur que les fanatiques de la tronçonneuse, ils se désolidariseront du groupe. Il faut leur faire comprendre qu'ils ne traverseront ce pont qu'au prix de très lourdes pertes. C'est notre seule chance de les amener à rebrousser chemin.

Jane s'abstint de tout commentaire. La démonstration du policier lui semblait peu convaincante.

— Il nous faut enrayer cet exode, grogna-t-il les yeux rivés au sol, il y a déjà trop de monde sur les routes. Cette migration insensée peut sonner le glas d'une civilisation, vous y avez pensé ?

Elle hocha la tête sans se compromettre. Elle avait l'impression qu'il cherchait désespérément à se convaincre du bien-fondé de sa mission.

Il s'immobilisa brusquement, la dévisageant avec une lueur de folie au fond des pupilles.

— Quand il n'y aura plus de ponts, ils construiront des radeaux ! haleta-t-il d'un ton vibrant, ils arracheront une à une les lattes des parquets, ils cloueront bord à bord les battants des portes cochères. Oui, ils se fabriqueront des radeaux géants, des patchworks de bahuts et de commodes calfatés au goudron ! Voilà comment ils traverseront le fleuve et il nous faudra encore les affronter sur leur propre terrain ! Les torpiller sur l'eau, les noyer comme des rats !

Jane recula, effrayée par cette exaltation subite. Instinctivement elle jeté un coup d'œil aux alentours mais ils étaient seuls, perdus au détour d'une rue jalonnée de rideaux de fer tirés et de volets bouclés. L'homme porta une main à son front, frissonna et parut se ressaisir.

— Excusez-moi, murmura-t-il, la tension nerveuse...

Il se remit en marche, la tête affaissée entre les épaules. Ils débouchèrent enfin sur une grande place. L'homme tendit l'index et désigna un bâtiment de béton flanqué de ce qui semblait être un immense garage.

— Vous y êtes, fit-il avec lassitude, c'est l'ancienne caserne des pompiers. Mais attention, ces immeubles autour de la place sont probablement truffés d'espions des Marcheurs. Dès que vous aurez franchi cette enceinte vous deviendrez pour eux une ennemie redoutable. Souvenez-vous-en lorsque vous sortirez seule le soir ! Allez ! Et bonne chance...

Avant qu'elle ait pu dire quelque chose, il avait fait demi-tour. Elle le vit disparaître au coin d'une rue de sa curieuse démarche à la raideur toute militaire. Elle frissonna, ne sachant si c'était d'angoisse ou de soulagement.

En face, de l'autre côté de l'esplanade, la bâtisse étirait une façade aussi attrayante qu'un casque antiémeutes. Les fenêtres, réduites au strict minimum, étaient toutes grillagées. Des traces de pneus et de coups de frein tatouaient la chaussée tout autour de l'entrée du garage, dessinant un entrelacs de courbes noires

au parfum de gomme. Il fallait se décider ! Elle n'avait pas fait tout ce chemin pour rester plantée au bord d'une place comme un poteau indicateur. Les mâchoires serrées, elle traversa.

Tout le temps qu'elle mit pour franchir l'esplanade elle se sentit observée. C'était une impression désagréable qui l'avait souvent assaillie par le passé. En vacances notamment, chaque fois qu'à l'abri d'une crique réputée déserte elle faisait glisser son slip pour profiter sans retenue de la mer et du soleil. Oui, c'était exactement cela : cette même certitude qu'un doigt invisible vous parcourt, s'attardant complaisamment aux endroits les plus intimes. Arrivée au pied de la muraille, elle ne trouva qu'une porte fermée. Un battant de fer renforcé de boulons qui devait peser à lui seul une bonne centaine de kilos. La grille d'un interphone perçait le mur à mi-hauteur. Elle pressa le bouton d'appel.

« Qu'est-ce que tu veux, la gosse ? » nasilla une voix cassée par la fumée d'innombrables cigarettes.

— C'est pour l'annonce, lâcha-t-elle la gorge soudain serrée, je viens de Ribéra, j'ai des références... Je... des...

Le discours qu'elle avait préparé s'effaçait au fur et à mesure qu'elle cherchait à se le rappeler. Elle se tut, découragée. Le haut-parleur ne grésillait même plus. Elle eut un mouvement de recul. Ils n'ouvriraient pas, elle en était sûre ! Elle avait été lamentable. Alors qu'elle n'y croyait plus, le battant pivota, un homme corpulent en combinaison de motard se tenait sur le seuil, une grosse paire de jumelles sur le ventre. Il avait un visage rougeaud et des yeux porcins. Sur son crâne une coiffure en brosse courte, à la mode des « *marines* », s'évertuait à dissimuler les ravages d'une calvitie très avancée.

— Entre, aboya-t-il, ici on n'aime pas les courants d'air, trop souvent ils s'appellent « grenades » !

Jane obéit, pénétra dans un couloir nu d'une grisaille désespérante.

— C'est le sas, expliqua le tondu, si tu veux aller plus loin faut accepter la fouille et la radioscopie. Si t'es d'accord, tu me confies tes papiers et tu passes dans la salle de gauche, okay ?

Jane acquiesça. Relevant son tee-shirt, elle déboucla la ceinture-portefeuille nouée sur ses reins, et la tendit au cerbère.

— Ma licence, énuméra-t-elle, ma carte du syndicat des chauffeurs d'immeubles-mobiles, mon carnet de route, mes derniers tests médicaux. Vous pouvez vérifier.

— On va le faire, t'inquiète pas ! Pour la visite médicale, demi-tour gauche !

Sans plus s'occuper d'elle, il s'installa à une petite table de bois équipée d'une console informatique miniaturisée et ouvrit une à une les fermetures de la ceinture-portefeuille. Jane haussa les épaules et franchit le seuil de la pièce carrelée d'où émanait une odeur de désinfectant. Une infirmière asexuée l'attendait, debout près d'une table d'examen recouverte d'une toile cirée blanche.

— Vous ôtez votre pantalon et votre culotte ! ordonna-t-elle sèchement, je dois procéder à une fouille vaginale et rectale pour m'assurer que vous ne transportez aucun explosif susceptible d'être utilisé à l'intérieur de la base. Il ne s'agit pas d'une mesure vexatoire, nous avons été victimes de plusieurs attentats et nous devons nous montrer prudents... Je suis sûre que vous comprenez parfaitement.

Son visage se plissa en un sourire professionnel qui tenait le milieu entre le rictus et la grimace d'automate. Elle pécha un doigtier d'examen dans un bocal et entreprit d'en gainer son index. Jane retint sa respiration, lutta contre l'envie de tourner les talons qui l'assaillait, puis se laissa tomber sur un tabouret pour ôter ses bottes. Quand elle repoussa ses jeans et sa culotte sur ses hanches elle s'efforça de chasser l'image du type assis devant son terminal, dans le couloir. La salle d'examen ne comportant ni porte ni rideau, il n'avait qu'à se pencher pour suivre l'opération dans tous ses détails.

Les dents bloquées, elle rejeta le vêtement d'un coup de pied et escalada la table d'examen. La toile cirée était froide sous ses reins.

— Vous pliez les genoux, vous ouvrez les cuisses et vous vous décontractez, nasilla l'infirmière d'un ton absent.

Jane ferma les yeux pendant que le doigt ganté forçait ses sphincters.

— Merci. Maintenant la radio, s'il vous plaît.

Une main froide la fit se relever puis la poussa vers une cabine. Un tablier de plomb pendait à une patère. La nurse s'en vêtit.

— Relevez votre maillot, collez les seins contre la plaque... Très bien.

Il y eut quelques secondes d'obscurité. Le plafonnier se ralluma.

— Elle est okay, Sam ! claironna la grande femme, c'est bon pour moi.

D'un geste familier et équivoque, elle claqua les fesses nues de Jane.

— C'est fini, mon petit, ricana-t-elle, vous êtes déminée. Ce vieux Sam va pouvoir vous approcher sans crainte d'explosion ! Je m'appelle Sarah, mais ici on me surnomme Tantine...

Jane ramassa sa culotte et son pantalon avec une indifférence forcée. Elle ne voulait pas que les deux gargouilles s'aperçoivent de sa gêne et s'en amusent.

Dans le couloir, l'homme en combinaison de cuir compulsait les documents avec une attention soutenue. La jeune femme lui trouva le teint beaucoup plus rouge qu'une minute auparavant.

— Ça va, conclut-il, tu es *clear*. L'ordinateur confirme tes références.

— Je suis engagée ?

— Pas encore. Ce n'est pas moi qui décide de ça, je suis seulement chargé de m'assurer qu'il n'y a pas de cheval de Troie parmi les postulants, viens, je vais te conduire à l'accueil.

Il rassembla les papiers, tapa un chiffre codé sur la console. Le mur du fond coulissa sur des rails, dévoilant une sorte de hall aux parois vitrées. De l'autre côté de la verrière c'était le garage. Jane plissa les paupières en apercevant une demi-douzaine d'attelages qu'elle prit d'abord pour des camions citernes. Des cabines hautes sur roues étaient amarrées à des remorques tabulaires longues d'une bonne quinzaine de mètres. Les véhicules étaient tous peints en blanc et présentaient sur le flanc la croix rouge tréflée des services de santé. La jeune femme s'approcha de la baie vitrée. Des mécanos s'affairaient, courant d'un bout à l'autre de l'immense hangar. Un chariot passa, remorquant de grosses bouteilles barrées de l'inscription

« *Danger. Azote liquide* ». Jane fronça les sourcils et ses yeux s'attachèrent de nouveau aux courbes des monstrueuses ambulances. Elles évoquaient davantage l'engin de guerre que le véhicule à vocation humanitaire. On les sentait conçues pour les ramassages collectifs, le déblaiement accéléré des champs de bataille. La peinture blanche et l'emblème médical ne parvenaient pas vraiment à atténuer l'aspect rébarbatif de leur museau camus.

— Ce sont bien des ambulances ? s'enquit la jeune femme incrédule.

Sam s'esclaffa grassement.

— Mais non, voyons ! C'est le dernier modèle de benne à ordures !

Jane ne prêta pas attention au quolibet. Sans qu'elle puisse dire pourquoi, les camions la mettaient mal à l'aise.

Le fond du hall était occupé par une rangée de portes numérotées. Sam déverrouilla l'une d'elles.

— C'est le transit, expliqua-t-il, tu vas attendre là qu'on te convoque. Ça peut prendre la journée. Il y a une télé, sers-t-en pour te mettre au courant si tu ne connais pas le problème à fond. Je vais prévenir le chef de ton arrivée.

La pièce tenait plus de la cellule que de la chambre d'hôtel. Entièrement peinte en blanc, elle ne comportait qu'un lit de tube recouvert d'un rectangle de mousse jaune effritée. L'écran de télévision était incorporé dans la paroi, un unique bouton commandant sa mise en service. Jane l'effleura dès que Sam eut refermé la porte. L'image sautillante d'une cassette vidéo usée envahit l'écran bleuté. C'était un plan fixe, probablement une photo, représentant un homme au visage émacié coiffé du casque réglementaire des sections anti-émeutes. Il tenait à la main un paquet bariolé contenant des insectes vivants, ces bestioles qu'on avait surnommées un temps « *les friandises de longévité* » et dont la consommation forcenée était censée provoquer un rajeunissement des cellules humaines.

... « Le capitaine Cazhel s'illustra pendant dix ans dans les rangs des soldats de goudron, nasilla la voix off, la malheureuse

affaire des Vandales¹ provoqua toutefois sa mise à l'écart, et sa rétrogradation au rang de gardien de réserve aux confins d'un territoire désolé du nord du pays. C'est pendant cette période qu'il eut pour mission de veiller sur un groupe de mutants particulièrement dangereux dont les sécrétions épidermiques nanties d'une redoutable action corrosive avaient le pouvoir de s'attaquer à n'importe quel matériau². Ces détenus d'un genre un peu spécial s'étant échappés, Cazhel se lança à leur poursuite à travers tout le territoire des ponts bâti en équilibre instable au-dessus des marécages. De tout temps, cette contrée a été assimilée par les hommes de science à un bouillon de culture en perpétuelle effervescence. Les maladies de la vase sont innombrables, mais l'une d'elles, isolée par le Professeur Mathias Grégori Mikofsky, est tout particulièrement effrayante. Il s'agit du virus migratoire véhiculé par les animaux et transmis, comme la rage, par les sécrétions salivaires et les morsures³. Les symptômes qui en découlent se présentent sous la forme d'une fièvre accompagnée d'un désordre mental flagrant, et de la constitution d'idées fixes alimentant un délire mystique plus ou moins fantaisiste. L'agitation nerveuse entraîne une profusion verbale hystérique qui se traduit par une abondance de discours et de prières. Le malade ne tient plus en place, un véritable bouillonnement intérieur le pousse à l'action. Pour combattre cette impression « d'être sur le point d'éclater », il se lance dans une débauche d'activités physiques : marche, course... Le virus rehausse le seuil de fatigue, si bien que le sujet voit ses facultés d'endurance décuplées. Il devient capable de marcher dix ou quinze heures d'affilée sans prendre de repos. Les privations ne font qu'accroître la confusion mentale qui ne tarde pas à prendre l'aspect d'une paranoïa caractérisée dont la manifestation la plus courante est la manie de la persécution.

¹ Voir : Le puzzle de chair.

² *Les semeurs d'abîmes*, même éditeur, même collection.

³ *Les semeurs d'abîmes*, même éditeur, même collection.

« À cette phase, le malade est désormais susceptible de réactions agressives homicides. Il tuera sans hésitation toute personne qui tentera de faire obstacle à sa course.

« La folie migratoire est, chez les animaux, une perversion pathologique de l'instinct qui peut entraîner la destruction totale du clan. Chez l'homme contaminé, elle se dissimule sous l'alibi d'un pèlerinage, d'une croisade ou d'une quête religieuse au but mal défini. L'esprit malade bâtit une structure hallucinatoire justificatrice qui ne résiste généralement pas à l'analyse.

Au cours de la poursuite qui le lança dans le sillage des mutants évadés, le capitaine Cazhel contracta à son tour la funeste maladie. À la suite d'une série de catastrophes, on le crut mort. Certains pensaient qu'il avait péri dans l'écroulement qui ravagea la terre des ponts, il y a de cela un an, d'autres émettaient l'idée qu'il avait probablement tenté de se joindre aux mutants pour partager leur quête, et avait bien sûr succombé à cette confrontation. Or, il y a six mois, un « prophète » surnommé par ses disciples Saint-Cazhel fit son apparition dans le sud du pays près d'Oréna-Grava, prêchant le départ, le nomadisme et la migration. On a tout lieu de penser qu'il s'agit de cet officier de police dont l'affaire des Vandales fit la célébrité. Il a malheureusement été impossible de l'approcher, un cordon de sécurité composé de gardes du corps hautement fanatisés le protégeant de jour comme de nuit.

« Aujourd'hui, il est pratiquement certain que l'ex-capitaine Cazhel est à l'origine du phénomène des Marcheurs, et qu'en transmettant à ses ouailles la maladie qui le ronge, il a contribué à dépeupler les cinq villes les plus florissantes de notre pays. Le film que vous allez voir est un cri d'alarme. En retraçant les différents épisodes de l'affaire qui nous occupe il va essayer de mettre en lumière le terrible danger que cette secte fait courir à notre civilisation... »

Une musique grandiloquente fit vibrer le haut-parleur. Jane s'assit sur le carré de mousse faisant office de matelas. Dès les premières minutes, le film prit l'aspect d'une bande de propagande outrée aux schématisations abruptes. La réalisation trahissait un certain amateurisme dans le jeu des acteurs et la

mise en scène. Il ne s'agissait en fait que du long développement imagé du générique-préambule. Les séquences grossièrement dramatisées étaient entrecoupées de cartons récapitulatifs, ou de croquis de vulgarisation scientifique.

L'histoire de Cazhel se terminait sur un documentaire filmé à l'université de Santa-Catala, dans les anciens laboratoires du Professeur Mikofsky. Un jeune chercheur à la calvitie précoce expliquait en termes fuyants qu'on n'avait pas encore trouvé de parade au virus migratoire, et que les équipes les plus qualifiées en étaient réduites à tâtonner en aveugles dans un labyrinthe peuplé de microscopes et d'éprouvettes...

« Voilà posées les données du problème, concluait la voix off du début, la croisade peut vider nos villes, saigner le pays tout entier comme une mauvaise plaie. Il nous faut réagir, enrayer la propagation de la maladie. C'est à ce combat que vous êtes conviés... »

La musique retentit à nouveau, puis la cassette se rembobina tandis que l'écran s'obscurcissait.

— Pas marrant, hein ? observa une voix féminine dans le dos de Jane.

Elle pivota. C'était Sarah, l'infirmière. Elle tenait à la main un plateau métallique supportant une grosse seringue en plastique.

— Prise de sang, annonça-t-elle avec un faux sourire d'excuse, maintenant que vous êtes au courant, je dois vérifier que vous n'êtes pas contaminée...

Elle s'assit au bord de la couchette. La coiffe immaculée qui dégageait son haut front bombé durcissait ses traits. Quel âge avait-elle ? Quarante ? Cinquante ? Jane la détailla. Elle était sèche, anguleuse, avec un torse de garçon aux seins inexistants. L'entrebâillement de la blouse blanche laissait cependant deviner des jambes magnifiques présentement gainées de nylon noir que mettaient en valeur des souliers à talon haut.

— Votre bras, s'il vous plaît.

Jane s'abandonna à la morsure caoutchoutée du-garrot. L'aiguille lui perça la veine sans douleur inutile.

— C'est une formalité, constata Sarah, je suis sûre que vous êtes *clear*. Mais faites tout de même attention si vous sortez

d'ici. Pas de baisers ni de rapports sexuels avec des gens susceptibles d'être des Marcheurs. Si vous voulez faire l'amour, choisissez vos partenaires parmi le personnel de la base. Ici tout le monde est sain.

La seringue était pleine. Un coton imbibé d'alcool vint prendre la place de l'aiguille. L'infirmière reprit son monologue.

— J'aurai le résultat rapidement, ayez encore un peu de patience. Le chef a été très impressionné par vos références, vous savez ? C'est un homme dur mais juste. Et pourtant il en a bavé. Les tronçonneurs lui ont laissé un sale souvenir, il serait en droit de leur faire une guerre à mort...

Elle récupéra son plateau et sortit avec un petit signe complice auquel Jane ne répondit pas. Le battant se referma une fois de plus sur la rumeur montant du garage. Jane s'étendit, les bras croisés sous la nuque.

Le sommeil la prit sans qu'elle en ait conscience. Elle rêva que l'une des gigantesques ambulances entrevues tournait au centre d'une cage, comme un tigre prisonnier qui décrit inlassablement la même boucle. Ses roues humides laissaient sur le sol des traces en forme de croix rouge qui – à force de se superposer – finissaient par se fondre en un cercle sanglant. Elle s'éveilla brutalement. Un homme à la soixantaine fatiguée se tenait au pied du lit. Assis sur une chaise roulante d'acier chromé, il avait tiré sur son ventre un plaid écossais pour dissimuler les moignons de ses jambes sectionnées au-dessus des genoux. Il avait un visage lourd, grêlé, aux sourcils broussailleux. Une chevelure neigeuse auréolait sa grosse tête carrée de bulldog irritable.

— Je suis Valentin, aboya-t-il, mon vrai nom c'est Wallenstoff, mais ici tout le monde m'appelle Valentin. Je suis le chef du service ambulancier, c'est moi qui ai monté cette baraque de mes propres mains. Nous avons actuellement un contrat avec le maire. Un contrat important et humanitaire :

Jane s'assit, la faim lui ravageait l'estomac.

— J'ai examiné tes références, petite, reprit Valentin, t'es une sacrée bonne femme, pas un seul accrochage pendant tout le temps que tu as piloté ces fichues H.L.M. sur roues, chapeau !

— Je suis engagée ? hasarda la jeune femme.

L'infirmier balaya l'air de sa grosse main comme s'il s'agissait d'un détail anodin.

Mais bien sûr ! Te fais pas de bile. Tu sais ce qu'on attend de toi ? Non ! Eh bien, il faudra que tu pilotes ce bahut-ambulance qui est en réalité un hôpital roulant. Jour et nuit tu vas foncer au cul des Marcheurs. L'équipe médicale qui t'accompagnera sera chargée de ramasser les blessés, les comateux que la colonne sème dans son sillage. Ce ne sera pas de tout repos parce qu'aucun de ces malades n'acceptera de se laisser embarquer ! Ils préféreront crever sur le bord de la route que de grimper dans ton camion, et à cause de cela ils vous accueilleront comme des ennemis. Ce sera une mission humanitaire, mais elle aura souvent l'air d'un safari, d'une chasse au fauve. Il faut que vous rameniez tous ceux que la fièvre et l'épuisement vont faire s'écrouler dans les fossés, entre deux ornières, et que la colonne n'attende pas. Il y en aura des dizaines. Les plus vieux d'abord, puis au fil des jours, les enfants, les femmes... Ce sera un boulot ingrat et tu te feras parfois l'effet de travailler pour la fourrière, mais n'écoute pas ce qu'on te criera aux oreilles. Tu dois embarquer ces pauvres fous, coûte que coûte. Sinon la pluie, le froid, les feront crever de congestion dans la boue des chemins. Tu vois, je ne te cache rien ! C'est pas la gloire que tu trouveras au bout du volant ! Ils ont le cerveau rongé par les virus, ils sont incapables de comprendre qu'on agit pour leur bien à tous, alors ils vous tendront des pièges. Des pièges souvent mortels. Ils vous attaqueront, essaieront de détruire le camion et de libérer les hospitalisés. Il te faudra déjouer leurs ruses, les courser comme un chien de chasse qui sait se tenir à l'écart du sanglier. Vous allez être des ambulanciers, des sauveteurs, mais vous ne pourrez faire votre devoir qu'en usant et abusant de la force. Ces types qui crapahutent jour et nuit ne veulent pas être sauvés. Ils veulent marcher, marcher, et encore marcher ! Tout ce qui entrave ou ralentit cette avance est pour eux synonyme d'ennemi. Ils seront sans pitié, entièrement gouvernés par leur folie. Méfie-toi ! Reste toujours sur le qui-vive. C'est une chasse au tigre, et vous n'avez pas le droit d'abîmer vos prises. Drôle de règle, non ? Chaque fois que le camion sera plein, vous

reviendrez en ville et vous « déchargerez » à l'hôpital qu'on vous aura indiqué... Une autre équipe prendra alors votre place et on vous attribuera trois jours de congé. Ça te paraît clair ?

Jane hocha silencieusement la tête, un peu soulée par ce flot de paroles.

— Pour le fric, vous toucherez un fixe plus une prime par malade, conclut Valentin, pour un camion plein ça fait un bon petit paquet...

— Mais qu'est-ce qu'on va faire de tous ces gens ? s'étonna la jeune femme.

L'infirmier eut une grimace qui trahissait l'irritation.

— Les toubibs s'occupent d'eux, ils essayent de les vacciner. De toute manière, ils sont plus en sécurité à l'hôpital que sur les routes à s'user les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuive. Tu as entendu parler des lemmings, ces bestioles folles de migration qui, lorsqu'elles arrivent au bord d'une falaise, préfèrent se jeter à l'eau et se noyer que de cesser d'avancer ?

Eh bien, on ne sait pas ce qui se passera lorsque ce troupeau de cinglés arrivera au bord de la mer... Il est bien possible qu'ils se foutent tous à l'eau ! Sans compter que la maladie qui leur masque la fatigue et la souffrance les pousse au délabrement physique. Au bout d'un mois de route, ce ne sont généralement plus des hommes mais des spectres qui s'entêtent, piétinent d'une démarche de somnambule... Si on les recueille à ce moment-là c'est trop tard, il faut intervenir avant. Dès le début de la course. Ne pas attendre qu'ils s'écroulent, mais les capturer encore conscients. À l'Hôpital Général on les place en cure de sommeil et on les nourrit par perfusion. C'est mieux que rien, et c'est toujours mieux que la mort ! De plus, on ne peut pas les laisser se répandre à travers tout le pays, sinon la contagion va vider les villes, faire de cette planète une annexe de la lune, de cette contrée la petite sœur du désert ! Ma petite Jane, il faut te ficher dans la tête qu'ils ne vont NULLE PART. C'EST LA PREMIÈRE CROISADE SANS BUT DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ ! C'est à se tirer une balle dans la tête, pas moins ! Tu imagines : des millions de types qui cavalent au hasard pour la seule joie de cavalier, de sentir leurs pieds remuer, leurs jambes s'agiter ! Dieu ! Quel cauchemar ! Quelle

farce ! Si tu participes au safari-ambulance, tu auras l'occasion d'empêcher un trop grand gâchis, en admettant qu'il ne soit pas déjà trop tard. Les flics n'ont rien compris, ils perdent leur vie à essayer de contenir les malades à l'intérieur du périmètre de la ville mais c'est une erreur, le vrai combat est maintenant sur les routes. *Le vrai combat, c'est nous qui le menons !*

CHAPITRE III

Nath rampait sur le quai, à plat ventre, chenille prisonnière de la gangue des vêtements mouillés. Malgré ses quinze ans et son corps filiforme, il était doué d'une musculature nerveuse qui s'enroulait autour de ses os comme un faisceau de câbles d'acier. Ses longs cheveux noirs trempés collaient à son visage émacié, y serpentant telles des traînées d'encre.

L'eau du fleuve le souillait de son film gluant et pollué. Comme un alpiniste qui cherche l'appui d'une fissure, il planta ses ongles dans l'interstice séparant deux pavés et se hala à l'horizontale. Il cracha, toussa. Derrière lui, sur le fleuve, le grand radeau achevait de sombrer dans un tourbillon écumeux brassant l'eau des égouts. Nath roula sur le flanc pour voir s'enfoncer le « vaisseau » qu'ils avaient mis trois jours à construire, mais on ne distinguait déjà plus rien. La vase soulevée par les remous étendait sa flaque sombre à la surface, maculant les corps à la dérive. L'adolescent s'agenouilla. Il vit qu'une centaine de Marcheurs avaient survécu au naufrage et pris pied sur la rive comme il venait de faire.

Il ferma les yeux en songeant au radeau. Lorsque la colonne avait donné l'assaut aux Galeries Modernes, les flics avaient tout de suite compris qu'ils ne pourraient pas repousser une fois de plus cette marée hurlante qui courait vers eux, brandissant comme des lances des dizaines d'échelles de toutes tailles. Se sentant perdus, ils avaient fait sauter le pont dès le début de la bataille. Nath se souvenait parfaitement du moment de l'explosion. Il venait de dépasser le rayon parfumerie et se frayait un chemin vers le grand escalator, les doigts crispés sur le manche de pioche qu'on lui avait donné en guise d'arme. La déflagration avait fait éclater les vitrines dont les éclats tranchants s'étaient abattus verticalement, telles des lames de guillotine. Le pont s'était volatilisé au ralenti. Sa chaussée soudain molle avait fait le gros dos, éparpillant les lampadaires

et les statues baroques qui jalonnaient les parapets. Les piliers, eux, avaient disparu pour se changer en essaims de pierres blanches dont les rebonds rabotaient les berges des deux côtés du fleuve. Une statue qui représentait une femme nue brandissant un flambeau avait crevé la façade du magasin pour s'abattre au beau milieu des rayons, broyant les stands de la parfumerie, roulant comme un rouleau compresseur sur les milliers de flacons disposés à l'étalage.

Nath avait plongé, terrifié, tandis qu'une épouvantable fragrance s'élevait des débris, mêlant les parfums en un véritable brouillard odoriférant qui agressait les muqueuses comme une confiture trop sucrée.

Après, il avait titubé jusqu'à l'escalator, essayant de trouver une place dans la cohorte qui se ruait au premier étage, mais il n'y avait guère qu'une poignée de flics dans toute la bâtisse, et le combat avait cessé à peine commencé. Un responsable de la Marche avait alors pris la parole depuis la cabine de sonorisation :

« Ne touchez pas aux marchandises, avait-il grondé, pas de pillage ! Nous ne sommes ni des voleurs ni des vandales ! Ceux qui passeront outre seront exclus de la colonne ! » Certains avaient bien sûr maugréé, mais finalement tout le monde s'était conformé aux ordres reçus.

Nath avait quitté le magasin, hébété par le bruit, par l'excitation accumulée au fil des heures et qu'il n'avait pu décharger dans l'affrontement tant attendu. L'odeur des parfums le poursuivait jusque sur le trottoir, se mêlant à la poussière de l'explosion qui retombait lentement, déposant un fard grisâtre sur les façades des immeubles les plus proches. Il n'y avait plus de pont. Seul subsistait un moignon de chaussée et deux piliers cassés presque au ras de l'eau. La distance – hier si courte – qui séparait les deux berges semblait aujourd'hui abyssale. Nath se sentit gagné par le découragement, la perspective de chercher un nouveau passage ne l'enchantait guère. Il en avait assez de cette course en cercle à l'intérieur de la cité que les bras du fleuve transformaient en lie. Il voulait sortir, commencer la Marche, entamer la première étape, et beaucoup étaient comme lui. Encore une fois le responsable du

service d'ordre s'empara du microphone. « Rassurez-vous ! beuglèrent les haut-parleurs du magasin qui n'avaient jamais servi qu'à annoncer les soldes, les rabais-minute, nous ne différons plus la traversée. Puisqu'il n'y a plus de pont, et que les flics ont sabordé toutes les embarcations amarrées au quai, nous construirons un radeau ! »

Une ovation avait salué cette bonne nouvelle, et Nath s'était senti à nouveau bien. L'excitation qui grondait en lui allait trouver une cible... ou plutôt une chaudière où brûler !

Sans attendre, ils s'étaient tous rués à l'étage du mobilier, entassant buffets, commodes, lits, dans les ascenseurs et les monte-charge.

Oui ! Ç'avait été un fameux carnaval ! Des dizaines et des dizaines de meubles avaient été descendus sur les quais. On avait calfaté les bahuts au goudron pour leur faire jouer le rôle de flotteurs. On avait jeté sur ces bidons improvisés toutes les lattes arrachées au parquet des salles d'exposition et quelques battants de portes cochères réquisitionnées sur le boulevard. Les enfants faisaient la navette entre le sous-sol du magasin et les quais, charriant des musettes de clous puisés au rayon bricolage, portant des brassées d'outils entre leurs bras nus.

La construction du « vaisseau » se déroula dans une ambiance de fête hallucinée. Peu à peu le radeau prenait forme. C'était un radeau géant conçu pour passer une centaine de personnes. Un plancher verni assujéti sur des flotteurs de style rustique, régence ou moderne. Bien que penchant légèrement sur bâbord, il paraissait capable de tenir le flot sans problème. Des Marcheurs enthousiastes avaient traîné de grosses armoires sur la berge ; après les avoir enduites de goudron, ils les poussaient à l'eau où elles se mettaient à flotter comme des canots à la surface d'un lac. On fabriqua des rames avec des poêles à frire attachées à des bâtons, on abattit des arbres pour tailler des perches et des pagaies. Quand tout fut prêt, on embarqua. Jusqu'au milieu du fleuve tout se passa bien. Les brigades anti-émeutes semblaient avoir pris la fuite. Depuis trois jours elles ne s'étaient pas manifestées, et dans l'euphorie de la tâche collective on avait fini par les oublier.

Ce fut au moment où le radeau dépassait le moignon de pilier affleurant à la surface que le mortier fit entendre son bruit creux d'orgue enrhumé. Nath leva aussitôt le nez. Le projectile montait à la verticale de la coupole de l'Académie, et son sillage paraissait mousseux comme une crème fouettée. L'adolescent eut le réflexe de lancer un cri d'alarme avant de sauter. Trente secondes après la roquette s'abattait sur l'embarcation de fantaisie, faisant éclater le ventre des bahuts. Nath se débattit dans l'eau glacée qu'on disait effroyablement polluée. Un fort courant le maintenait au milieu du fleuve, l'empêchant de rejoindre l'une ou l'autre berge.

Il crut qu'il allait couler, le froid lui raidissait déjà les cuisses et les reins, lui faisait des pieds de plomb. Des débris zigzaguaient à la surface, mêlant portes d'armoires et pieds de tables. L'eau avait maintenant un affreux goût de vase et l'explosion avait fait remonter des dizaines de gros poissons crevés. Nath repoussa un corps, s'accrocha à une planche à repasser. Mais elle était trop légère pour le maintenir à flot, il l'abandonna pour un battant d'armoire à glace où se reflétait le ciel, et agita désespérément les jambes. Son effort finit par l'arracher à la ligne médiane du courant et à le faire dériver du bon côté du fleuve.

D'autres projectiles trouaient l'eau, s'attaquant aux navigateurs isolés, ceux qui essayaient de passer assis dans un buffet maladroitement calfaté, et qui pagayaient avec une poêle à frire ou un panneau de stationnement interdit volé au trottoir.

Le corps mangé de crampes, Nath se retourna enfin les ongles sur le bord du quai. Il était sauvé.

Maintenant il grelottait dans ses vêtements que la vase avait teints en vert. Il rampait sur les coudes, laissant derrière lui un sillage piéride, escargot sans coquille aux sécrétions nauséabondes. Les sifflements et les détonations sèches lui lacéraient les oreilles. Les buffets éclataient comme des châtaignes dans le feu et s'enfonçaient en un bref remous ponctué de quelques bulles grasses.

Nath se cacha le visage dans les mains, incapable de se redresser et de fuir loin du carnage. Quelqu'un le prit sous les aisselles et le remit sur pied d'une bourrade. Une voix de femme

lui cria « Cours, petit ! Tu es vivant, tu dois le rester ! *La Marche nous attend !* »

Il obéit, se tordant les chevilles sur le pavé. Une fille – probablement celle qui l'avait aidé à se relever – courait devant lui. Elle était petite, un peu dodue, avec de longs cheveux sombres. Sa robe gitane dégoulinante lui giflait les cuisses et les mollets à chaque enjambée. Nath s'accrocha à cette forme tressautant comme si sa vie en dépendait.

À sa suite il se lança dans l'escalier qui montait vers la rue. Des balles miaulaient, s'entrecroisaient en un ballet mortel. Mais qui tirait ? Les soldats de goudron ou les marcheurs ? Le jeune homme n'aurait pu le dire. Le cœur battant à tout rompre, il atteignit le trottoir. La fille l'attendait, courbée derrière le parapet dominant la voie sur berge. « Baisse-toi ! » ordonna-t-elle, « tu veux mourir si près du départ ? »

Un éclat de roquette ricocha sur la bordure de ciment, éventrant au passage la caisse-éventaire d'un bouquiniste. Le coffre de bois se désarticula, vomissant sur les deux rescapés une cataracte de livres moisissés et de cartes postales d'un autre âge. Ils rentrèrent la tête dans les épaules et éclatèrent d'un rire nerveux. Nath détailla la fille. C'était une « vieille » d'une trentaine d'années. Elle avait un visage amusant aux joues rondes constellées de taches de rousseur et un nez en trompette. Ses cheveux mouillés tire-bouchonnaient comme la toison d'un mouton et la robe détrempée moulait ses seins libres aux pointes dardées par le froid. Dans l'ensemble, elle était plutôt agréable à regarder bien qu'un peu boulotte.

— Je m'appelle Julie, murmura-t-elle, et toi ?

Nath se présenta, mais ses dents qui claquaient l'obligèrent à répéter.

— On ne peut pas rester comme ça, observa la fille, on va attraper la mort. Il faudrait se faufiler dans un immeuble et essayer de piquer des vêtements secs... D'accord ?

L'adolescent acquiesça. Julie démarra la première, zigzagua en travers de la chaussée et plongea à l'abri d'un porche. Nath l'imita. Ils n'eurent aucun mal à s'introduire dans l'un des appartements. La plupart des portes étaient restées entrebâillées et des baluchons débordant d'argenterie

jonchaient le palier. Ils ne leur prêtèrent aucune attention et se mirent en quête d'une salle de bains.

— Il faut se débarrasser de cette boue puante, décréta Julie, elle est polluée, c'est un coup à prendre les fièvres !

Sans se soucier de la présence de l'adolescent, elle fit passer sa robe par-dessus sa tête, et s'offrit au jet de la douche dont elle venait d'ouvrir le robinet.

Elle avait de gros seins blancs, des cuisses larges mais fermes... Nath détourna les yeux, un peu gêné. Il avait l'habitude des gamines de son âge mais c'était la première fois qu'il côtoyait la nudité d'une « vieille ». Il ne put décider si le spectacle lui plaisait ou non.

— Tu viens ? commanda Julie, n'attends pas que la vase durcisse sur toi, tu veux donc te momifier ?

Il hésita puis se dépouilla de la gangue de chiffons boueux entortillés autour de son corps. Lorsqu'il fut dénudé il constata avec un certain soulagement que ni le froid ni l'image de la femme à la peau blême n'avaient dressé son sexe.

Il enjamba le rebord de faïence du bac à douche et saisit la savonnette qu'on lui tendait. Lorsque la vase eut coulé en rigoles vertes dans le trou de vidange, ils s'enveloppèrent dans des draps et s'approchèrent de la fenêtre. Le fleuve avait retrouvé son apparence habituelle. Le radeau reposait par le fond et le courant entraînait les débris et les corps vers la mer. Les rescapés avaient déserté le quai pour chercher refuge dans les immeubles vides. On n'entendait plus aucun bruit, le mortier avait cessé son pilonnage.

Julie soupira et se laissa tomber sur la moquette. Ses seins nus tremblèrent sous le drap.

— La douche, c'est comme l'amour, observa-t-elle pensivement, après on a toujours envie d'une cigarette.

Nath s'assit à l'écart. L'appartement, trop luxueux, l'intimidait. Il avait l'impression de se promener en slip dans les galeries d'un musée. Ce n'était pas très agréable.

— Tu crois qu'on va tout de même partir ? hasarda-t-il.

— Bien sûr, soupira la jeune femme, mais la colonne ne se reformera qu'à la nuit. Comme ça, ces salauds de tueurs de goudron auront plus de difficulté à nous repérer.

Nath tiqua.

— Ils vont nous poursuivre hors de la ville ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Ils ne s'avouent jamais battus ! Ils seront tout le temps derrière nous, comme des chiens de chasse. Il ne faudra jamais ralentir, *jamais* !

L'adolescent hocha la tête. Julie l'impressionnait. Sa voix rauque au débit guttural contrastait étrangement avec ses formes rondelettes. Machinalement, il chercha à distinguer si l'une de ses épaules ne portait pas la cicatrice d'une morsure. On prétendait que c'était de cette façon que Saint-Cazhel marquait ses disciples. Un coup de dent très profond dont la marque boursouflée, rouge ou violette, mettait toujours très longtemps à guérir. Seuls les responsables du service d'ordre, les meneurs de section, les chefs de groupe, portaient ce sceau gravé dans leur chair.

Les tracts distribués par les flics racontaient que la morsure des apôtres de la Marche était aussi dangereuse que celle d'un chien enragé, que les disciples n'étaient que des malades et qu'il fallait éviter leur contact, ainsi que les ébats sexuels auxquels ils ne manquaient jamais de vous convier.

Nath n'avait jamais cru un mot de toute cette propagande. Il savait bien que la colonne ne formait pas un groupe homogène. Tout en haut il y avait les purs, les exaltés, les mystiques. Ceux que la police appelait les « *malades* ». Nath les trouvait ennuyeux avec leurs perpétuels sermons, mais c'était d'eux qu'émanait la force de cohésion, le courant magique. Il fallait donc les respecter et leur obéir sous peine de voir la colonne se désagréger. Ensuite venaient les sympathisants (dont il faisait partie) : les asociaux de tous bords, les marginaux, les fugueurs, les gosses en rupture de famille, bref... tous ceux qui souffraient de se meurtrir la peau aux barbelés de la société, et pour qui la Marche représentait la grande chance d'échapper aux normes et aux contraintes.

Enfin, tout en bas (Tout en queue, aurait-il fallu dire) arrivaient les pleutres, les terrorisés. Ceux qui suivaient par peur d'éventuelles représailles ou parce qu'ils redoutaient de rester seuls dans la ville abandonnée. Voilà en gros comment se présentait la colonne.

Les flics, eux, faisaient de ce schéma une tout autre interprétation...

À les entendre, la Marche réunissait trois types de population : les malades au stade terminal (en l'occurrence les disciples de Cazhel), les malades futurs, pour l'heure en incubation (les sympathisants et assimilés), enfin les gens encore sains (les terrorisés).

De telles approximations faisaient ricaner Nath. L'épouvantail des virus était un peu gros et il s'étonnait que les services de propagande n'aient rien trouvé de mieux comme arme de dissuasion. Jadis, on évoquait les diables et les démons pour expliquer le comportement des hérétiques, aujourd'hui on se rabattait sur la pathologie. Les temps changeaient mais la méthode restait fondamentalement la même.

D'une certaine manière, ils avaient pourtant raison. C'était vrai que Nath se sentait malade. Il était malade de la ville, malade du béton jusqu'à l'écœurement. Depuis des années il en avait assez de se cogner la tête aux angles droits des rues, des maisons, des écoles, des règles. Depuis des années il rêvait d'espaces sans bornes, de routes non fléchées, d'itinéraires sans but ! Les plans, les guides, les codes, les manuels, le faisaient vomir ! *Il voulait couler sans contrainte, sans aiguillage, se répandre au hasard.* Oui, c'était exactement cela : AU HASARD !

Or c'était ce même règne du hasard que préconisait la Marche ! *Une croisade sans but !* Un pèlerinage sans sépulcre, sans lieu saint ! Une plongée dans la vacuité, dans l'errance !

Le jour baissait, crevant ses poches d'obscurité dans tout l'appartement. Nath avait froid. Le drap humide pesait sur lui comme une toile de tente détrempée par l'averse. Julie se massait les mollets et les chevilles, enchaînait des séries de flexions du pied comme une danseuse qui s'échauffe.

— Il faut se préparer à la Marche, expliqua-t-elle en surprenant le regard étonné de l'adolescent. Ce n'est pas une partie de plaisir, tu sais ? Ce soir nous avancerons dans la nuit, le froid et l'humidité des flaques d'eau parsemant la route. Bref, tout ce qui contribue d'ordinaire à vous gripper les muscles. Au bout de deux heures, il y en aura déjà pas mal qui boiteront ! Tu as déjà participé à une Marche ?

— Non, pas vraiment.

— Moi je viens de Ribéra, j'ai suivi la colonne lorsque le gouverneur a interdit la circulation des maisons-mobiles.

— Tu habitais dans ces immeubles roulants ?

— Oui. J'y avais pris goût au club de vacances, et puis c'est devenu une drogue. Je ne pouvais plus supporter de me réveiller chaque matin à la même place. Il fallait que je sente la vibration de la course sous le plancher, que les arbres défilent de l'autre côté de ma fenêtre. Quand ils ont détruit les maisons-paquebots, j'ai cru devenir folle.

— Pourquoi ont-ils fait ça ?

Parce qu'ils y voyaient un symptôme de nomadisme, de fièvre migratoire. Pour eux, les immeubles roulants étaient des repaires de malades, et la course des maisons ne faisait que favoriser le développement de la maladie.

Elle se dressa, toujours entortillée dans son drap, et se lança dans une longue série de flexions mobilisant les muscles des cuisses.

— Tout à l'heure on va te donner un sac à dos, reprit-elle, dedans il y aura tes armes de Marcheur. À première vue elles te paraîtront ridicules, mais dis-toi bien que dans les semaines à venir, elles seront pour toi aussi importantes qu'un fusil et ses balles le sont pour un soldat.

— Et ce sera quoi ?

— Une paire de chaussures de rechange et de la pommade contre les cors...

✱

✱ ✱

Avec la nuit, un concert de chuchotis et d'ordres étouffés envahit la rue. Julie secoua Nath qui sommeillait au creux d'un fauteuil.

— C'est l'heure, haleta-t-elle, viens, le départ va être donné !

N'ayant pas trouvé de vêtements à leur taille, ils durent se contenter de réenfiler leurs habits du matin. Julie les avait lavés dans la baignoire mais les radiateurs, désespérément froids, ne leur avaient pas permis de sécher correctement. Entortillés dans

ces cocons d'étoffe cartonneuse et moite, ils dévalèrent l'escalier pour plonger dans l'obscurité de la rue. Les lampadaires détruits et l'absence de lune réduisaient la visibilité au strict minimum. Nath se sentit gagné par une angoisse diffuse. Cela lui rappelait un cauchemar dont il avait fréquemment souffert lorsqu'il était petit. Un tunnel où il errait les bras tendus en criant de peur. Un cylindre de nuit compacte où l'œil ne pouvait prendre le moindre repère... Combien de fois avait-il émergé de ce piège onirique en hurlant de frayeur ?

Il aurait voulu saisir Julie par la main pour ne pas la perdre, mais il n'osait pas. Il tâtonnait au hasard, heurtant des ventres, des seins. Une fille eut un rire nerveux qui ressemblait à un glapissement et protesta à mi-voix : « Pas de mains baladeuses ! Merde. ! C'est pas le moment ! »

Un homme distribuait des havresacs qu'il prenait sur une voiture à bras remorquée par deux silhouettes sans visage.

— Votre équipement de rechange, chuchotait-il de place en place comme une prière, la trousse de secours et vos rations. Économisez-les, il n'y en aura pas d'autres. Lorsqu'elles seront épuisées, il faudra se nourrir chez l'habitant *et vous savez que c'est particulièrement risqué*. Si vous avez faim, serrez-vous la ceinture tant que votre chef de groupe ne vous donne pas le feu vert. Compris ?

Nath saisit la poche rugueuse du sac à dos et glissa ses bras sous les boucles des courroies. Ses yeux s'habituèrent peu à peu à l'obscurité. Il finit par localiser Julie, se fraya un chemin pour se placer à ses côtés.

— Maintenant on va sortir en silence, expliquait le chef de section ; dès que nous aurons franchi la porte de la ville, il faudra se méfier des premiers pièges. Respectez l'agencement de la colonne, je veux une file étroite, bien articulée, pas un troupeau qui stagne en flaque et se répand dans la campagne en débordant de chaque côté de la route ! Allez, on y va !

La formation s'ébranla, pâte molle cherchant sa forme définitive, boule luttant pour se fluidifier. Nath frôla Julie du coude pour s'assurer de sa présence. La hanche élastique de la jeune femme le rassura.

Ne marche pas n'importe comment, grommela aussitôt la voix rauque, essaye de trouver le rythme, laisse-toi porter par la colonne. Tu dois te convaincre que tu fais partie d'un mille-pattes, tes jambes doivent être synchrones.

L'adolescent ravala un juron. Pour le moment, il avait surtout l'impression de faire partie d'un troupeau de vaches égarées donnant de la tête à droite et à gauche pour ne pas être écrasées par leurs congénères.

Le clapotis des semelles emplissait les rues d'un chuintement mouillé curieusement cadencé. Nath suivait, incapable de s'orienter dans ce dédale de ténèbres. Ce fut son odorat qui l'avertit que la troupe venait de sortir de la ville. Un parfum d'herbe un peu acide emplissait la nuit. Il songea qu'on abordait probablement la nationale 15, mais là encore les lampadaires avaient été mis hors d'usage, réduisant la perspective environnante à un abîme d'encre où les distances se dissolvaient.

— Serrez les rangs ! gronda le chef de section, vous allez aborder un tapis de fakir, vous savez ce que ça signifie ! Je veux une ligne droite, mettez-vous deux par deux et marchez au pas. Pas de bousculade ni d'impatience. La sécurité est à ce prix ! »

— Un tapis de fakir ? maugréa Nath, bon sang ! Il parle de quoi ?

— C'est de l'argot de Marcheur, répondit Julie, les flics ne cessent de sillonner le ciel en hélicoptère. La nuit, ils déversent sur les routes des tonnes de clous à trois pointes. Des « hérissons » peints en noir et imprégnés de narcotiques puissants qui se répandent sur la chaussée et les bas-côtés. Si l'on n'y prend pas garde on pose le pied sur ces saloperies, et l'une ou l'autre des pointes vous perce la semelle en même temps que les orteils ou le talon. La drogue court aussitôt le long des nerfs, des veines, et on finit par piquer du nez, capturé par le sommeil comme par un filet. Comme il n'est pas possible de se charger des victimes, on est bien forcé de les abandonner derrière nous. Les flics se dépêchent alors de les ramasser.

— Pourquoi ne pas fabriquer des brancards ? s'étonna l'adolescent. On pourrait les porter en se relayant jusqu'à ce que les types se réveillent...

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, coupa la jeune femme, une piqûre peut vous faire dormir quatre ou cinq jours. Tu imagines ce que deviendrait la colonne s'il fallait remorquer tous les inconscients ? Le Marcheur ne peut pas gaspiller ses forces à tort et à travers, c'est l'une des règles fondamentales de la Marche. Avant toute chose il doit se préserver et pour cela économiser son énergie. Souviens-t-en ! *Jamais tu ne devras te charger du sac d'un compagnon fatigué, ou bien soutenir ce même compagnon.* Chaque parcelle d'énergie que tu dépenseras pour un camarade te fera cruellement défaut par la suite. La colonne n'est pas une entreprise de charité. Pense à toi ! Et seulement à toi. Ignore les supplications. Elles sont indignes d'un Marcheur. Si l'un de nous sent qu'il ne peut plus continuer, il doit assumer son échec, se laisser dépasser, s'arrêter, et tenter dans la mesure de ses moyens de retarder les cohortes de flics qui nous talonnent... Beaucoup vont flancher, inutile de te le préciser, mais ceux qui résisteront aux épreuves recevront le baiser de Saint-Cazhel, la morsure de la foi. Alors ils deviendront à leur tour des disciples et on les enverra dans d'autres villes qu'ils auront pour mission de transformer en cités-fantômes. Tu comprends ? Quand tu entendras supplier, ferme tes oreilles et compte tes pas !

Nath hocha la tête. Les propos de Julie se mêlaient sous son crâne en une glu qui lui empâtait le cerveau. Il n'était pas sûr de très bien comprendre, ni d'être tout à fait d'accord avec ce curieux code d'honneur, mais il ne voulait surtout pas déplaire à sa nouvelle amie. Il choisit donc de se taire.

À présent la colonne piétinait, n'avancant plus que pas à pas. L'adolescent avait la sensation de faire la queue devant un gigantesque cinéma.

— On démine, lui souffla Julie. En tête de la cohorte, des balayeurs déblaient le chemin pour que nous puissions progresser. C'est un travail délicat, ils ne peuvent pas se permettre d'oublier la moindre pointe. Ils vont dégager un sentier étroit dont nous ne devons pas nous écarter. C'est comme si nous nous déplaçons en terrain miné. Un pas de côté et c'est la fin de la course !

Nath expira fortement. La tension nerveuse appuyait un talon pointu sur son sternum. Il plissa les yeux pour scruter les ténèbres. Dans la faible clarté tombant d'une déchirure de nuage, il distingua sur sa gauche un tapis de chardons de fer.

Les clous tripodes recouvraient les abords de la route, envahissaient l'asphalte. Leurs piquants acérés accrochaient de brefs éclats lumineux. C'était comme une fourmilière en expansion, une migration d'insectes tricornus se répandant sur la campagne, un tapis vénéneux prêt à mordre.

L'adolescent connut une seconde de panique. Un silence pesant régnait dans les rangs des pèlerins, seulement troublé par le frottement des balais de « déminage » qu'on entendait racler le goudron, loin devant. Les clous repoussés semblaient protester avec un cliquetis rageur. À chaque nouveau coup de balai la colonne avançait de trois pas. Cette progression au ralenti était extrêmement éprouvante.

« Ça se produit souvent ? » demanda quelqu'un.

« Tous les jours ou presque, répondit une voix pleine d'irritation, ces foutus hélicos viennent chier leur merde de fer sur des kilomètres et des kilomètres. Ils essayent de nous stopper, de nous avoir à la fatigue... »

Julie, elle, conservait son calme. Nath l'entendait respirer en calquant son rythme sur de vieux principes de relaxation.

— Marcher, c'est aussi savoir affronter l'immobilité, dit-elle sentencieusement.

— Et si on coupait par les champs ! lança un impatient.

— Imbécile ! siffla le chef de groupe, les champs aussi sont piégés !

Peu après, un cri de douleur s'éleva quelque part vers l'arrière, suivi d'un bref mouvement de confusion dû à l'affolement.

— La première victime, observa placidement Julie, maintenant elle va se pelotonner sur l'asphalte, comme un chat, et s'endormir. Quand elle se réveillera, ce sera pour voir l'ombre des flics s'approcher à pas de géant...

— Qu'est-ce qu'ils lui feront ? interrogea Nath, une boule en travers de la gorge.

— Qui sait ? souffla la jeune femme, on peut tout craindre. Ils ont peur de cette soi-disant fièvre migratoire, et la peur est mauvaise conseillère. Ils sont bien capables de brûler tous les prisonniers pour assainir le pays... Ou bien de les jeter dans des fosses emplies de chaux vive.

Nath sursauta.

— Tu crois ? bégaya-t-il, je croyais qu'on les mettait seulement en prison.

— La prison ne protège pas contre les microbes ! Non, les chiens de mort qui nous poursuivent n'ont pas d'autre mission que nous détruire. Ils doivent désinfecter le pays, par tous les moyens... Les prisonniers seront d'abord enfermés dans un camp de concentration-hôpital, et si on ne trouve aucun antidote pour les soigner on les ficellera au sommet de bûchers de désinfection.

— Des bûchers de désinfection ?

Oui, c'est arrivé à Oréna-Grava, dans un faubourg de la périphérie. Il peut se produire la même chose ici. Notre départ sème le chaos. Nous changeons leurs sacro-saintes cités en labyrinthes inutiles. *C'est la fin de leur monde*, comprends-tu ? Et cela, ils ne peuvent l'admettre. Un univers sans villes, sans frontières, sans pays, une terre simplement faite pour la Marche, ça les dépasse, ça les effraie... Ils ne nous pardonneront jamais. Nous serons les premiers martyrs de l'ère du nomadisme.

Elle s'enflammait, sa voix virait dans l'aigu. Nath eut envie de la secouer comme on éveille un dormeur aux prises avec un cauchemar, mais à la dernière seconde il retint son bras.

— On repart ! annonça le responsable de section, le tronçon est dégagé, maintenant vous allez pouvoir agiter les jambes !

L'adolescent accueillit cette nouvelle avec un réel soulagement. Les propos de Julie l'emplissaient d'un vague malaise. Ce mélange de contradictions, de prophéties, d'hypothèses invérifiables, finissait par tisser un climat malsain que la nuit alourdissait encore davantage.

Pendant plusieurs minutes, il goûta le claquement de ses semelles sur le goudron mouillé. Après tout, c'était pour cela qu'il était venu : pour le plaisir sensuel de se sentir sans attache,

pour filer sans trêve, bateau sans port, sans amarres et sans ancre.

Oui, pour la Marche.

Quant au reste ? !

CHAPITRE IV

Jane laissa courir sa main sur le flanc de l'ambulance. La longue remorque cylindrique, aux allures de citerne, s'ouvrait par l'arrière, découvrant un sas exigü réservé au personnel médical.

— C'est là que je me tiendrai, observa Sarah l'infirmière, ça n'a rien d'un palace : deux mètres sur trois, un pupitre de commandes et deux couchettes repliables.

— Et le reste du « tube » ?

— Des lits superposés de part et d'autre d'une mince travée, ça ressemble au dortoir d'un sous-marin. La partie « hôpital » est bouclée par une porte cylindrique épaisse comme celle d'un coffre-fort. Pas de risque que les malades réussissent à la forcer ! En fait, toute la remorque est blindée. L'ambulance a été conçue pour résister aux balles et aux explosifs. Tant qu'ils nous accueilleront à coups de fusil nous n'aurons rien à craindre, les projectiles ricocheront. En fait nous serons surtout vulnérables chaque fois que nous sortirons pour récupérer un malade. Il faudra que vous soyez très vigilante. La cabine est assez haute, c'est un vrai petit donjon, il vous sera facile de surveiller les alentours. Le pare-brise et les vitres latérales sont bien évidemment renforcés. On s'est inspiré pour cela des véhicules de transports de fonds. Le châssis et les réservoirs ont été recouverts d'un capot ignifuge. La cuirasse est semblable à celle d'un char d'assaut. C'est du blindage espacé : l'obus éclate sur la paroi extérieure, le souffle se disperse, préservant le blindage interne. Les tôles ont 20 mm d'épaisseur. Un tel luxe de précautions peut paraître excessif mais n'oubliez pas que les Marcheurs ont eu plusieurs fois l'occasion de s'emparer de matériel offensif appartenant aux sections anti-émeutes. À l'heure actuelle ils doivent posséder un grand nombre de grenades, quelques bazookas, des mortiers. C'est cet arsenal qu'ils nous opposeront.

Jane palpa le flanc gauche de la remorque. Il lui parut anormalement froid, comme si le camion était équipé d'un dispositif de réfrigération.

— Vous ne devrez jamais pénétrer à l'arrière, précisa l'infirmière en lui touchant l'épaule du bout de ses doigts durs, cela fait partie du règlement.

— Pourquoi cette interdiction ?

Sarah rectifia sa coiffe amidonnée que barrait le ruban bleu des infirmières en chef.

— Le dispositif médical a été conçu par M. Valentin, fit-elle avec réticence, c'est un système tout à fait novateur que nous ne tenons pas à voir reproduire par d'autres compagnies. Ne prenez pas cela comme une attaque personnelle, bien sûr...

— Bien sûr.

Jane posa la semelle sur le marchepied de la cabine motrice. L'habitacle sentait le cuir neuf et la fumée refroidie. Elle se glissa derrière l'énorme volant. À présent elle avait l'impression d'être juchée sur le dos d'un éléphant.

— Il y a un interphone qui vous relie à la remorque, cria Sarah en se haussant sur ses talons aiguilles, vous le voyez ?

Jane examina le tableau de bord incurvé comme un fer à cheval. Au-dessus du rétroviseur, un fusil à pompe avait été fixé au moyen de clips spéciaux qui permettaient de l'arracher à la volée. La crosse d'un gros colt à canon ventilé dépassait d'un logement aménagé entre les deux sièges. La jeune femme n'osa pas ouvrir la boîte à gants de peur d'y trouver un chapelet de grenades à billes.

— Dites donc, siffla-t-elle avec ironie, ce n'est plus un poids lourd, votre bahut, mais une forteresse !

L'infirmière pinça les lèvres.

— Votre rôle ne consiste pas seulement à nous véhiculer, dit-elle sèchement, vous devrez aussi nous protéger chaque fois que nous sortirons pour ramasser un blessé... Sinon on ne vous paierait pas aussi cher !

— Okay ! Okay ! coupa Jane, je serai un ange gardien consciencieux, du moins j'essaierai.

Elle s'extirpa de la cabine, s'immobilisa au sommet des marches de fer. De là elle dominait l'infirmière de près de deux mètres.

— Mais dites-moi, fit-elle négligemment, combien prendrez-vous de malades à bord ? Et comment les soignerez-vous ? Vous ne serez que deux... Il y a aussi un bloc opératoire dans la remorque ?

Sarah lui fit signe de se rapprocher comme si elle ne pouvait parler à haute voix.

— Le cylindre-hôpital est prévu pour cent malades, dit-elle sur le ton de la confiance, et il n'y a pas de bloc opératoire...

— Comment les soignerez-vous alors ? Cent malades ! Ils seront aussi serrés que dans une boîte à sardines !

— Nous ne les soignerons pas, murmura la grande femme maigre, *nous les cryogéniserons...*

— Quoi ?

— Vous avez bien entendu. Nous les congèlerons ! Le cylindre est en fait un bloc de réfrigération hautement perfectionné. Grâce à lui, nous placerons ces êtres délabrés en vie suspendue. Le processus de détérioration dû à la maladie et aux blessures arrêtera ses ravages au moment où les molécules cesseront leur ballet. En les cryogénisant, nous les plaçons en sursis, vous comprenez ? C'est la seule méthode valable. On a essayé tous les systèmes classiques, avec blocs opératoires roulants, équipes de chirurgiens habitués aux interventions en terrain précaire... Rien n'a fonctionné. Notre seule chance de ramener ces gens vivants, c'est de les réfrigérer, de les placer en hibernation. Nous pourrions ainsi en ramasser un maximum avant de faire demi-tour. *Une fois placés en hibernation ils peuvent attendre des dizaines d'années*, le temps n'est plus leur ennemi : les hémorragies s'arrêtent, les infections n'évoluent plus, une plaie peut rester béante sans entraîner une issue fatale. Tous les processus physiologiques sont d'un coup suspendus. Le problème est reporté à plus tard ! Pour être exacte, au moment de la décongélation... Mais celle-ci n'est plus désormais une question de minutes. Avec la cryogénisation telle que M. Valentin la conçoit, le mot « urgence » n'existe plus, il n'a plus de sens.

— Un camion frigorifique ! soupira Jane, on aura tout vu.

— C'est pour cela qu'il est blindé ! Le moindre trou provoquerait une décongélation accélérée qui serait fatale aux patients. Jane, ne perdez pas de vue que nous agissons pour le bien de ces gens et que nous courons d'énormes risques en tentant de les arracher à la mort !

Jane se mordit la lèvre inférieure et entreprit de faire le tour de la cabine, décochant distraitemment d'inutiles coups de pied dans les énormes pneus. Une idée désagréable faisait son chemin en elle depuis quelques secondes. Brusquement elle pivota, faisant face à l'infirmière.

Sarah, dit-elle lentement, ne me prenez pas pour une imbécile. Ces types, ces filles, que nous pécherons au long des routes, les services sanitaires ne les ranimeront pas sur l'heure, n'est-ce pas ?

L'infirmière adopta une expression fuyante.

— N... Non, avoua-t-elle enfin, pas vraiment. Tant qu'on n'aura pas découvert d'antidote à la fièvre migratoire, les médecins ne seront pas en mesure de les traiter. On... On les placera en attente dans des chambres froides souterraines. C'est le seul moyen pour éviter la propagation du mal. Si on les ranime sans pouvoir détruire le virus, les hôpitaux deviendront très vite des foyers d'épidémie. Les médecins eux-mêmes seront contaminés.

— Le froid de l'hibernation ne tue donc pas le microbe ?

— Non, on a essayé. Le virus s'endort lui aussi mais ne déserte pas l'organisme du malade. Il reste inactif durant toute la durée de l'hibernation mais reprend sa vigueur dès le retour à la température normale.

— On va donc créer des entrepôts frigorifiques de malades en suspension physiologique, c'est ça ?

— Oui. Des chambres froides qui joueront en fait le rôle de salles communes jusqu'au jour où l'on pourra résoudre efficacement le problème.

— Mais vous allez endormir des milliers de personnes !

Sarah haussa les épaules.

— Il vaut mieux les retirer de la circulation, les... « archiver » en quelque sorte, que les laisser courir à la mort à travers tout le

pays. Et puis on découvrira peut-être cet antidote d'ici quelques mois. Je ne comprends pas ce qui vous gêne ! Vous allez piloter une ambulance d'un modèle révolutionnaire appliquant une technique de sauvetage révolutionnaire. De quoi vous plaignez-vous ?

— Je ne sais pas. Je suis surprise. Ma conception des ambulances date un peu, voilà tout. J'avais imaginé un fourgon avec un brancard, des bouteilles de sérum, une trousse d'urgence marquée d'une croix rouge...

Sarah eut un sourire condescendant.

— Évidemment, remarqua-t-elle, vous aviez de notre tâche une vue un peu... « rétro » ! Avec M. Valentin, les choses ont pris une certaine ampleur, mais vous vous y habituerez vite !

Elle fit une pause avant d'ajouter :

— Vous savez qu'ILS sont partis ce matin ? Ils ont pillé les Galeries Modernes pour fabriquer des radeaux et franchir le fleuve. La police a coulé leurs embarcations, mais ILS ont pu tout de même passer. Ils se sont regroupés sur l'autre berge. À l'heure qu'il est, ils doivent déjà déambuler à travers la campagne... Notre départ est imminent, ma petite Jane, il va nous falloir les pister jour et nuit. Ce ne sera pas facile. Vous devrez manœuvrer ce pachyderme sur un terrain peu praticable.

— J'ai l'habitude.

— Je l'espère. Si le camion était éventré au cours d'un accident, les bonbonnes d'azote liquide nous changeraient en statues de marbre, et ceci sans espoir de réveil !

Son visage reflétait une réelle inquiétude. Jane se promit de ne pas prendre cet avertissement à la légère.

Elles quittèrent le garage sur ces derniers mots et se séparèrent au milieu du hall d'accueil après un bref salut.

Jane se sentit soudain accablée par le désœuvrement. L'atmosphère confinée de la base l'oppressait. Elle eut envie d'espace et décida de sortir. Lorsqu'elle se présenta dans le sas, Sam fit la moue :

— A priori, rien ne t'interdit d'aller faire un tour, observa-t-il, les Marcheurs ont levé le camp. La ville est à nouveau propre, mais méfie-toi tout de même ! Tu peux prendre une arme si tu veux...

Elle repoussa cette offre et franchit le sas. Le vent du dehors lui souffla au visage une odeur de fumée. Le battant blindé se referma dans son dos.

— Reviens avant la nuit ! nasilla la voix de Sam dans le haut-parleur, il faudra sûrement qu'on démarre à l'aube !

Elle s'éloigna sans répondre. Elle ne savait pas où elle allait, elle n'avait qu'un désir : s'éloigner de la caserne pendant quelques heures.

Un semblant de vie régnait sur le boulevard. Des promeneurs timides remontaient les rues d'un pas hésitant, comme des convalescents dans le jardin d'un hôpital. Délivrée de la peur, la ville sortait de sa prostration. Jane ne parvenait pas à se réjouir de ce regain d'animation. Les explications de l'infirmière lui avaient laissé une désagréable impression de malaise. Le camion-ambulance restait frappé d'un gros point d'interrogation. C'était un chapeau-claque d'illusionniste dont tout pouvait sortir. Le meilleur comme le pire. *Principalement le pire.*

Elle secoua la tête, agacée par ces pressentiments qui ne reposaient sur rien de concret. Elle était simplement victime de l'ambiance frelatée de la base. Ce mélange de haine sourde et de volonté revancharde ne lui convenait guère. Le combat mené par ces ambulanciers de choc lui était étranger. Elle n'avait jamais imaginé qu'on pût monter une opération de sauvetage avec l'état d'esprit d'un commando préparant un raid en territoire ennemi. Ce serait bien la première fois qu'elle verrait des blessés secourus de force ! Des malades capturés comme des bêtes fauves...

Son long séjour à Ribéra ne l'avait pas préparée à cela. Pendant des mois elle avait promené des maisons sur l'immense parc naturel du camp de vacances. Isolée dans son grenier-cockpit, elle avait fini par perdre peu à peu le contact avec le sol. Durant tout ce temps, l'affaire des Marcheurs n'avait eu pour elle d'autre existence que celle que lui accordaient les brefs flashes d'information entendus à la radio... Elle en avait vaguement retenu des idées générales d'exode, de cités-fantômes. Des images grossières et matraquées qu'elle avait cru amplifiées par l'habituelle emphase journalistique. Ce n'est

qu'en posant définitivement pied à terre qu'elle avait réalisé l'étendue du sinistre. Malgré cela, elle n'arrivait pas encore à s'imprégner de la situation. Elle demeurait en retrait, bizarrement décalée, victime d'une espèce d'affaiblissement du réel.

Pouvait-elle encore faire marche arrière ? C'était possible. Il suffisait de ne pas regagner la caserne à la tombée de la nuit, de quitter la ville... Mais pour aller où ? Elle n'avait plus un sou, et dans le climat actuel elle ne pourrait pas se déplacer le long des routes sans être aussitôt prise pour une Marcheuse. Alors ?

Lasse de ces réflexions, elle s'assit à la terrasse d'un café. Quelques vieillards discutaient au comptoir avec véhémence. L'un d'eux, un grand homme sec coiffé d'un vieux béret de cuir, la dévisagea d'un air peu aimable. Un garçon fondant d'amabilité commerciale vint prendre la commande. Jane opta pour une rasade d'ouzo arrosée de jus de citron. Alors qu'elle levait son verre, le septuagénaire vint se planter devant la table, les mains croisées sur les reins, comme un officier qui passe ses hommes en revue.

— Vous travaillez pour les ambulances, hein ? attaqua-t-il sèchement, je vous ai vue entrer à la caserne. J'habite juste en face. Alors comme ça vous allez secourir ces pouilleux ? On commence juste à respirer maintenant qu'ils sont partis, et vous allez nous ramener cette vermine à domicile ! C'est un peu dur à avaler, non ? Ça ne vous gêne pas de faire ce boulot pourri ? Moi je ne comprends pas pourquoi les flics ont dépensé tant d'énergie pour les empêcher de partir. Il fallait les éjecter le plus vite possible. Ils infectaient la ville. Le mauvais sang, on le draine ! Des ambulances ! On croit rêver ! La municipalité n'a donc rien compris ? C'est des avions qu'il faut ! Des avions de chasse pour les mitrailler pendant qu'ils se baladent le long des routes ! *Rrrhhaa !*

Il mima une rafale imaginaire. Son haleine empestait l'anis. Jane but sans répondre. Son mutisme parut exciter le vieillard qui se mit à taper du poing sur la table pour scander sa démonstration.

— Pas d'ambulances ! répétait-il, quand vos bennes à ordures seront pleines allez les déverser dans le crématoire général ! Oui ! Dans le crématoire !

La jeune femme paya et se leva. Le vieux tituba en essayant de la suivre.

— Personne ne veut les revoir ici ! hurlait-il à présent ; si vous les ramenez, il y aura une émeute ! Une émeute !

Elle s'éloigna à grands pas, les nerfs noués. Tant de haine l'effrayait. Elle songea à tous ces corps en hibernation que la ville allait bientôt stocker dans ses sous-sols. On allait geler les forces vives de la cité, les retirer de la circulation pour abandonner les rouages de l'agglomération à une poignée de rescapés composée en grande partie de vieillards et d'infirmes. Comment ce petit monde se débrouillerait-il pour animer la grande machine urbaine ? Elle n'arrivait pas à le concevoir. La congélation pratiquée à grande échelle allait vider le pays, le transformer en un gigantesque hôpital de glace. Après cela, la régression serait générale. Les villes prendraient l'aspect lourdaud et grotesque de ces voitures de luxe qu'une panne de carburant rend aussi pesantes qu'un éléphant mort.

— Je vais vous dire c'que c'est, la Marche, moi, mademoiselle ! vitupérait l'homme au béret gesticulant au bord du trottoir. C'est une bénédiction ! Toutes les sangsues de la société sont parties avec elle ! Les inutiles, les asociaux, la racaille ! Tous partis. Ce Saint-Cazhel, on devrait lui élever une église ! C'est le joueur de flûte qui entraîne les rats à sa suite pour les noyer ! Il nous a débarrassés de Nos rats ! Vous comprenez cela ! À présent nous sommes tranquilles, ENTRE HONNÊTES GENS ! Alors ne revenez pas ici avec vos saletés d'ambulances pleines de rats, ou sinon...

Jane tourna au coin de la rue. Combien d'anonymes partageaient les mêmes idées ? Combien voyaient dans le service ambulancier une institution dangereuse, une aberration humanitaire à cause de laquelle le problème de l'insécurité urbaine risquait de s'éterniser ?

Pour un peu, on les aurait accusés de collusion avec l'ennemi ! Cette dernière constatation balaya ses hésitations. Non, elle ne ferait pas partie de ceux qui souhaitaient plus ou

moins ouvertement de voir mourir le plus possible de Marcheurs au long des routes. Quitte à leur déplaire et à risquer leur colère, elle prendrait le volant du complexe de sauvetage roulant ! Oui, elle partirait à la poursuite des nomades...

Instinctivement, elle amorça une courbe pour revenir vers la caserne. Des sentiments contradictoires l'agitaient, mais peut-être n'étaient-ils dus qu'au peu de sympathie que lui inspiraient ses coéquipiers : Sarah l'infirmière et Sam l'ancien soldat de goudron ?

Elle réalisait soudain qu'elle avait négligé de s'enquérir d'un tas de choses : combien d'ambulances s'étaient donc perdues corps et biens au cours des précédentes missions ? Quelle était la proportion des pertes ? Combien de chauffeurs et de brancardiers avaient trouvé la mort depuis le début du phénomène migratoire.

Mais personne n'aurait répondu à ces questions si elle avait eu l'impudence de les formuler, elle le devinait sans mal. Elle avait atteint la place. Pour regagner le bâtiment, elle joua à poser ses semelles sur les traces de gomme brûlée sillonnant l'asphalte. C'était un exorcisme un peu puéril, une manière de communion enfantine, mais elle n'en avait cure. Lorsqu'elle arriva au pied du bâtiment, la porte blindée coulissa en silence. Sam se tenait de l'autre côté, souriant, les jumelles posées sur le ventre. Sous les cheveux en brosse dont la ligne d'implantation descendait bas sur le front, les yeux étaient froids, scrutateurs.

— Déjà enterré ta vie de jeune fille ? railla-t-il, faut dire qu'il y a plus que des vieux en ville, si tu veux des hommes forts en pleine possession de leurs moyens, c'est pas la peine de sortir d'ici, tu sais ?

Jane ne desserra pas les lèvres. Le moteur d'une ambulance vrombissait quelque part dans les profondeurs du garage, prélude au départ. Elle s'hypnotisa sur ce bruit, comme un insecte qui file vers la flamme d'une bougie...

CHAPITRE V

Nath ne voyait plus la ville. Lorsqu'il tournait la tête, c'était pour découvrir la perspective sinueuse de la colonne dont les ondulations suivaient fidèlement le tracé de la route. Une lumière terne tombait des nuages, une de ces lumières épuisées qui ne dessinent aucune ombre sur le sol et privent les lointains de tout relief. Par moments l'adolescent avait la sensation étrange de se déplacer dans un couloir aux parois garnies de toiles peintes. L'horizon lui-même avait l'allure d'une gigantesque carte postale et l'on était souvent tenté de lever les yeux pour voir si quelque timbre énorme ne se trouvait pas collé au-dessus des collines.

Il avait les pieds en feu. Les mocassins qui lui avaient paru si souples et si confortables au cours des dernières heures de marche s'étaient progressivement changés en brodequins plombés, en semelles de fonte à l'usage des scaphandriers. Les soulever de terre en respectant la cadence de la colonne relevait de plus en plus de l'exploit. Des crampes installaient leurs vrilles palpitantes dans ses mollets, ses cuisses nouées étaient dures comme du bois. Le frottement des vêtements lui-même, de négligeable s'était fait torture. À présent un slip de toile émeri lui sciait consciencieusement l'aine, le va-et-vient permanent de la couture du jeans avait tracé un trait douloureux sur son scrotum. Bientôt il tituberait, les jambes écartées, grotesque. La sueur devenait son ennemie personnelle. Sournoisement elle imbibait les étoffes, s'appliquât à leur donner la consistance de boudins durcis qui râpaient la chair. Les bretelles du sac à dos n'avaient plus rien à envier aux meilleurs cilices, à chaque balancement elles encerclaient les épaules du carcan de leur morsure brûlante. Depuis la veille la cohorte n'avait pas marqué la plus petite halte. Les disciples et les encadrants ne laissaient d'ailleurs apparaître aucune fatigue. Ils marchaient, le front bas, taureaux fiévreux chargeant on ne

sait quel adversaire. Leurs semelles flagellaient toujours l'asphalte avec la même ardeur comme si la chair de leurs pieds était recouverte d'une corne insensible plus dure que le marbre. Comme on atteignait une bifurcation la colonne s'arrêta.

— Trente minutes de pause ! cria un chef de section.

Un murmure de soulagement courut dans les rangs des Marcheurs. Nath suivit Julie qui s'asseyait dans l'herbe, sur le bas-côté de la route. Il était si fatigué qu'il tomba sans grâce, les fesses dans la rosée, entraîné par le poids pourtant dérisoire du havresac.

— N'enlève pas tes chaussures, lâcha la jeune femme, et mange. On consomme près de cinq cents calories à l'heure, il faut compenser sinon tu seras squelettique au bout d'une semaine.

L'adolescent déboucla les courroies du sac, pécha une tablette-ration enveloppée dans du papier d'aluminium. Il la décortiqua. C'était horriblement sucré, écœurant comme une confiture durcie par l'âge.

— Les responsables de la colonne palabraient devant les panneaux indicateurs fichés au seuil de l'embranchement. L'un d'eux avait tiré un sextant d'un étui rigide, et s'évertuait à faire le point. Nath eut une mimique d'incompréhension. Je croyais qu'on n'allait nulle part ? observa-t-il, alors pourquoi ce type prend-il des repères ?

— Parce que les flics se débrouillent pour planter partout de faux panneaux indicateurs, fit Julie, on croit s'éloigner de la ville, et on ne fait qu'emprunter un itinéraire astucieux qui vous ramène doucement au point de départ. De là la nécessité du sextant et des cartes. Il faut s'assurer que la route n'a pas été truquée...

— Une route truquée ? C'est possible ?

— Bien sûr. Une barrière, une fausse prairie synthétique, une bonbonne pour créer un brouillard de cinéma qui masque le paysage. Des maisons maquillées, et on repasse deux fois au même endroit sans même s'en apercevoir. Je sais que ça peut paraître paradoxal... mais il faut faire le point pour être sûr de n'aller nulle part !

Nath déglutit avec effort. La boule pâteuse de la ration refusait de descendre. À quelques mètres devant lui les « démineurs » se pavanaient crânement, portant sur l'épaule les balais à manche doré – symbole de leur fonction – à l'aide desquels ils débarrassaient la route du tapis de clous tricornus. Ils avaient les yeux luisants et Nath remarqua qu'ils ne mettaient pas la pause à profit pour se détendre ou s'asseoir.

Il les envia sans pouvoir refouler un inexplicable arrière-goût de défiance.

— Tu sais, observa Julie qui devinait ses pensées, ça n'a rien de magique. Ils ont l'endurance et la foi. Les deux nous viendront à travers la souffrance.

Nath renifla ostensiblement, ce verbiage l'ennuyait. Une ferme s'élevait de l'autre côté de la route. Ses occupants s'étaient accoudés au muret de pierre entourant la bâtisse pour observer les Marcheurs.

— Un autre conseil, murmura la jeune femme, tu vois ces paysans ? Il y en aura encore sur notre route.

Souvent indifférents ou méfiants, voire agressifs, mais parfois souriants, sympathiques, se tenant au bord du chemin une bouteille de cidre à la main pour t'offrir à boire... Quand tu rencontreras ce genre d'individus, baisse la tête et presse le pas. N'accepte rien de ce qu'ils t'offriront.

— Mais pourquoi ? Les chefs de groupe n'arrêtent pas de nous seriner que les tablettes ne seront pas éternelles...

— Justement. Les flics le savent, eux aussi, et ils misent sur nos problèmes de ravitaillement. Ces paysans sympathiques, prodiges en boissons et en nourritures, ce seront le plus souvent des soldats de goudron déguisés !

— Merde !

— Comme tu dis. En venant de Ribéra, j'ai failli moi-même m'y faire prendre. Heureusement quelqu'un s'est effondré avant que je ne porte la bouteille à mes lèvres...

— Mort ?

— Mort ou endormi, quelle différence ? Abandonner la colonne, c'est se condamner à tomber entre les mains des flics.

Il y eut quelques secondes de silence puis l'adolescent revint à la charge.

— Mais quand nous n’aurons plus de rations, Julie ? souffla-t-il. Quand les sacs seront vides ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Il faudra prélever notre nourriture autour de nous, avec discernement, ou bien nous passer de manger. C’est pour cela que je me suis gavée dans les semaines qui ont précédé le départ, pour pouvoir vivre sur mes réserves de graisse. Évidemment tu ne bénéficies pas de cet avantage... Il aurait fallu que tu te bourres de pâtisseries, de crèmes glacées. Que le sucre te tisse une bonne petite bedaine...

— Mais je suis fort ! protesta Nath avec une assurance qu’il était maintenant loin d’éprouver. Souhaitons-le ! fit distraitemment Julie, souhaitons-le...

Un coup de sifflet déchira la rumeur des conversations. Il fallait reprendre la route. Le garçon gémit en se redressant. Loin de le soulager, la pause n’avait fait qu’accentuer la raideur de ses membres.

— Je te masserai quand nous nous arrêterons pour dormir, dit la jeune femme, c’est contraire aux règles mais tu es jeune.

Nath grommela un remerciement et reprit sa place au milieu de la route. Au lycée, quand il avait entendu parler pour la première fois de la colonne, il avait aussitôt imaginé une sorte de gigantesque bande hirsute et rigolarde, une farandole d’aimables excentriques braillant des chansons en déambulant à travers la campagne, unis par un refus commun des contraintes.

Il s’était vu, flirtant sous les pommiers, courant nu dans les champs, faisant l’amour dans la paille des granges abandonnées. Aujourd’hui, il découvrait un univers de discipline et de mortification. Des règles austères qui laissaient présager des épreuves cruelles tant pour le corps que pour l’esprit. Comme tout cela était très loin du nomadisme égrillard qu’il s’était plu à peindre à ceux qui daignaient l’écouter.

Pourtant, bizarrement, il ne lui venait pas à l’idée d’abandonner. L’exaltation de Julie avait quelque chose de contagieux. Et puis – il faut bien l’avouer – il avait peur... Peur d’être ramassé par les flics comme un chien qu’embarque la fourrière. La fourrière, il savait ce que c’était : d’abord une cage, et, au bout de l’attente, la chambre à gaz ou la boulette de

poison... Le risque était trop gros. Il devait continuer. L'important, ce n'était pas d'aller quelque part, mais de ne plus jamais s'arrêter, de placer sa vie sous le signe du mouvant.

Il se rappela soudain le visage horrifié de sa mère lorsqu'un jour il avait exposé ses théories, à table entre les entrées et le rôti.

« Tu es fou ! avait vociféré la jeune femme, ce que tu proposes c'est une révolution passive, une guerre sans armes qui fera s'écrouler notre société ! Plus de racines, plus de bases ! Le changement perpétuel ! Il faut être un gamin pour débiter de pareilles sornettes ! Je voudrais bien te voir courir au long des routes dans le froid et la pluie ! Je me demande combien de temps tu tiendrais, toi qui es si frileux ! »

— Tu rêves ! siffla Julie en lui donnant une bourrade.

Il bredouilla une excuse, se remit en marche. Il éprouvait soudain une sourde jubilation à l'idée des épreuves à venir. Cette Marche serait une initiation ! Une épuration qui le débarrasserait de ses travers enfantins. Il allait se durcir, se caparaçonner, apprendre la douleur. Il se métamorphoserait, rejetant la chrysalide de l'adolescent niais et jouisseur qu'il avait été jusqu'alors... Il avait fui la société et ses règles, et maintenant la colonne lui imposait d'autres règles, c'était vrai, mais ces nouvelles contraintes, les adultes, les censeurs, les gens « responsables », les trouvaient folles, ineptes, suicidaires. *Et c'était justement cela qui le séduisait !* Se plier à des lois, soit, mais à des lois si étranges qu'elles révoltaient le sens commun ! *Il obéissait en transgressant !* Le paradoxe avait quelque chose de savoureux. C'était une tarte à la crème au venin qu'il jetait à la face du monde immobile. Ce monde accroupi comme un crapaud sur son désir frileux de stabilité ! Nath ne voulait plus de la stabilité, il voulait le flux, le déferlement... le chaos !

Oui, les Marcheurs avaient trouvé la solution ! Sans chars d'assaut, sans arsenal, sans fusées ni bombardiers, ils allaient réduire le vieux monde en désert ! Par le seul pouvoir de leurs semelles en mouvement... » Un jour nous brûlerons toutes les cartes ! songea-t-il, la Terre ne sera plus qu'une étendue indifférenciée, les pointillés des frontières seront oubliés, la Marche brassera les nations, les colonnes se formeront, mêlant

toutes les nationalités. On ne sera plus de « quelque part ». On naîtra sur une route et on mourra sur une route. Les villes n'apparaîtront plus que comme des squelettes puants dont on se tiendra soigneusement à l'écart ! »

— Ralentis ! dit brusquement Julie, si tu t'obstines à suivre ce rythme tu ne tiendras jamais jusqu'à ce soir !

Nath sourit. Peu lui importait la pause du soir. En ce moment, il se sentait capable de marcher mille ans !

Une heure plus tard, il se tordit la cheville dans une ornière boueuse et se mit à boiter. Agacée par son inconséquence, Julie l'insulta longuement à mi-voix.

Dans le ciel, le jour ne semblait pas décidé à céder la place aux ténèbres...

CHAPITRE VI

Comme la nuit tombait, Nath entendit soudain l'écho d'un piétinement furieux qui venait à la rencontre de la colonne.

La cavalcade prenait chaque seconde plus d'ampleur, et, en écoutant ce fracas de sabots, on pensait immédiatement à une charge de cavalerie ou à l'avance implacable d'un blindé. À l'instant même où l'adolescent se formulait cette image l'un des éclaireurs porteurs de balai hurla : « Dans le fossé ! Vite ! Dans le fossé ! ».

La colonne se figea puis s'ouvrit par le milieu comme un ruban qui se déchire. Bousculé par Julie, Nath culbuta dans le fossé boueux. Un taureau efflanqué et furieux chargeait, cornes basses, remontant la route sans s'écarter de la bande jaune. Ses sabots entamaient le goudron à chaque enjambée, y creusant des séries de demi-lunes. Un Marcheur qui s'était attardé fut cueilli en pleine course par la bête irascible. Nath perçut distinctement le choc sourd de l'empalement, une fraction de seconde avant que l'homme ne se mette à crier. Risquant un œil au ras de l'herbe, le garçon détailla le taureau qui s'acharnait sur sa victime. Des banderilles d'étoupe auxquelles on avait mis le feu pendaient sur les flancs de l'animal, lui roussissant le cuir. Il était évident que ce dispositif ne visait qu'à rendre le fauve fou de douleur et à provoquer chez lui une véritable crise de rage dont les Marcheurs faisaient présentement les frais.

La main de Julie se posa sur le mollet de Nath et se fit impérieuse.

— Reviens ! intima-t-elle, s'il te voit il va nous charger.

Le garçon rampa sur les coudes.

— Qu'est-ce que c'est que cette corrida ?

La jeune femme eut un geste vague pour désigner les alentours.

— Un cadeau d'accueil, fit-elle désabusée, le prochain village que nous devons traverser a probablement jugé notre arrivée

inopportune. Il nous envoie ce messenger pour nous le faire savoir.

Elle se tut, car le martèlement des sabots se rapprochait de la cachette.

Sur la route, le taureau avait délaissé sa victime et tournait sur place à la recherche d'une autre cible. Le sang du Marcheur éventré lui poissait les cornes, coulait sur son front et son museau pour former des petites bulles autour des naseaux. Les flèches d'étope brasillaient toujours sur ses flancs, caramélisant cuir et poils en une plaie rectiligne et suintante. Il meugla, gratta le goudron et reprit sa course, l'œil fixé sur la bande jaune médiane. Un nouveau hurlement s'éleva en queue de colonne. Nath arracha nerveusement des poignées d'herbe.

— C'est fréquent, soliloqua Julie, parfois c'est un camion fou qu'ils lancent à notre rencontre. Un camion bourré de matelas enflammés qu'ils jettent sur nous du haut d'une côte après avoir posé une grosse pierre sur l'accélérateur. Les paysans nous détestent, nous leur faisons peur. Ils voient en nous des pilliers de greniers, des piétineurs de semences. Ils vivent dans la hantise que nous leur volions des fruits ou des légumes. Certains vont même jusqu'à piéger leurs champs avec des mines artisanales.

La chaussée était à nouveau libre. Le taureau s'éloignait, éperonné par ses blessures. Sa silhouette, déjà minuscule à l'horizon de la route, paraissait inoffensive. Nath émergea des herbes boueuses, s'efforçant de ne pas regarder en direction du corps éventré que les coups de corne avaient fini par épingleur sur l'asphalte.

La colonne se reformait mais les visages restaient inquiets, tournés vers le bout du chemin, vers cette côte abrupte derrière laquelle nichait sans aucun doute le village inhospitalier.

— Attention ! gronda quelqu'un, la pente est vive, c'est un coin rêvé pour nous faire le coup du camion !

Nath crispa les doigts sur les bretelles de son sac à dos. Sa fatigue était telle que sa vue se brouillait. Tout à l'heure, lorsque le taureau avait surgi, il avait failli rester sans réaction. Si Julie ne l'avait pas poussé sur le bas-côté il serait peut-être demeuré immobile, stupide, à attendre que les cornes de la bête lui

fassent éclater le ventre... Il fallait qu'il dorme, cela devenait impérieux. Les responsables de la colonne palabraient comme à l'accoutumée. Julie, elle, ne quittait pas la crête des yeux. Attendant le moment où le camion surgirait, auréolé de feu, pour fondre sur eux et se volatiliser en une bouffée d'enfer.

— Ils nous attendent ! siffla une femme d'âge mûr, si on tente de passer maintenant on court au suicide ! Ils vont nous tirer comme du gibier !

La tension montait. Nath remarqua que personne n'accordait le moindre intérêt aux morts. Il ne sut ce qu'il fallait en penser. Enfin le mot d'ordre circula depuis la tête de la colonne :

« ... Bivouac dans la forêt, on passera demain matin à l'aube. À ce moment-là nous ne risquerons plus rien, leurs sentinelles se seront soulevées en nous attendant. »

L'adolescent accueillit cette nouvelle avec un réel soulagement. Dix minutes plus tard, il s'effondrait au pied d'un chêne dans l'obscurité du bois. L'air sentait la feuille pourrie et le champignon. On tâtonnait pour trouver une place. Des rires nerveux filaient au milieu des chuchotis. Le campement s'organisait. Des éclats de lampe-torche fusaient puis s'éteignaient, réprimés par l'aboiement sourd des responsables de section.

Julie s'était échouée contre Nath et l'adolescent percevait la chaleur de sa cuisse à travers les différentes couches de vêtements humides. Dans la lueur de la lune, le garçon vit l'un des porteurs de balais qui faisait les cent pas dans la mousse, comme si cette halte le contrariait et lui donnait des fourmis dans les jambes. Il se rappela ce que disaient les tracts distribués dans les lycées par le service sanitaire : « *La fièvre migratoire annihile la fatigue. Les malades développent alors une endurance quasi inhumaine dont ils jouissent jusqu'à ce que leur cœur flanche...* »

Il jura à mi-voix. Il n'allait tout de même pas se laisser intoxiquer par les bobards des flics ! Pour se ménager une diversion, il tendit la main et toucha le flanc de Julie.

— Dis, tu crois vraiment qu'ils nous accueilleront demain avec un camion enflammé ? demanda-t-il dans un souffle.

L'éclaireur au balai doré passait devant eux. Il s'arrêta brusquement avec un désir manifeste de se mêler à la conversation. Plantant le manche de son outil en terre, il s'agenouilla. À cause de l'obscurité du sous-bois Nath ne pouvait distinguer clairement ses traits, mais c'était visiblement un homme décharné dont tous les os saillaient.

— Écoute, petit ! chuinta-t-il en se penchant comme pour une confession, le pire des dangers ne se trouve jamais devant la colonne, *mais derrière !*

Derrière ? Vous voulez parler des flics ? hasarda l'adolescent en contrefaisant un ton assuré. Le balayeur eut un rictus.

— Les flics ? Oui, les flics bien sûr, haleta-t-il, mais le pire ce sont les ambulances, ça c'est le gros piège, le piège qui désarme ; celui vers lequel on va les mains vides...

— Un piège ?

— Oui, petit. Tu n'as jamais entendu parler des ambulances cannibales ? C'est comme ça qu'on les appelle entre nous : les ambulances cannibales, cannibales inidentifiables ! Le type qui les a inventées est un sacré malin. Tu imagines ? Tu es blessé, sur le bord de la route, tu as la fièvre, ton courage et ta résolution te quittent. Tu vois arriver une ambulance, alors tu lèves le bras pour lui faire signe ! Une ambulance ! Du secours ! C'est la chance, la morphine, la fin de la souffrance ! Tu remercies le ciel, tu te crois sauvé et tu t'abandonnes aux mains des bons infirmiers en blouse blanche...

— Et alors ?

— Alors, petit, ce que tu ne sais pas, *c'est que cette ambulance est en fait un four crématoire sur roues !* Un piège ambulant grâce auquel les corbeaux de l'immobilisme se débarrassent des Marcheurs ! Ils appellent ça : « *détruire le foyer de contagion* » ! Beaucoup s'y laissent prendre. Tous ceux qui traînent en queue de colonne, les fatigués, les blessés, les tièdes, sont un jour ou l'autre tentés de faire signe à ce gros fourgon frappé de la croix tréflée des services de santé. Ils s'imaginent qu'on va les dorloter, les hisser sur une couchette, leur panser les pieds, les nourrir... Alors ils décrochent doucement de la colonne, comme des lâches. Des lâches et des imbéciles. Ils attendent que l'ambulance vienne les cueillir, mais

l'ambulance est un tigre, un tigre déguisé avec des crocs de chrome et des pattes de caoutchouc. Dans la remorque C'EST LE FOUR ! Un engin de mort qui vous réduit en cendres en l'espace de quelques minutes ! Tu comprends, petit, ils ont peur de la maladie et ils ne veulent courir aucun risque. À leurs yeux, tous ceux qui ont participé à la Marche sont suspects. Ils ne veulent pas les voir revenir en ville, même sur un brancard. *Alors, ils les détruisent au fur et à mesure qu'ils les rattrapent !*

Nath s'agita nerveusement, froissant les feuilles pourries entre ses paumes humides.

— Vous... Vous voulez me faire marcher ? bégaya-t-il, personne n'oserait faire ça, non ?

— Naïf, grogna l'homme au balai doré, petit niais. Je les ai vues, moi, les ambulances cannibales. Elles sillonnent les routes et leurs sirènes chantent pour attirer les imbéciles de ton espèce. Des imbéciles qu'on retrouve au long de l'asphalte, sous la forme d'un petit tas de cendres ! Va vers elles si tu ne peux plus ravalier ta fatigue et ta souffrance, va vers elles si ta foi en la Marche te quitte... Mais c'est la mort qu'elles te dispenseront en guise de remède. Les villes sont aux mains des pires fanatiques qui soient : ceux qui se croient des hommes sains ! Ceux qui se glorifient d'une bonne santé illusoire et momentanée... ceux pour qui nous représentons le diable. Au début, ils ont édifié des bûchers de désinfection, maintenant ils ont remplacé les fagots par les ambulances. De beaux camions-hôpitaux, immaculés et rassurants... Un leurre, oui ! La remorque, c'est l'antichambre de l'enfer. Souviens-t-en. S'il t'arrive d'échouer dans le bas-fossé pour une raison ou pour une autre, fais-leur signe, oui ! Mais conduis-toi alors en Marche. Lorsque les infirmiers s'approcheront pour t'emporter TUE-LES ! Tue-les, tu épargneras à nombre de tes frères de route de tomber victimes de ce piège ignoble.

— Les... Les tuer ? Mais comment ?

En cachant une grenade dans ta poche et la dégoupillant dès qu'on te hissera dans le camion ! Si tu deviens un vrai Marche, d'ici peu on te confiera des armes, tu seras alors en mesure de combattre... Les ambulances nous guettent, petit. Pour le moment, la Marche ne fait que commencer, mais tu

verras, d'ici quelques jours la queue de la colonne s'émiettera. Tous ces retardataires, tous ces traînards deviendront les proies futures des ambulances cannibales et de leurs infirmiers bourreaux ! Elles vont venir avec leur gros museau chromé et leur ventre chaudière. Des dizaines d'inconscients s'y engouffreront avec soulagement, remerciant leurs sauveteurs ! Des dizaines de pauvres fous qui s'éparpilleront en nuages de poudre grise... Oui, le plus grand danger pour la colonne vient toujours de l'arrière...

Il se tut, à la limite de l'essoufflement. D'un brusque coup de reins il se redressa, saisit son balai-emblème et reprit sa déambulation.

Nath demeura statufié, le dos contre l'écorce de l'arbre, insensible aux aspérités qui lui rentraient dans la peau. Il avait peur de parler, peur d'entendre sa voix chevroter comme celle d'un vieillard. Contre lui, Julie était pesante, roide. Il touchait la hanche d'une femme de pierre. Des images tournaient dans sa tête : les bûchers de désinfection, le taureau éperonné par des banderilles de feu, les ambulances cannibales...

— Tu te demandes si c'est vrai ? murmura doucement Julie.

— Oui... Tu les as vues, toi ?

— Une fois. On y faisait monter des dizaines de personnes. Je me suis dit « Mais où trouvent-ils la place de les coucher ? » Après j'ai su. Elles laissent derrière elles un sillage de cendre, une ligne poudreuse que la pluie efface aussitôt ou que le vent balaie. Et cette poudre a, dit-on, un goût d'os.

L'adolescent frissonna. Le froid de la nuit lui faisait des pieds de marbre.

— Tu crois que nous résisterons ? interrogea-t-il anxieusement, tu crois que nous aurons la force de nous maintenir en tête de la colonne ?

— Il le faudra. Oui, il le faudra bien. Si j'échoue, je ferai ce qu'a dit l'éclaireur : j'essaierai de tuer les infirmiers-bourreaux. Je m'offrirai à leur piège en me piégeant moi-même !

Sa voix vibrait d'une détermination farouche qui effraya le garçon. Il n'était pas du tout certain d'être capable du même esprit de sacrifice.

— Maintenant il faut dormir, souffla la jeune femme, l'aube n'est plus si lointaine.

Nath sentit qu'elle s'allongeait. Il resta figé dans la même position. Peu à peu le vent le recouvrit de feuilles molles dont la consistance évoquait celle de la peau de grenouille. Il ne fit pas un geste pour les écarter. Il aurait voulu couler au fond d'un terrier vertical, d'une niche étroite et chaude fermée par un épais couvercle.

Peu de temps après il s'endormit et les rêves s'emparèrent de son cerveau meurtri par le doute et la peur. Il courait le long d'une route molle, et l'ambulance le poursuivait sous la forme d'un grand tigre au pelage blanc. Un pelage qui, au lieu des habituelles rayures, était constellé par les croix rouges tréflées du service de santé.

CHAPITRE VII

Jane regardait la route se ruer à sa rencontre pour disparaître sous le ventre du camion-ambulance. La cabine de conduite, totalement insonorisée, ne laissait filtrer aucune vibration en provenance de l'extérieur. Jane conduisait, assise au creux d'un cube de silence. L'absence de cahots, de chocs, de hurlements de moteur, lui donnait l'impression d'être immobile devant un écran où l'on aurait projeté un film réalisé au moyen d'une caméra fixée sur le capot d'une voiture. Elle se sentait spectatrice, son corps ne participait pas à la course de l'ambulance. Jusqu'alors, elle avait conduit des véhicules avec lesquels elle avait fini par entrer en symbiose. Au bout de quelque temps, les masses roulantes devenaient des prolongements de son organisme. L'habitude raccordait toujours son propre système nerveux à l'armature du complexe mobile, transformant la machine et sa conductrice en un centaure d'un nouveau type. Grâce à cette assimilation elle pressentait les pannes, les avaries. Les blessures du véhicule allumaient des douleurs symétriques dans son corps. Les vibrations étaient autant d'impulsions nerveuses, de messages codés qui la renseignaient en permanence sur l'état de la carrosserie, du train ou du châssis... Autant d'éléments à partir desquels il lui était facile d'établir un diagnostic.

Avec l'ambulance, il en allait différemment.

La cabine insonorisée, coupée des chocs par un matelas complexe d'amortisseurs, finissait par jouer le même rôle qu'un caisson de privation sensorielle. Elle rendait la route irréaliste. En la privant de ses manifestations concrètes les plus immédiates, elle la faisait régresser au stade d'image entrevue sur un poste de télévision muet. Jane ne SENTAIT pas l'ambulance. La greffe nerveuse n'avait pas eu lieu. Elles restaient deux étrangères dont les chairs ne fusionneraient jamais. À plusieurs reprises déjà la jeune femme avait dû faire un effort pour échapper à la

torpeur qui l'assailait sournoisement, engourdisant ses mains sur le volant comme si un accident, une collision, avait en définitive aussi peu d'importance qu'une ruade d'auto-tamponneuse.

Ils avaient quitté la ville par le seul pont encore intact qui permettait de traverser le fleuve et – tout de suite – Jane, avait débouché sur une route constellée de clous à trois pointes au milieu desquels on avait dégagé un chemin rectiligne, repoussant d'un coup de balai soigneux les oursins d'acier de chaque côté de la voie.

Jane avait aussitôt pressé le bouton de l'interphone qui la reliait à la remorque-hôpital.

— Sarah ? demanda-t-elle, le passage est couvert de clous, c'est un piège ?

— Ne craignez rien, nasilla l'infirmière derrière le grillage du haut-parleur, c'est une ruse stupide des Marcheurs. Ils sèment ces pointes dans leur sillage, espérant immobiliser les ambulances. Nos services ont dû déblayer le passage. De toute façon, vos pneus ne redoutent pas ce genre d'accrocs... Foncez !

Jane obéit. Il n'y eut pas d'incident. La travée ouverte par les balayeurs permettait d'y engager le camion sans trop de difficulté. La ceinture de clous franchie, l'asphalte reprit son aspect de ruban monotone et Jane en profita pour se familiariser avec les divers gadgets du tableau de bord. Des curseurs chromés commandaient un système de micros ultrasensibles réglés sur la fréquence de la voix humaine et capables de détecter un gémissement à deux cents mètres. Il y avait aussi différents lecteurs de cassettes et un distributeur de rations nutritives conçu pour assurer au conducteur un approvisionnement de trente jours. Des boutons permettaient d'obtenir – pour chasser le sommeil et la fatigue – un certain nombre d'excitants à base d'amphétamines.

Au-dessus des sièges, dans le dos du chauffeur s'ouvrait la classique niche de repos fermée par un rideau opaque.

Jane caressa la courbe du volant, corrigeant la trajectoire du semi-remorque immaculé. L'absence de bruit la gênait réellement. Elle aurait préféré rouler vitres baissées, s'emplir les oreilles du crissement des pierres broyées, du chuintement des

freins. Elle aurait aimé s'empuantir les narines avec des relents de tôle surchauffée et d'huile bouillante... Mais il n'en était pas question. Sarah le lui avait bien précisé : « Ne baissez pas vos vitres inconsidérément, ma petite Jane, songez qu'il suffit d'un tireur embusqué ! »

Au moment du départ, Jane avait manœuvré le rétroviseur géant qu'on pouvait orienter de l'intérieur à l'aide d'une simple manette multidirectionnelle. Dans le miroir de gauche, elle avait vu Sam et Sarah embarquer dans la remorque frigorifique. Et elle avait grimacé. Jusqu'au bout elle avait espéré que l'infirmière s'adjoindrait un autre partenaire, tant l'idée de voyager en compagnie de cet homme au regard libidineux la révoltait. À présent, il faudrait qu'elle s'y habitue coûte que coûte.

Elle jura, la nervosité lui donnait envie d'uriner. Elle hésita. La route était droite sur plus de trois kilomètres, il suffisait de brancher le pilotage automatique et d'aller se soulager dans le placard w.-c. dont la porte avait été logée au bout de l'étroite travée séparant les deux sièges. Sur l'ambulance tout avait été conçu pour éviter que le chauffeur ne se risque à l'extérieur. Cette autonomie au parfum de claustrophobie conférait au véhicule un faux air de sous-marin en plongée...

Jane bloqua le volant en trajectoire rectiligne et ralentit. Ces dispositions prises, elle se leva pour s'introduire dans le réduit des w.-c. chimiques. C'était un espace minuscule de complète régression fœtale dans lequel on ne pouvait tenir qu'en se courbant à l'extrême et en posant le front sur les genoux.

Sa vessie libérée, elle regagna le siège de conduite. Depuis le matin l'interphone restait muet, accentuant encore l'isolement de la cabine motrice. Jane devinait dans cette absence de bavardage une volonté dominatrice. On lui faisait comprendre qu'elle devait se tenir à sa place et qu'elle n'avait aucun pouvoir de décision. Elle était ici à cause de son habileté de conductrice, mais sa tâche s'arrêtait là. Sarah, elle, tirait les ficelles. Sarah avait accès à certains secrets de construction. Sarah DIRIGEAIT bel et bien la mission.

La structure même du véhicule reflétait cet esprit d'étanchéité. Tout avait été arrangé pour que le conducteur ne

dispose d'aucun accès à la remorque. La cabine et le tube étaient irrémédiablement autonomes.

Jane bâilla. Derrière le pare-brise épais comme une vitre de Boeing la route sinuait, désespérément vide. De temps à autre un objet abandonné venait rompre l'uniformité du ruban. Il s'agissait le plus souvent d'un baluchon ou d'une paire de chaussures usées. Il y avait aussi des emballages de tablettes nutritives. Brusquement la jeune femme en eut assez. Elle leva le pied et freina. Aussitôt la voix de l'infirmière crépita dans l'interphone.

— Vous avez vu quelque chose ?

— Non, j'ai besoin de me dégourdir les jambes. Je deviens claustrophobe dans votre boîte insonorisée, j'ai l'impression d'être prisonnière d'un aquarium !

— Jane ! C'est dangereux, vous allez vous exposer inutilement.

— Il n'y a personne à une lieue à la ronde !

Sans plus s'occuper des nasillements irrités, elle éjecta deux rations du distributeur, déverrouilla la portière et sauta sur le sol. L'odeur du moteur chaud lui causa un plaisir immense. Elle mâchonna le rectangle de pâte rose au goût de poulet en pestant contre cette nourriture synthétique. Un chuintement hydraulique venu de l'arrière lui apprit qu'on libérait le panneau d'accès du tube-hôpital. Sarah apparut, engoncée dans un gilet pare-balles kaki. Elle avait renoncé à sa coiffe d'infirmière pour adopter un casque militaire portant l'emblème des services de santé.

— Écoutez, dit-elle faussement conciliante, ne faites pas l'enfant. Je comprends très bien que la solitude vous pèse. Je vais monter avec vous, mais par pitié ne restez pas ainsi exposée au bord de la route ! Vous n'avez pris ni votre arme ni votre gilet de protection. C'est d'une imprudence !

Saisissant Jane par le bras, elle la poussa fermement vers le camion.

— On ne pourrait pas manger autre chose que ces rations ? demanda la jeune femme, on va traverser un village d'ici peu. Ce serait facile d'y acheter des provisions, du pain, de la charcuterie...

— Vous êtes folle ! s'exclama l'infirmière. On ne peut pas se fier aux paysans. Comment saurez-vous qu'il ne s'agit pas de Marcheurs déguisés laissés en arrière-garde pour distribuer des provisions empoisonnées au personnel médical ? Le cas s'est déjà produit. Pourquoi croyez-vous que les ambulances soient équipées de manière à se suffire à elles-mêmes ? Pour vous épargner les pièges des Marcheurs, bien sûr ! Vous savez, ils ne reculent devant rien : fruits aspergés de strychnine dans les vergers bordant la route, puits et fontaines empoisonnés... Dès qu'il s'agit de se débarrasser de nous, ils déploient tout l'arsenal de la guérilla !

Elles grimpèrent dans la cabine. Sarah veilla à la fermeture des portes.

— De toute façon, nous allons bientôt rencontrer les premiers blessés, observa-t-elle en tirant sa blouse blanche sur ses genoux, vous n'aurez plus le temps de vous ennuyer.

— Déjà ? s'étonna Jane, mais nous venons à peine de quitter la ville.

— Et alors ? N'oubliez pas que nombre de Marcheurs composant la colonne sont originaires d'autres villes, et qu'ils ont déjà eu à supporter les fatigues des Marches précédentes. Vous allez voir, l'émiettement va commencer sous peu. Je vous recommanderai la plus grande méfiance. Ne vous laissez pas impressionner par l'aspect misérable des blessés. À première vue ils vous sembleront désarmés, vulnérables. Trop faibles pour présenter le moindre danger, mais ne vous y trompez pas. Certains cachent des grenades dans leurs poches. D'autres s'emplissent la bouche de plastic. Au moment où vous vous penchez sur eux ils se font sauter. La coutume la plus répandue consiste à piéger les cadavres. On leur ouvre l'abdomen pour le bourrer d'explosif, et on donne à tout cela l'allure d'une blessure mal recousue. Quand les ambulanciers jettent le corps dans l'incinérateur le cadavre explose, déchiquetant le camion et ses occupants.

— Vous allez ramasser les cadavres ? remarqua Jane.

Bien sûr ! Vous ne voulez tout de même pas qu'on les laisse pourrir sur la chaussée ! Songez aux épidémies ! Une seule suffit ! Nous les incinérons à l'arrière de la remorque dans un

caisson individuel, leurs cendres sont ensuite éparpillées dans les champs... Je sais que c'est assez sommaire, mais la situation ne permet pas de se conformer aux rites habituels.

— Quelque chose me gêne, murmura pensivement Jane en fixant la route, il y a une faille dans votre méthode...

— Ah, oui ? siffla Sarah brusquement raidie.

— Dans la colonne il n'y a pas que des gens contaminés, vous le savez aussi bien que moi. Les études que j'ai pu consulter avancent une proportion d'un tiers de disciples au dernier stade de la maladie, pour deux autres tiers respectivement composés de sympathisants et de gens ayant cédé à l'intimidation.

— Je suis tout à fait d'accord avec ces analyses, mais croyez-vous qu'il soit facile de faire la différence entre un sympathisant non contaminé... *et un sympathisant en période d'incubation ?* Pour certains médecins, le fait même de sympathiser est déjà suspect. C'est le signe d'un caractère instable, donc d'un terrain favorable à la maladie. La sympathie pour la cause des Marcheurs, c'est peut-être déjà le premier symptôme de contamination. Des gens sains ne peuvent que ressentir un profond dégoût pour une telle entreprise. Non, votre sympathie, c'est l'histoire du suicidaire fasciné par les lames de rasoir ! La règle de base qui doit toujours rester présente à votre esprit est celle-ci : *tout Marcheur est suspect, d'office et sans examen !* Nous ne pouvons prendre aucun risque. Même si un blessé nous accueille à bras ouverts, nous devons nous méfier de lui. C'est peut-être un kamikaze délégué par la colonne.

— Mais vous pourriez prélever son sang, faire des analyses ?

— Oui, mais je ne veux pas jouer à l'apprentie sorcière. Dans certains cas, le virus est très difficile à localiser. De plus, le camion n'est pas équipé pour ce type de recherches. À mon avis, on ne se lance pas sur les routes si l'on est en bonne santé. Ces gens qui prétendent avoir suivi la colonne par peur des représailles, doit-on les croire ? Mentent-ils ? Refoulent-ils au fond d'eux-mêmes le désir pathologique de la Marche ? Vous voyez, il est extrêmement difficile d'établir des distinctions. Je vous le répète : tous ceux qui marchent devant nous doivent être traités en suspects, en malades potentiels, sans exception.

— Alors nous congèlerons peut-être des gens sains...

— Peut-être, mais permettez-moi d'en douter. Je suis sûre qu'en ce moment il n'y a plus un seul être sain dans cette damnée colonne. Ils se sont tous mutuellement contaminés depuis longtemps. La promiscuité, le manque d'hygiène, la fatigue, sont les meilleurs alliés des épidémies.

— Il n'existe vraiment aucun antidote ?

— Non, le professeur Mikofsky, le scientifique qui a découvert le virus, a disparu. Un sombre règlement de comptes entre universitaires. Il semblerait qu'on l'ait condamné à la suite d'une expérience manquée. Il aurait été déporté sur une autre planète où l'on a totalement perdu sa trace. Personne ne sait ce qu'il est devenu, ni même s'il est encore en vie. Lui seul aurait pu nous aider, il avait prévu la catastrophe, mais bien sûr on ne l'a pas écouté⁴. Maintenant nous n'avons plus le choix des solutions. Il faut se préserver du fléau, coûte que coûte. Stopper cette hémorragie, capturer les unes après les autres toutes ces colonnes qui errent à travers la campagne.

— Certains habitants de la cité semblent pencher en faveur de l'élimination pure et simple, observa Jane, croyez-vous qu'on en arrivera là ?

Sarah hocha la tête.

— Si les ambulances échouent, oui ! Je réponds oui sans l'ombre d'une hésitation. Nous représentons la dernière chance de ces pauvres types. Il faut que vous en soyez consciente, ma petite ! Sous nos dehors un peu rébarbatifs, nous sommes actuellement les seuls à leur tendre encore la main ! Les capturer, c'est les sauver ! Si nous tardons, on imaginera une méthode autrement expéditive, soyez-en sûre...

Elles se turent. Dans le silence feutré de la cabine ce mutisme se fit encore plus pesant.

Le lourd véhicule attaquait une côte, Jane veilla à ne pas emballer le moteur. Encore une fois, tout avait été prévu pour que les occupants de l'ambulance n'aient pas à se soucier de faire le plein. Pourvu qu'on roulât à petite vitesse, on était assuré d'une autonomie en carburant de près d'une semaine. En

⁴ Voir : *Les semeurs d'âmes*, *Territoire de Fièvre*, *Les lutteurs immobiles*.

recourant à un mélange concentré progressivement dilué, on avait voulu éviter les haltes dans les stations-service. Haltes propices aux guets-apens. En se tenant éloignées des lieux d'approvisionnement, les ambulances ne couraient donc pas le risque de tomber aux mains de Marcheurs déguisés en pompistes...

Sarah tira un paquet de cigarettes de dessous son gilet pare-balles et le tapota de l'ongle sans l'ouvrir.

— Nous allons bientôt rencontrer les premiers dormeurs, observa-t-elle pensivement.

— Des dormeurs ?

— Oui, on ne vous en a pas parlé ? C'est une petite mystification à laquelle les chefs de la colonne se livrent sur leurs fidèles. Les éclaireurs de la horde partent en avant sous prétexte de repérer le terrain. En fait, leur mission consiste à injecter des narcotiques dans les fruits des arbres poussant au bord de la route. Quand la colonne les rejoint, on fait halte pour déjeuner. Les chefs de groupe s'arrangent alors pour que quelques Marcheurs dévorent ces fruits drogués. Dès que les victimes s'écroulent, les responsables de la Marche se mettent alors à crier à l'empoisonnement, et *nous* accusent généralement de ce méfait. Cette supercherie a pour but de *nous* présenter sous les traits d'un ennemi implacable ne reculant devant aucune ruse ignoble pour parvenir à ses fins. L'effet est spectaculaire. Les tièdes et les découragés s'en trouvent d'un seul coup galvanisés. Ils comprennent alors que le salut est dans la fuite en avant et qu'il leur faudra se méfier désormais de tout ce qui vient de la ville : les ambulances, par exemple. Mais la mise en scène fonctionne à un niveau encore plus profond. *Elle tend à priver volontairement la colonne de tout approvisionnement en nourriture...*

— Vous voulez dire que les chefs affament consciemment leurs ouailles ?

— Exactement. La phobie du poison devient très vite une véritable psychose collective. On cesse de se nourrir pour ne pas succomber. Or vous savez que l'épuisement physique affaiblit les défenses nerveuses et psychiques. Un être épuisé est aisément malléable. Tous les chefs de sectes connaissent ce

mécanisme et en abusent à l'envi. Les maîtres de la colonne sont malades, d'accord, mais ils ont oublié d'être bêtes ! La fatigue et la malnutrition provoquées renforcent leur emprise sur la horde. De plus, la mauvaise condition physique des Marcheurs favorise le développement de la maladie... La boucle est bouclée ! Voilà pourquoi nous allons bientôt rencontrer les premiers dormeurs. « Nos » dormeurs, ceux que nous sommes supposés avoir drogués ! Beau tour de passe-passe, non ?

Devant le peu d'enthousiasme de Jane, elle grogna et alluma une cigarette.

Une demi-heure plus tard, un corps apparut en travers de la route. C'était celui d'un homme d'une quarantaine d'années, tombé sur le dos, la bouche ouverte et les yeux clos. Des croûtes sanguinolentes maculaient ses pieds nus. Sarah écrasa aussitôt sa cigarette et pressa le bouton de l'interphone.

— Sam ! dit-elle d'une voix de commandement, un client pour nous !

Jane freina en douceur. Le gros véhicule s'immobilisa.

— Attention, siffla l'infirmière, je vais sortir, entrouvrez votre vitre et surveillez les environs... Au moindre signe suspect, tirez !

Assurant la mentonnière de son casque, elle déverrouilla la portière et descendit lentement le marchepied. Sam arrivait déjà, pareillement affublé d'un gilet pare-balles et d'un casque éraflé. Il tenait devant lui un grand bouclier anti-explosion comme en utilisent les artificiers dans les travaux de déminage, et un détecteur de métal. Les deux compères se retranchèrent à l'abri de l'écran percé d'une meurtrière d'observation et avancèrent à pas comptés en direction de l'homme sans connaissance. Jane décrocha machinalement le fusil à pompe, sans même savoir si elle serait capable de s'en servir, et se posta en sentinelle dans l'entrebâillement de la portière.

Sam et Sarah venaient de s'immobiliser à deux mètres du blessé. Toujours agenouillés derrière le bouclier, ils pointèrent dans sa direction le détecteur de métal, puis la hampe télescopique d'une cisaille au moyen de laquelle ils entreprirent de couper les vêtements en loques qui couvraient le corps inerte. Jane retint sa respiration. Une sueur grasse humidifiait

le creux de ses reins. Elle était persuadée que l'inconnu allait bondir en poussant un hurlement et se jeter sur les deux ambulanciers. Mais rien ne se passa. À présent la pince palpitait la chair blême, cherchant la couture d'une cicatrice, ouvrait la bouche aux mâchoires tétanisées par la calcémie.

Les minutes s'écoulaient, interminables. Sarah se releva enfin.

— Il paraît *clear*, dit-elle à l'intention de Sam, vivant mais complètement épuisé. On peut le charger...

L'ancien flic grogna un vague assentiment et saisit l'homme sous les aisselles. Sans aucun ménagement il le tira vers l'arrière du véhicule.

— Hé ! lança Jane, qu'allez-vous faire de lui ?

L'infirmière soupira pour marquer son irritation.

— Rien de bien terrible, rassurez-vous, lâcha-t-elle ironiquement, le désinfecter, lui faire les injections d'usage et le congeler tant qu'il est encore en vie ! Reprenez votre place au volant, et la prochaine fois surveillez les alentours et non ce que nous faisons, Sam et moi ! C'est nous que vous protégez des Marcheurs ET NON L'INVERSE !

Jane rougit, consciente d'avoir trahi ses pensées secrètes. Elle claqua la portière tandis que Sarah filait rejoindre son acolyte à l'arrière du cylindre-hôpital. Lorsqu'ils furent sortis du champ du rétroviseur, Jane entendit le chuintement du sas se refermant. Elle jura en songeant qu'elle aurait donné cher pour assister à l'opération. Obéissant à une impulsion, elle imprima du bout de l'ongle une éraflure sur la crosse du fusil. Un trait pour chaque patient qui embarquerait... Oui, elle allait comptabiliser de façon aussi précise que possible les blessés engrangés dans le ventre du tube de congélation. Sans savoir pourquoi, elle sentait que cela pourrait se révéler important dans les jours à venir... Le fusil raccroché, elle se réinstalla au volant. Elle n'aimait pas ce qu'elle venait de faire. Elle n'aimait pas ça du tout...

Sam et Sarah ne se manifestèrent pas de la soirée. Quand la nuit tomba, Jane pressa la touche de l'interphone afin de solliciter l'autorisation de s'arrêter pour dormir un peu. L'infirmière parut hésiter.

D'accord, finit-elle par crachoter, dormez quatre heures et prenez une amphétamine au réveil. Nous ne pouvons pas laisser la colonne prendre trop d'avance, n'oubliez pas que notre vitesse est limitée. Avant de vous coucher, branchez les radars d'approche qui couvrent la périphérie du camion, et commutez le pilotage automatique de manière à ce que le véhicule démarre de lui-même à la moindre alerte. Réglez la course sur cinq cents mètres et choisissez une bonne ligne droite sans surprise. Bonsoir.

— Et notre blessé ? interrogea Jane.

Mais la communication avait déjà été coupée.

Elle se conforma à la procédure et gagna la niche de repos surplombant les sièges. Malgré le confort surprenant de la couchette, elle mit très longtemps à s'endormir.

Quand le miaulement du réveil électronique la réveilla, quatre heures plus tard, elle se sentait encore plus fatiguée que la veille.

Ce jour-là, ils durent s'arrêter à trois reprises pour accueillir des Marcheurs inconscients. Certains semblaient malades d'épuisement, d'autres seulement endormis. Vers midi, une femme aux pieds bandés qui se tenait assise sur une borne leur fit signe en parodiant le geste classique des auto-stoppeurs. Elle paraissait dépourvue de toute agressivité, mais Sam et Sarah ne l'approchèrent qu'en déployant un grand luxe de précautions. À la vue des casques et du bouclier, l'inconnue prit peur et tenta de se lever pour prendre la fuite à travers les champs. Sam bondit alors et l'assomma d'une manchette sur la nuque. Cet incident déplaisant acheva d'enfoncer Jane dans son malaise.

Quand la nuit tomba à nouveau, le cylindre comptait vingt passagers. Vingt statues de glace enfermées dans le ventre du camion comme dans un sarcophage collectif.

CHAPITRE VIII

La structure de la colonne se modifiait lentement. La belle rectitude homogène du début avait fait place à un ensemble de disparités de mauvais aloi.

Si la tête de la cohorte avait toujours son aspect compact de fer de lance, le corps du convoi, lui, était gagné par un amollissement progressif qui espaçait ses rangs, détruisait l'alignement et changeait peu à peu la file de Marcheurs en une masse informe et stagnante qui débordait la chaussée, piétinait ou zigzaguait en d'inutiles louvoiements avant de s'émietter en pelotons anémiques.

Vu du ciel, le défilé évoquait l'image d'un serpent gigantesque. Un serpent gagné par une étrange maladie des vertèbres, par une dissolution anatomique qui – ayant laissé la tête et la nuque intactes – aurait désagrégé le reste du corps, lui donnant la consistance de l'éponge, pour finalement lacérer la queue en une série d'effilochures annonciatrices de dégénérescence et de pourrissement.

La colonne se fragmentait en tronçons distincts. Malgré sa fatigue, Nath s'en rendait parfaitement compte. La première section, uniquement composée de disciples et de responsables, marchait toujours d'un pas allègre. La seconde s'accrochait encore fermement sans se laisser distancer. L'effort déployé se trahissait seulement au manque d'alignement, au flottement qui régnait parfois dans les rangs, mais la masse restait stable, d'une élasticité dynamique. Cette deuxième section regroupait les jeunes et les adultes en bonne forme physique. Nath et Julie en faisaient partie... Derrière venait le début du chaos. Les épuisés, ceux qui traînaient en gémissant des membres raidis par les crampes, des pieds boursouflés de cloques ou de croûtes sanglantes, ceux qui titubaient de faim et de soif parce qu'ils avaient gaspillé leurs réserves dès les premiers jours.

— C'est la sélection, avait soupiré Julie, l'inévitable déchet. Nous ne pouvons pas les prendre en charge, mais ils ont tenté leur chance, c'est une preuve de courage. Maintenant leur rôle est de retarder les poursuivants...

— Les ambulances cannibales ? avait demandé Nath, un curieux tressaillement dans la gorge.

— Principalement, avait conclu la jeune femme, laconique.

Et ils avaient cessé de parler pour s'absorber une fois de plus dans le bruit de leurs pas. Le village apparut soudain, au détour de la route, assemblage confus de murs blancs et de toits rouges aux rues mal dessinées.

En pensant au taureau et aux camions-brasiers, l'adolescent sentit son estomac se contracter désagréablement. La colonne ralentit sensiblement, adoptant sa cadence d'approche en terrain ennemi. Rien ne bougeait. L'entrée du bourg grossissait, on distinguait à présent les détails des premières maisons, les fêlures des vitres, les volets disjoints, les inscriptions à la craie sur les murs...

Les rues étaient vides, désertes. Nath imagina les paysans embusqués derrière les meules de foin, le fusil de chasse à l'épaule, le doigt caressant le pontet. Puis un cri de soulagement fusa de la poitrine d'un éclaireur : « Ville ouverte ! Ville ouverte ! » Un frémissement d'excitation courut dans les rangs des marcheurs.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'enquit l'adolescent que l'incompréhension faisait trépigner.

— Ville ouverte ? s'esclaffa Julie, ça veut dire qu'ils avaient tellement peur de nous et de notre soi-disant maladie qu'ils ont préféré ficher le camp. Le passage est libre. On trouvera à boire et à manger dans ces fermes, on pourra faire des provisions sans crainte d'être fusillé par un cultivateur embusqué ! Cette fois la chance est avec nous, il n'y aura ni taureau ni camion-brasier !

Nath éclata d'un rire nerveux et ses yeux se brouillèrent. Son cœur battait anormalement vite dans sa poitrine. Depuis quelques jours il avait la langue gonflée et des mouches noires papillotaient de plus en plus fréquemment sur sa rétine. Il savait que ces symptômes étaient autant de signaux d'alarme témoins de la dégradation de sa condition physique. Tous ceux

qui piétinaient maintenant en queue de colonne avaient subi les mêmes désagréments, mais le village était là à présent. Il n'y avait plus qu'à l'éventrer comme un garde-manger, à lui faire rendre jusqu'à la dernière terrine de pâté !

Lorsqu'ils atteignirent la petite place, la troupe s'égailla sans attendre l'ordre de dispersion.

Nath fit comme les autres. Un instant éperdu, il se rua vers une boutique à la devanture étroite qui semblait faire office d'épicerie-buvette. La porte geignit sous son coup d'épaule, heurta le mur et sa vitre centrale vola en éclats. Sur un présentoir de marbre à l'ancienne mode, quelques fromages achevaient de pourrir, un jambon entamé grouillait de mouches. L'adolescent eut un haut-le-cœur. Il se rabattit sur les étagères chargées de conserves mais il ne possédait pas d'ouvre-boîtes. Furieux, pleurant de rage, il donna un violent coup de pied dans le présentoir. Les cylindres métalliques s'écroulèrent dans un vacarme d'enfer. En désespoir de cause, il saisit une bouteille de vin rouge, la décapsula et en porta le goulot à ses lèvres. C'était chaud, épais, écoeurant. Son estomac contracté par le jeûne se convulsa dès la première gorgée. Secoué de spasmes, Nath lâcha la bouteille qui éclata sur le carrelage, et vomit.

Une abominable odeur de vinasse emplit la pièce, se mêlant à celle des aliments corrompus. C'était insoutenable. L'adolescent crut qu'il allait s'évanouir, recula et tomba assis sur le seuil... Les balayeurs couraient en tous sens, braillant à tue-tête des formules d'avertissement. À travers les voiles de la syncope Nath entendit : « Ne touchez à rien, c'est un piège ! Les aliments sont drogués ! Ne mangez rien ! »

Mais personne, n'écoutait ces conseils. Des hommes et des femmes se battaient pour la possession d'une terrine de lièvre. Un garçon courait droit devant lui en mordant à pleines dents dans un saucisson. Un balai s'abattit sur l'épaule de Nath, lui meurtrissant la clavicule.

« Hé, toi ! rugit l'homme décharné qui le brandissait, tu as mangé quelque chose ?

— N... Non, bredouilla le garçon, j'ai... J'ai vomi.

— Bonne réaction. Essaye de faire entendre raison à ces imbéciles, on a trouvé des débris d'ampoules pharmaceutiques près d'un garde-manger, c'est mauvais signe !

— Pourquoi ?

— Bon sang ! Parce que ça veut dire que les soldats de goudron nous ont devancés. Ils ont piégé le village, injecté des drogues dans tous les aliments. Que personne ne touche à l'eau du puits. Monte la garde devant ! Vite !

Nath se releva en titubant. Où était Julie ? Était-elle tombée dans le piège ? Il courut vers la margelle du puits qui trônait au milieu de la place. Des marcheurs s'y bousculaient déjà buvant à même le seau ou remplissant des gourdes.

— Arrêtez ! cria-t-il, c'est du poison ! Essayez de vomir ! Tout le village est piégé. Jetez cette nourriture, cette eau...

Mais on le repoussa sans l'entendre. La confusion était extrême. On hurlait, on s'insultait, perdant toute dignité. Nath essaya de s'emparer du seau pour le briser contre la margelle, mais on le frappa à la tempe. Une femme s'acharna sur lui à coups de pied, visant ses parties génitales. Il dut se recroqueviller et ramper hors du cercle. L'hystérie devenait générale. Il se traîna sous un arbre. La douleur lui sciait le pubis. Il urina dans son pantalon. Un peu plus tard il aperçut Julie. Courbée contre un mur, elle s'enfonçait une mèche de cheveux dans la gorge pour se faire vomir. Il en fut soulagé.

Les éclaireurs tentaient de se faire obéir et usaient de leurs balais comme de véritables gourdins. Ces matraques dorées bizarrement couronnées de paille sonnaient durement sur les doigts et les poignets, brisant terrines et bouteilles, mais la foule en délire débordait le service d'ordre, se ruait sur les maisons dont elle saccageait les cuisines. Un groupe d'excités avait envahi l'épicerie et martelait les boîtes de conserve avec des pierres pour les ouvrir. Des jets de sauce jaillissaient des cylindres crevés, maculant les visages et les torsos comme un sang épais à demi coagulé.

Nath ferma les yeux. Des veines comprimées battaient sur ses tempes. Il sentit que la folie le contaminait lui aussi, que le désir de boire et de manger allait bientôt l'emporter sur la raison. Il secoua la tête. Des larmes de désespoir coulaient sur

ses joues. Dans une brume vibrante, il devina la silhouette de Julie qui s'approchait et le prenait sous les aisselles.

— Allons dans le verger, lui souffla-t-elle à l'oreille, nous prendrons les fruits sur les arbres...

Il se laissa conduire, titubant comme un nouveau-né. Derrière les boutiques, il y avait effectivement un verger. Une trentaine d'arbres aux branches surchargées de grosses pommes jaunes... Julie leva la main pour en cueillir une mais un vigoureux coup de balai la rejeta en arrière. Un éclaireur farouche lui barrait le chemin.

— Pas ça ! vociféra-t-il, les fruits portent des traces de piquûres, regardez vous-même !

De sa main libre il leur tendit une pomme sur laquelle il avait entouré d'un trait d'ongle un trou infime où perlait une goutte ambrée.

— Ils sont venus avec des seringues, expliqua-t-il. Ils ont travaillé des jours entiers à la préparation de ce piège ! Ils savaient que nous serions affamés. Il faut quitter ce guet-apens, reprendre la route !

Julie se mordit le dos de la main. Une expression de totale détresse avait envahi son visage.

— Alors... *Alors nous n'aurons rien à manger !* bégaya-t-elle, et désormais il faudra se méfier du moindre arbre fruitier, des puits, des abreuvoirs ! Avec les hélicoptères ils peuvent prévoir notre trajet et poser leurs pièges à l'avance ! Nous ne pouvons rien contre eux ! Ils vont nous forcer à l'immobilité ! Ils vont gagner !

L'éclaireur eut un claquement de langue irrité.

— Allons, ma fille ! siffla-t-il, pas de défaitisme. Nous trouverons une solution. Nous trouverons ! À défaut de nourriture reposez-vous...

Il s'éloigna pour reprendre sa faction. Nath et Julie se laissèrent choir sur l'herbe, au milieu des fruits piégés. Des sécrétions acides leur ravageaient l'estomac, éveillant des spasmes sonores dans leurs ventres vides.

Trente minutes plus tard, l'agitation commença à perdre de sa fougue. Les premiers bâillements distendirent les bouches. Ceux qui s'étaient goinfrés au mépris des avertissements se

mirent à tituber puis roulèrent sur le sol, les yeux clos. En peu de temps, une trentaine de victimes s'abattirent, fauchées par le sommeil artificiel. Ces corps enchevêtrés installaient aux coins des rues un panorama de champ de bataille.

— Regardez-les ! scanda un chef de section, regardez-les, les imbéciles ! Ils ne pourront même pas se défendre quand viendront les ambulances cannibales ! Ils mourront dans la honte, ils mourront inconscients, et leur mort ne servira en rien l'avenir de la colonne !

Il n'était pas besoin de beaucoup réfléchir pour comprendre que la colonne venait de perdre une bataille importante. Un bon quart de ses effectifs avait sombré dans le coma. Les victimes comptaient bien sûr des « traînards », mais aussi un bon nombre d'éléments robustes que la faim avait rendus sourds aux conseils de prudence. Un grand abattement s'empara des rescapés. Les regards hallucinés couraient sur les victuailles éparpillées, les oreilles n'entendaient plus que le bruit de l'eau dans la vasque de pierre de la fontaine.

— Regroupez-vous ! ordonna un disciple, nous ne pouvons pas nous attarder ici. En ce moment même un essaim d'ambulances cannibales fonce sur le village, vous voulez donc leur servir de pâture ?

Il y eut quelques protestations molles. La fatigue bourrait les cerveaux de son coton noir. Les Marcheurs se réfugiaient dans l'automatisme. Les réflexes avaient pris le relais de la pensée. Nath et Julie se joignirent au troupeau informe qui stagnait sur la place. L'adolescent fut brusquement frappé par l'aspect effrayant de ses compagnons de route. Quelques jours d'intenses fatigues avaient suffi pour transformer les jeunes gens du début en une cohorte de somnambules aux visages hagards. Les yeux fixes, les bouches entrouvertes sur un filet de bave, le teint grisâtre, cette peau que la poussière des chemins mêlée à la sueur avait gainée d'une croûte grumeleuse, tout concourait pour donner aux sympathisants de la marche l'aspect d'une horde de zombis en rupture de tombeau. Nath se demanda s'il se trouvait lui aussi dans le même état, et jeta un bref coup d'œil à Julie. Elle avait beaucoup maigri au cours de la semaine. La jeune femme boulotte des premières heures avait

fait place à une sorte de louve efflanquée aux joues creuses et aux tendons saillants. Un fard terreux maculait ses pommettes, ses bras et ses jambes nus. Il était évident qu'ayant épuisé ses réserves de graisse, son organisme s'attaquait à présent aux fibres musculaires elles-mêmes. Combien de temps tiendrait-elle sans nouvel apport calorique ?

La colonne boitilla vers la sortie du village. Le découragement se lisait sur tous les visages. Nath comprit que sans la peur des ambulances meurtrières beaucoup de marcheurs auraient choisi d'interrompre ici même leur course sans but.

— Rien n'est perdu ! vociféra un éclaireur, secouez-vous, à la prochaine averse, nous nous arrêterons pour recueillir l'eau de pluie. Un détachement de chasseurs partira en avant pour capturer toutes les bêtes qu'il sera possible d'approcher. Il faut simplement nous abstenir de toucher aux fruits et aux légumes qui poussent de part et d'autre de la route. Même chose pour les points d'eau : fontaines, sources ou abreuvoirs. N'accordez votre confiance qu'à la pluie. Un peu de courage. Dès maintenant les chasseurs vont tirer tous les oiseaux qui traverseront le ciel. Vous vous restaurerez ce soir même !

Ce discours eut l'effet souhaité et la colonne retrouva un semblant de rigidité, mais Nath avait clairement conscience de brûler ses dernières cartouches. La salive avait déserté sa bouche et sa langue gonflée râpait douloureusement ses molaires chaque fois qu'il déglutissait.

C'était une étrange sensation que celle de mourir de faim et de soif au milieu d'une campagne verdoyante parsemée d'arbres fruitiers aux branches lourdes, de lavoirs, de ruisseaux et de fontaines publiques. La colonne zigzaguant s'arracha au village pour retrouver la plaine. Le ciel était bas et lourd. Le manque de lumière aplatissait le paysage, lui donnant un faux air de photographie aérienne.

Personne n'avait plus le courage de parler. Les têtes ballottaient au rythme de la marche, bouche dilatée, narines palpitantes, trahissant un effort désespéré.

Cette entreprise silencieuse de toiture collective dura tout l'après-midi. Vers le soir, par bonheur, une pluie diluvienne

s'abattit sur la campagne, cinglant l'asphalte avec un bruit de verre brisé. La caravane somnambulique sortit de son hypnose dès les premières gouttes. Julie rejeta son sac à dos d'un coup d'épaule, empoigna le bas de sa robe et la fit passer par-dessus sa tête sans souci de pudeur. Nath l'aida à tendre le tissu que la sueur avait fini par imprégner d'une pellicule grasse presque imperméable. Autour d'eux on s'activait pareillement. Les Marcheurs se dépouillaient les uns après les autres, arrachant chemises et maillots. Les femmes dégrafaient leur jupe, déployaient des sacs de plastique ou des emballages de cellophane. Les rafales cinglaient sans pitié toutes ces chairs grelottantes et ravies, les lavant du plâtras de fatigue dont elles étaient enduites. Nath riait de façon hystérique en voyant la robe de Julie s'alourdir sous le poids d'une petite flaque terreuse. Ils transvasèrent aussitôt le contenu du vêtement dans la gourde puis se remirent en position. Julie renversait la tête, offrant sa bouche ouverte aux rafales. Nath vit qu'elle avait désormais les côtes saillantes et le ventre creux. Comme elle avait maigri trop vite, sa peau paraissait détendue, et, par endroits, elle plissait.

L'averse s'éloigna, leur abandonnant son butin de flaques éparses. Les gourdes remplies, ils se jetèrent sur le sol, lapant comme des bêtes l'eau boueuse qui comblait les trous de l'asphalte. Ils buvaient à grands claquements de bouches et de langues, avalant sans distinction l'eau et la boue. On plongeait le visage dans les ornières, on suçait les gouttes accrochées aux feuilles. Les garçons et les filles couraient nus dans les champs et l'herbe leur cinglait les cuisses. Dès qu'une flaque était localisée, on se jetait à plat ventre pour l'assécher d'une langue maladroite.

Puis l'excitation mourut, et la fatigue reprit ses droits. Nath et Julie réalisèrent qu'ils grelottaient et se frictionnèrent mutuellement. Ils reprirent leurs vêtements trempés et se consolèrent en soutirant chacun plusieurs gorgées à la gourde. L'eau trouble leur laissait sur la langue un goût de goudron et de fumée, mais il leur sembla qu'ils n'avaient jamais rien bu d'aussi délicieux. Ils étaient heureux, malgré le froid, malgré les

multiples douleurs qui rongeaient leurs membres. Nath ne se rappelait pas avoir déjà connu un tel moment de plénitude.

— Remettez-vous en route ! hurlaient les chefs de section, vous êtes trempés, vous allez attraper la crève ! L'eau froide va vous donner des crampes, debout !

Cette fois ils obéirent sans rechigner. La brûlure qui habitait leur palais depuis tant de jour était en voie d'extinction. La colonne se referma sans trop de peine.

Lorsque vint la nuit, ils s'arrêtèrent sous le couvert d'une forêt et allumèrent de maigres feux qui fumaient en répandant une odeur piquante. Les chasseurs rapportèrent leur butin quelques lièvres, des chiens, des chats, une dizaine de canards...

On les fit cuire tant bien que mal avant de les partager. Cela représentait à peine une poignée de viande par personne, mais c'était mieux que rien.

Ils dormirent d'un sommeil de brute, vautrés dans les feuilles, indifférents aux désagréments de ce matelas semé de pierres et de racines. Nath ne rêva pas. Il traversa la nuit comme on plonge dans le coma, sans en avoir conscience. À l'aube, quand on le secoua, il crut ne s'être assoupi qu'une minute.

— Les ambulances ! chuchotaient les éclaireurs, les ambulances ! Elles viennent de s'engager sur la plaine, elles nous talonnent !

« Et s'ils mentaient ? songea brusquement l'adolescent, si les ambulances cannibales n'étaient que des épouvantails destinés à nous faire avancer coûte que coûte ? Des croque-mitaines fabriqués à l'usage de ceux que gagne le découragement et qui se sentent près d'abandonner ? Et si les ambulances n'étaient que de simples ambulances ? »

Cette soudaine crise de suspicion le laissa désarmé. Maintenant que les douleurs de son corps s'apaisaient, son esprit critique se réveillait.

Il se redressa, fit quelques pas entre les troncs. Le bosquet surplombait la plaine. Au détour d'une colline, à trois kilomètres environ on distinguait la tache blanche d'un gros camion-remorque roulant au ralenti. Une ambulance, oui...

Agacé, il ramassa son sac. Les éclaireurs s'agitaient, en proie à une extrême nervosité. À nouveau il pensa : « Peut-être nous

bernent-ils ? Combien d'entre nous abandonneraient aussitôt la course s'ils apprenaient qu'aucun monstre ne nous talonne ? Plus d'une centaine de pauvres diables se cramponnent à la colonne pour la seule raison qu'ils craignent de finir dans le four roulant des ambulances cannibales... Cette terreur, soigneusement entretenue par les éclaireurs, fait le jeu de la Marche. »

Il ajusta son harnachement. Julie lui sourit en s'étirant, mais il était loin de partager son euphorie. Le doute venait d'injecter dans son esprit un poison sournois. Ils descendirent le coteau pour reprendre l'axe de la route. La proximité des poursuivants, que tous avaient pu voir, insufflait une énergie nouvelle aux Marcheurs. La colonne avait brusquement retrouvé sa cohésion des premiers temps. Son homogénéité fluide sans trou, ni parenthèse.

La journée s'écoula sans que personne ne proteste contre l'absence de pause ou la cadence trop rapide. L'ennemi était là, tout proche, et la peur galvanisait les énergies. Le camion blanc, c'était comme un fauve silencieux qui vient vous renifler les talons sans manifester la moindre impatience. Un félin qui observe sa proie et l'étudie longuement avant de passer à l'attaque...

Nath aurait aimé s'embusquer pour le détailler à la jumelle. Il savait que les éclaireurs en possédaient plusieurs paires. Il décida d'en emprunter une dès que l'occasion se présenterait.

Les bienfaits de la nuit et de la nourriture s'estompèrent très vite. À la fin de la matinée le vent se leva, opposant son mur élastique à l'avance de la colonne. Il devint encore plus difficile de progresser. La barricade invisible remontait la route, opposant sa force fluide au mouvement des Marcheurs. Les rafales coupaient la respiration, desséchaient bouches et poumons.

Vers midi, le navigateur réclama une halte pour faire le point afin de s'assurer qu'on allait bien nulle part en particulier. Nath trouva cette cérémonie ridicule et mit la pause à profit pour prélever dans le sac d'un éclaireur la paire de jumelles dont il avait besoin. Il grimpa ensuite au sommet d'une éminence, s'allongea dans l'herbe et braqua les oculaires vers la route. Le

fort grossissement des lentilles lui jeta le museau du camion au visage. Il fut frappé de découvrir une femme au volant, dans la haute cabine vitrée. C'était une fille plutôt jolie, aux cheveux taillés en brosse. Elle portait un tee-shirt aux armes du syndicat international des conducteurs de maisons-paquebots, et un tatouage sur le bras. Elle ne correspondait guère à l'image qu'on peut se faire d'un bourreau...

Pensif, Nath retourna sur le lieu de la cérémonie pour remettre les jumelles à leur place. Julie l'arrêta au passage.

— Tu es allé regarder l'ambulance ? haleta-t-elle, tu es fou, ça porte malheur !

L'adolescent haussa les épaules et préleva deux gorgées d'eau saumâtre dans la gourde pratiquement vide. Cette ration, trop réduite, ne parvint pas à étancher sa soif. Julie lui tourna le dos, boudeuse.

Le sextant rangé, la colonne reprit sa lutte contre le vent. Le mur invisible et élastique les forçait à marcher courbés, la poitrine creuse. Dès le milieu de l'après-midi ils n'avaient plus rien à boire mais le ciel sombre laissait augurer une nouvelle averse. Ils ne s'inquiétèrent donc pas et les plus économes n'hésitèrent pas à vider leur bidon.

Alors que la nuit tombait, la trombe les aspergea. Comme ils l'avaient fait la veille, les Marcheurs déployèrent aussitôt leur matériel de récupération, improvisant des cuvettes d'étoffe avec leurs vêtements gluants.

C'est au moment où il remplissait la gourde que Nath repéra le bruit. Le martèlement des gouttes sur l'asphalte le masquait en partie mais on le devinait en arrière-plan, lancinant comme un vol de moustiques, comme un fredonnement à bouche close. Il leva la tête, mais la pluie l'aveuglait.

— Attention, idiot ! lança Julie, tu en renverses à côté !

Mais Nath ne lui prêtait plus aucune attention. Se protégeant les sourcils sous la visière de sa main, il scrutait le plafond noir du ciel. Et soudain...

Et soudain il vit la silhouette virevoltante, que le rideau des rafales dissimulait en partie. Une silhouette de gros insecte bloqué en vol stationnaire...

Un hélicoptère !

Un hélicoptère les survolait, mêlant à la pluie un produit qu'il dispersait dans l'air à l'aide d'un diffuseur sous pression... Un hélicoptère piégeait la pluie !

— Arrêtez ! hurla l'adolescent, ne buvez pas ! La pluie est droguée ! Arrêtez !

Il courut vers un groupe, donna un coup de pied dans le bidon que l'homme s'efforçait de remplir.

— Il est cinglé ! cria quelqu'un, ne vous occupez pas de lui ! C'est le délire.

Alors qu'il se préparait à renverser d'autres gourdes, les éclaireurs se jetèrent sur lui pour le maîtriser. Un poing lui meurtrit cruellement la face et les cartilages de son nez craquèrent. Il sentit ses genoux plier.

— Il a raison ! vociféra brusquement Julie d'une voix suraiguë, il y a un hélicoptère au-dessus de nous, dans la nuit, il vaporise quelque chose ! Regardez ! Il fait du surplace !

Mais la tourmente étouffait ses cris. Nath glissa sur le sol. Il fallut plusieurs minutes pour que les chefs de section comprennent ce qui arrivait réellement. Julie se précipita sur l'adolescent, lui souleva la tête.

— La... La pluie est piégée, balbutia Nath au bord de la syncope.

— Oui, sanglota la jeune femme, même la pluie nous trahit. Maintenant il ne nous reste plus aucun recours, aucun espoir...

Dès que l'adverse cessa, l'hélicoptère prit son vol en translation horizontale sans plus chercher à se dissimuler. Le vacarme de son rotor gomma la voix de Julie et les imprécations des marcheurs.

Lorsque Nath releva la tête, une trentaine de victimes jonchaient la route, le nez dans les flaques.

Des femmes pleuraient nerveusement, secouant leurs compagnons tombés dans l'inconscience, la gourde à la main.

— Ils sont partout ! cracha un éclaireur, devant, derrière, au-dessus de nos têtes ! PARTOUT !

CHAPITRE IX

Le taureau efflanqué jaillit des fourrés avant que Jane ait deviné sa présence. Il était couvert d'écume et de croûtes noirâtres. Il avait la langue pendante et des débris de végétation s'accrochaient à ses cornes. Il chargea sans hésiter, le mufle bas, l'œil fou. La jeune femme écrasa le frein mais ne put éviter la confrontation. L'animal percuta le pare-chocs de toute la force contenue dans ses reins. Bien que sa taille fût ridiculement petite comparée à celle du camion, l'impact fit courir un frémissement dans toute la carrosserie. Le coup de frein brutal décolla Sarah du siège et la projeta sur le tableau de bord. Elle poussa un couinement aigu en s'y meurtrissant les seins et tomba à genoux. Sans s'occuper de l'infirmière, Jane ouvrit la portière et sauta du marchepied pour aller constater les dégâts. Elle était sûre que la bête n'avait pu survivre à une pareille collision. En contournant l'aile, elle constata qu'elle avait vu juste. Le taureau reposait de guingois, le poitrail sur le pare-chocs, la nuque brisée. Ses cornes avaient crevé la calandre avant de se briser net. Les tronçons osseux étaient restés fichés dans la grille protégeant le radiateur comme deux éclats d'obus.

— C'est grave ? demanda l'infirmière en se massant la poitrine.

Je ne sais pas, j'espère que le choc n'a pas faussé l'hélice du ventilateur. Vous pouvez appeler Sam ? Je n'arriverai pas à traîner cette carcasse toute seule.

Pendant que Sarah s'exécutait, Jane remarqua des traces de brûlures sur les flancs de la bête et les banderilles noircies profondément enfoncées dans la chair. Ces sévices correspondaient-ils à une coutume locale... ou avaient-ils une fonction autre que « ludique » ?

Sam se présenta enfin. Avec une mauvaise humeur manifeste, il l'aida à décrocher la carcasse. Transpirant et soufflant, ils poussèrent la dépouille brisée sur le bord de la

route. Quand ils se redressèrent, ils haletaient comme des coureurs de marathon.

— Encore un piège des Marcheurs ! lâcha l’infirmière, ils espéraient probablement qu’un coup de volant malheureux nous enverrait dans le fossé. Pas mal imaginé. Vous avez vu ? Ils ont torturé cette pauvre bête pour la rendre folle furieuse. Avec un peu de chance ça pouvait marcher.

— Il faudra réparer la calandre, observa Jane, ou du moins redresser la grille.

Mais personne ne lui répondit.

Elle haussa les épaules et reprit sa place au volant. Depuis quelques jours, l’atmosphère se dégradait. Jane était de plus en plus consciente que l’infirmière et le garde du corps se relayaient pour la surveiller comme s’ils redoutaient on ne sait quelle fourberie. Jane savait qu’elle avait été maladroite. Son peu d’enthousiasme pour la mission qu’ils exécutaient avait fini par devenir suspect aux yeux de ses compagnons, mais – malgré tous ses efforts – elle ne pouvait se départir d’un désagréable sentiment de défiance. Chaque fois qu’elle voyait Sam et Sarah s’approcher d’un blessé, caparaçonnés de leur uniforme de démineur, elle songeait qu’ils ressemblaient davantage à des soldats montant à l’assaut qu’à des sauveteurs chargés d’apporter secours et consolation.

Bien sûr, elle était injuste. L’infirmière et le garde du corps couraient d’énormes risques et on ne pouvait guère leur reprocher une dureté qui résultait en grande partie de la tension nerveuse supportée à chaque sortie. Jane leva imperceptiblement les yeux vers la crosse du fusil accroché au-dessus du rétroviseur. Cinquante marques s’y alignaient à présent, cinquante coups d’ongles gravés dans le bois au fur et à mesure que l’ambulance se remplissait.

— Devant ! aboya brutalement l’infirmière.

Jane reporta son regard sur la route. Deux cadavres barraient le chemin. Ils avaient été éviscérés et une tripaille grise s’était échappée des blessures béantes pour se répandre entre leurs jambes ouvertes. Sarah enfonça la touche de l’intercom.

— Sam, constata-t-elle d'une voix neutre, du travail pour l'incinérateur. Deux cadavres. Soyons tout de même prudents. Dispositif habituel.

En immobilisant le camion. Jane pensa que les blessures mortelles subies par les malheureux ressemblaient à des coups de corne. Avaient-ils eux aussi croisé le chemin du taureau ? Dans ce cas, L'explication de l'infirmière ne tenait plus debout. Le fauve qui avait crevé la calandre de l'ambulance n'était donc pas un « cadeau » de la colonne. Alors ?

Tout le temps que dura la sinistre besogne de ramassage, Jane s'abîma dans ses pensées. Enfin l'ordre de repartir lui fut donné par l'entremise de l'interphone. Elle comprit que Sarah, absorbée par ses devoirs d'incinératrice, ne comptait pas revenir lui « tenir compagnie ». Elle soupira, soulagée. La présence de l'infirmière était pour elle une source de constant malaise. Elle n'y voyait qu'une surveillance déguisée en camaraderie, rien d'autre.

Elle jura et se concentra sur la route, essayant de faire le vide dans son cerveau, mais les mêmes interrogations l'assaillaient sans relâche, augmentant sa lassitude. Soudain, en haut d'une côte, les toits de tuile d'un village dessinèrent une couronne écarlate. Elle en éprouva un enthousiasme proportionné. Peut-être serait-il possible d'y trouver un garage ou une forge ? Elle en profiterait pour réparer la calandre lacérée. Elle avait besoin de s'occuper les mains. Cette fois, elle ne se laisserait pas impressionner par les contes macabres de Sarah qui voyait un piège sous chaque caillou, une bombe sous chaque pissenlit... Non. Elle imposerait sa halte, d'ailleurs l'ambulance était déjà à demi remplie. Réconfortée par cette décision elle engagea le lourd véhicule dans la rue centrale de l'agglomération.

— Nous entrons dans une bourgade, jeta-t-elle à l'interphone, je vais m'arrêter, il y a quelque chose de déréglé dans la ventilation, le moteur chauffe anormalement.

Elle mentait sans gêne aucune, mais elle avait besoin de rencontrer d'autres êtres humains, de parler, de manger de la vraie nourriture. La longue claustration au cœur de la cabine, cette atmosphère d'alerte permanente, de veille armée, réclamait l'ouverture d'une soupape de sécurité. Elle devait

lâcher la vapeur sous peine d'explosion cérébrale. Il lui fallait une diversion, un moyen d'échapper au climat malsain du convoi de secours, même si cette récréation n'était que de courte durée.

Dès qu'elle atteignit la place du village elle déchantait. Des corps inertes jonchaient le sol, çà et là, au milieu d'un chaos de vaisselle et de bouteilles renversées. Des débris d'aliments constellaient les trottoirs. De la charcuterie principalement. Des jambons qu'on semblait avoir dévorés sur l'os, des miches de pain que la pluie avait transformées en de grosses éponges molles plutôt répugnantes. Jane se mordit les lèvres et déchargea sa colère en frappant du plat de la paume le cuir du siège.

— Rien ne va plus, cracha-t-elle dans l'intercom, rappliquez avec le barda, il y a plus d'une trentaine de Marcheurs inconscients couchés dans la rue. On dirait qu'ils ont succombé à une sorte de banquet improvisé...

— Okay ! fit la voix professionnelle de Sarah, on arrive.

Sans respecter la consigne, Jane glissa le colt dans la ceinture de son jean et libéra la portière. Quand elle descendit de la cabine, elle nota que la plupart des dormeurs portaient des bandages aux chevilles, et que certains avaient découpé le dessus de leurs chaussures pour éviter tout frottement. Quelques-uns, presque nus, étaient effroyablement maigres. Ils respiraient très lentement, prisonniers d'un sommeil proche du coma. Leur peau blême était hérissée de chair de poule.

— Vous voyez ! triompha Sarah, qu'est-ce que je vous disais ? Le coup classique : ils ont sacrifié trente des leurs pour convaincre les autres qu'il valait mieux jeûner que de céder à la tentation de la faim ! Chargeons-les...

— Vous voulez que je vous aide ? proposa Jane.

— Non ! aboya Sam, prends ton flingue et couvre-nous ! Il peut toujours s'agir d'un piège. Cinquante de ces cinglés sont peut-être planqués dans une grange, prêts à nous tomber dessus... quand on aura fini tu t'occuperas de réparer ton moulin, pas avant !

C'était sans appel, Jane prit son mal en patience.

Elle fut toutefois surprise de constater à quelle vitesse les deux acolytes emplissaient le cylindre de la remorque. Jusqu'alors, et un peu ingénument, elle avait imaginé que la cryogénisation était un processus très lent, progressif, qui nécessitait une longue manipulation. Elle s'était probablement trompée car Sam et Sarah allaient et venaient à un rythme soutenu, ne s'attardant jamais plus d'une dizaine de minutes à l'intérieur de la remorque. Valentin avait donc inventé un système qui permettait de plonger un être humain en état de vie suspendue en moins d'un quart d'heure ? On comprenait mieux dans ce cas le secret dont il entourait ses installations.

Pendant que les infirmiers transpiraient sous leurs gilets pare-balles, Jane se fit la réflexion que le cylindre de congélation contiendrait, à la fin de la journée, plus de quatre-vingt-dix corps. La fin du voyage se faisait donc imminente. Elle n'en fut pas fâchée et se demanda si elle accepterait ou non de participer à une nouvelle mission.

Après deux heures d'allées et venues incessantes, Sarah décida d'une pause. Elle se laissa tomber sur un banc, ruisselante de sueur.

— On s'arrête cinq minutes, balbutia-t-elle, pas plus... Si on tarde trop, ils se réveilleront. J'ai d'ailleurs l'impression que les effets du narcotique sont en train de se dissiper. Ça pourrait se révéler très dangereux pour nous.

— On les rendormira ! ricana Sam, une bonne manchette, et hop !

Jane calcula qu'on n'avait guère chargé plus de la moitié des dormeurs. Il restait donc encore trois heures de travail en perspective. Elle s'agita en haut du marchepied. Sa position de sentinelle lui vrillait des crampes dans la nuque et les muscles dorsaux. Elle avait faim, mais l'idée de mâchonner les petits cubes de pâte nutritive débités par le distributeur lui donnait la nausée. Elle décida de s'abstenir. D'ailleurs le manque d'exercice lui avait fait prendre du poids. Jeûner ne lui ferait pas de mal.

Alors que les deux brancardiers casqués reprenaient leur besogne en soufflant comme des déménageurs, un marcheur allongé sous un tilleul commença à bouger en émettant des

gémissements plaintifs. C'était un homme d'une trentaine d'années aux longs cheveux démodés. Il se redressa sur un coude et considéra l'ambulance en clignant des yeux. Son regard trouble sautillait, incapable d'une mise au point correcte. Soudain quelque chose parut s'imposer à son esprit avec une singulière vigueur car il tressaillit et recula en se traînant sur les fesses.

— Non ! hurla-t-il enfin, non ! PAS LE FOUR CRÉMATOIRE ! Pas le four !

Il y avait dans sa voix une telle horreur viscérale que Jane en fut glacée. Pendant une seconde elle perdit le contrôle de ses sphincters et urina dans sa culotte. À présent l'homme rampait en s'écorchant les coudes. Ses mouvements désynchronisés par l'effet des drogues lui donnaient l'allure d'un lombric se tortillant dans la vase.

— Pas l'ambulance cannibale ! criait-il en bavant une mousse blanchâtre, pas le four ! Pitié ! Je ne suis pas malade ! Non !

Sam le rejoignit en deux enjambées et l'assomma d'un coup de poing sur la nuque.

— Quel con ! jura-t-il, il m'a fait peur ! Quand il s'est mis à brailler, j'ai cru qu'il donnait le signal de l'attaque...

— Ne traînons pas, coupa Sarah mécontente, ils vont sortir du coma les uns après les autres. C'est le moment de prendre une pilule sinon nous ne tiendrons pas le coup.

Elle fouilla dans sa poche et en tira deux capsules d'amphétamines. Comme si rien ne s'était passé, ils déposèrent le garçon sur le brancard allégé aux poignées gluantes de sueur et l'emportèrent. Jane avait oublié ses crampes. Le cri inhumain du Marcheur résonnait toujours à ses oreilles.

Qu'avait-il dit. « Pas... Pas *le four* ? »

Elle frissonna.

Du délire, sans aucun doute. Une phrase échappée d'un cauchemar. Mais oui, sinon, quoi d'autre... ?

Elle avait beau essayer de se rassurer, les mots restaient fichés dans son cerveau comme des blocs de glace qui ne se décideraient pas à fondre. Un grand froid s'empara d'elle, séchant sa sueur, lui faisant une bouche de carton.

« *Pas le four...* »

Elle ne voulait pas réfléchir. Quelque chose sortait lentement de l'ombre de son inconscient, une épave hideuse que venait de renflouer le cri désespéré de l'inconnu... Quelque chose qu'elle avait toujours su, dont elle s'était toujours douté, mais qu'elle avait soigneusement refoulé, recouvert. Non... ! Elle secoua la tête. Le fusil à pompe était trop lourd dans ses bras, elle crut qu'elle allait le lâcher. En bas, Sam et Sarah, fouettés par les excitants, avaient repris leur piétinement consciencieux. Jane se changeait en statue de glace, ses yeux ne voyait plus rien. Elle luttait, en équilibre instable au bord d'un gouffre.

— Hé, tu dors ? Y a pas à dire, avec toi on est vachement protégés !

La voix de Sam la tira de l'autohypnose. Elle s'ébroua.

— On a fini notre boulot, lâcha l'homme avec lassitude, occupe-toi de ton moulin avant la nuit. Il y a un petit garage à la sortie du bourg. Grouille-toi. Et garde le fusil.

Elle acquiesça distraitement, sauta du marchepied et s'avança dans la rue déserte pendant que Sam s'installait dans la cabine. Elle ne se faisait pas d'illusions, au moindre coup dur il démarrerait sans l'attendre. Maintenant que le camion était plein, il ne pouvait plus se permettre de prendre le moindre risque.

(...Plein ? Vraiment ?)

Le garage tenait plus du hangar et de la grange que de la station-service. Elle y pénétra, le fusil au creux du coude, dans une posture d'exorcisme. Un tigre aurait surgi devant elle qu'elle aurait été incapable de presser la détente. Des outils roulaient sous ses semelles. Elle ne savait même plus ce qu'elle faisait là.

(Quand expulseront-ils la cendre du four ? En pleine campagne sans doute... Guetter le nuage dans le rétroviseur pour juger de son importance...)

Elle laissa tomber l'arme et se prit la tête à deux mains. Elle devenait folle. Ses nerfs craquaient. Comment de telles pensées pouvaient-elles l'effleurer ? Allait-elle succomber au bourrage de crâne des Marcheurs ? Aux épouvantails de leur propagande sournoise ? N'était-elle pas victime d'une opération d'intoxication ? N'était-on pas en train de la « retourner » fort

habilement, en la faisant douter de la fonction réelle de l'ambulance ? Elle ne savait plus à qui se fier. Tout lui semblait suspect. Après tout il n'était pas impossible que les disciples de Cazhel aient développé une stratégie de guerre psychologique dont elle faisait actuellement les frais...

Et si le type aux cheveux longs avait pris la pose au milieu des dormeurs juste avant l'arrivée du camion ? S'il avait feint le sommeil dans le seul but de crier sa protestation empoisonnée au moment adéquat, et à la seule intention de la conductrice ?

Rien d'invraisemblable dans tout cela. Les responsables de la colonne savaient probablement tout de l'ignorance dans laquelle on cantonnait les chauffeurs. Il leur était dès lors facile de jouer sur ce flou générateur d'interrogations et d'angoisses. En semant le doute on semait la zizanie... et on paralysait le convoi.

Elle traversa le garage en titubant, se retrouva dehors au bord d'un champ dont l'herbe folle lui montait au genou. Le vent traçait des raies éphémères sur ce tapis vert et dru. Jane goûta les gifles sèches des bourrasques sur ses joues brûlantes.

Sans qu'elle en eût conscience, son regard accrocha une étrange tonsure au milieu de la végétation. Elle crut tout d'abord qu'on avait tondu le sol à cet endroit, puis elle réalisa qu'en fait l'herbe avait été cassée, couchée, par quelque chose de puissant et délocalisé. Mécaniquement elle s'avança vers cette clairière qui n'excédait pas dix mètres de diamètre. Au centre de la zone piétinée il y avait de l'huile. Une flaque noirâtre et irisée qui infirmait l'hypothèse d'un pique-nique. Une boule de papier froissée flottait à la surface de cette petite mare que la terre argileuse n'avait pas absorbée. Jane la pécha du bout des doigts. C'était une feuille de bloc comportant des colonnes et des cases. Tout en haut on pouvait encore lire : « Heure de la vacation » et « Teneur exacte du message radio ». Le morceau de papier semblait taché de café. C'était probablement pour cette raison qu'on l'avait arraché du bloc-support.

Jane se redressa, froissa à nouveau le papier et le réexpédia dans la flaque. Elle réfléchit une seconde. Cela cadrerait mal avec le village, l'environnement champêtre. « Vacation radio »... Qui notait donc les messages de façon si pointilleuse ? Les flics... Les

militaires... Un camion émetteur s'était tenu à cet endroit, renseignant les autorités sur les déplacements des marcheurs.

Non, pas un camion, il aurait laissé des traces profondes sur le sol meuble. Et puis... cette marque circulaire ?

Elle eut une illumination ; un hélicoptère ! Un hélicoptère dont le rotor avait couché les herbes sous son souffle.

Pourquoi Sarah n'avait-elle jamais parlé de cela ? L'ignorait-elle ?

Jane reprit le chemin du garage, ce nouveau point d'interrogation éveillait en elle des envies de meurtre. Qui manipulait qui ?

Une seconde, elle imagina Cazhel survolant ses troupes en hélicoptère, les observant, les jugeant et les éprouvant comme un dieu sur son nuage... Saint-Cazhel ! Le gourou héliporté ! Pourquoi pas ? Cazhel n'était-il pas lui-même un ancien soldat de goudron rompu au maniement de tous les appareils de locomotion ? Il avait pu facilement se rendre maître d'une unité d'observation en attaquant une patrouille occupée à déjeuner. Oui, bien sûr... Tout était possible, c'était cela le plus dur. Un même fait pouvait s'expliquer de deux manières opposées et aussi convaincantes l'une que l'autre...

Jane secoua la tête, chassant ses pensées comme on chasse une mouche qui s'obstine à pomper la sueur sur votre front. Elle avait la migraine. Elle ramassa quelques outils au hasard et partit vers le camion. Le jour baissait. Pendant dix minutes elle fit semblant de redresser la calandre, s'arrangeant pour faire beaucoup de bruit. Ses yeux ne quittaient pas le pare-brise, mais Sam se désintéressait d'elle ; les pieds sur le tableau de bord, il tournait les pages d'une revue pornographique consacrée à la zoophilie et qui présentait des images écoeurantes de femmes s'accouplant à des chiens de toutes races. Elle essaya de se convaincre qu'il n'agissait ainsi que dans le but de la choquer, mais elle n'y réussit pas vraiment.

Quand la nuit se fit réellement présente, elle jeta les outils à l'écart et grimpa dans la cabine. Sam grogna sans lever le nez. Il avait fumé et l'habitacle empestait la cigarette froide.

— C'est réparé ? marmonna-t-il enfin.

— Ça devrait tenir, fit Jane sans se compromettre.

— Tant mieux, parce qu'on a encore du boulot !

— Encore ? s'étonna-t-elle, mais le cylindre doit être quasiment plein, non ? L'homme lui jeta un regard mauvais.

— Qu'est-ce que t'en sais, toi, l'as du volant ? siffla-t-il méchamment, y a eu du déchet, plusieurs dormeurs sont morts dès les premières minutes de la congélation. Il faudra s'en débarrasser. Le voyage n'est pas encore terminé, ma belle, va falloir que tu gagnes ton pognon, sûr !

Jane haussa les épaules, brancha les détecteurs d'approche et se cala dans son siège pour affronter la nuit. L'idée de s'allonger et de perdre conscience à proximité de ce gros porc lui était insupportable.

— Tu ne prends pas la couchette ? observa Sam. À ta guise, moi j'y vais. Je te laisse mon bouquin, bonne nuit !

Et il se glissa dans la niche en ricanant.

Jane ne put fermer l'œil. Dans la clarté lunaire le village semblait tout droit sorti d'un film d'épouvante. C'était une comparaison stupide, mais c'était celle qui se présentait immédiatement à l'esprit. La jeune femme demeura ainsi jusqu'à l'aube. Là, submergée par la fatigue, elle éjecta plusieurs excitants du distributeur incorporé au tableau de bord. Le cerveau parcouru de courts-circuits, elle pensa qu'il lui serait facile de profiter de ce moment d'abandon pour abattre Sam étendu sur la couchette. Ensuite elle ferait sortir Sarah en l'appelant par l'intercom, irait à sa rencontre et lui tirerait à bout portant une balle à la racine du nez... Un frisson râpeux lui fit la peau grumeleuse sur les avant-bras et contracta les muscles érecteurs de ses fins poils blonds. Pour couper court aux mauvaises pensées, elle fit chauffer le moteur.

— Attends, bâilla Sam qui s'extirpait de la couche, je vais à l'arrière. Sarah aura besoin de moi ce matin.

Il sortit, toussa dans l'air froid du petit jour, et longea la remorque. Avant d'y grimper, il urina longuement contre l'un des pneus sans se soucier le moins du monde d'être dans le champ du rétroviseur.

Jane cracha dans le cendrier, attendit le chuintement de fermeture du sas et démarra. Elle passa la matinée les yeux rivés au miroir orientable fixé sur l'aile, guettant l'instant où les deux

compères purgeraient l'incinérateur. Par bonheur, il avait plu et le camion ne soulevait aucune poussière dans son sillage, elle ne risquerait pas de confondre la cendre avec la terre sèche de la piste. Vers dix heures, un nuage gris jaillit des événements qui perçaient le châssis, juste au-dessus des roues jumelées. C'était poudreux et lourd, et ça collait aux arbres bordant la route. Les dents serrées, Jane comptait les secondes. La vidange n'en finissait pas. La cendre fusât à jet continu, aspergeant la végétation d'un fard grisâtre.

La jeune femme contracta les mâchoires à s'en faire mal.

« Quelques dormeurs sont morts dès le début du processus de cryogénisation », avait dit Sam. Cela ne faisait-il pas beaucoup de cendre pour seulement « quelques cadavres ? Mais elle dut s'avouer qu'au fond elle n'en savait rien. Comment juger du volume réel des déchets dans ce tourbillon de soufflerie qui faussait tout ?

La sinistre théorie continuait pourtant à prendre du poids dans son esprit. Le doute s'organisait : le cylindre ne contenait aucune installation de cryogénisation mais bel et bien un incinérateur géant ! Les blessés y étaient jetés pêle-mêle (ce qui expliquait la rapidité avec laquelle on les chargeait) et carbonisés sur l'heure. Pour ne pas donner l'éveil, les parois de la remorque étaient constamment refroidies par un système de capillaires sillonnant la tôle. Sous couvert d'une mission humanitaire, les ambulances éliminaient purement et simplement les marcheurs, ainsi que la menace potentielle qu'ils faisaient peser sur le monde. Cette façon de procéder avait l'avantage d'éviter les remous de l'opinion publique et la guerre qui ne manquerait pas de se déclarer entre les partisans d'une solution « radicale » de légitime défense et les défenseurs des droits de l'homme.

Les Marcheurs – officiellement « gelés » – disparaîtraient tout bonnement de la circulation et leur réveil repoussé à une date indéterminée. Le temps passerait, amenant l'oubli, et plus personne bientôt ne se souviendrait de ces cinq villes du nord du pays transformées en cités-fantômes par une épidémie migratoire contre laquelle les médecins étaient restés impuissants. Oui, c'était cohérent bien sûr, mais tellement

énorme ! Et pourtant... Pourtant Jane ne pouvait s'empêcher de trouver le scénario affreusement crédible. L'hystérie collective, la peur, donnaient naissance aux pires monstruosités, c'était un fait acquis. Alors ?

Alors pourquoi ne pas imaginer que des hommes, en haut lieu, aient pu mettre sur pied cette opération d'assainissement maquillée en commando-secouriste ? Oui, pourquoi ?

Les mains de Jane tremblaient sur le volant et tout son corps était gluant de sueur. Elle ne percevait plus la route qu'au travers d'un voile de taches noires. Pendant un instant elle pria pour perdre connaissance, pour que le camion sorte de la piste et percute un arbre...

Mais l'accident libérateur ne se produisit pas.

CHAPITRE X

Nath était allongé sur le ventre, au sommet d'un monticule, les yeux dans le vague. Son estomac s'habitua à la faim. Des sécrétions complexes anesthésiaient ses muqueuses, le délivrant de l'horrible tiraillement qui lui déchirait le ventre jusqu'alors. La sensation de soif, elle, par contre, ne diminuait pas. Il se sentait fragile, dépourvu de la moindre parcelle d'énergie.

Autour de lui la colonne, réduite à une centaine de têtes, se vautrait dans sa fatigue. L'adolescent ricana silencieusement. Julie, échouée sur le flanc, la jupe troussée sur ses cuisses amaigries, lui jeta un regard chargé d'incompréhension.

Le ciel était lourd et gris, sa couleur se délayait sur la campagne. Nath avait constamment froid, même le soleil ne le réchauffait plus. Depuis quelques jours, il perdait la notion du temps. Les heures se contractaient ou s'étiraient selon une gymnastique mystérieuse dont il ne connaissait pas les règles. Ainsi, en ce moment même, il aurait été totalement incapable de dire depuis combien de temps ils attendaient le retour des éclaireurs partis à la recherche d'un point d'eau ayant échappé à la méticulosité des empoisonneurs de la police.

Il lutta pour s'asseoir. En contrebas, tout au bout des lacets dessinés par la route, on devinait la tache blanche de l'ambulance qui progressait doucement. Elle paraissait toute petite et avançait lentement. Il se plut à l'imaginer sous la forme d'une tortue à la carapace ornée d'une croix rouge agressive.

— Nous sommes des mollusques, murmura-t-il faiblement à l'adresse de Julie, regarde-toi, on dirait une moule ! Tu vas finir par adhérer à ton rocher ! Ha, ils sont beaux les Marcheurs !

— Tais-toi, soupira la jeune femme en fermant les yeux, ne blasphème pas. Il faut que nous surmontions cette épreuve. Chaque souffrance nouvelle nous purifie...

— Ouais ! Ouais ! ricana le garçon, les ampoules et les cors aux pieds me purifient vachement ! Je suis tellement pur que je dois en être devenu transparent !

Mais Julie ignore le sarcasme. Les cernes sous ses yeux et les creux qui soulignaient ses pommettes lui composaient un faciès de martyr digne de l'imagerie populaire. Nath, dégoûté, essaya de cracher mais il n'avait plus de salive. Il se demanda si tous ses liquides vitaux n'étaient pas en train de se raréfier. Il n'urinait déjà plus beaucoup. Si la marche continuait encore longtemps, ses veines ne charrieraient plus qu'un sang desséché, un sang en poudre à la consistance de café soluble !

Cette idée le fit hoqueter de rire. Personne ne s'étonna de son hilarité.

— Vous êtes tous des légumes ! cria-t-il en se redressant.

Mais l'insulte n'éveilla aucun écho. Exaspéré, l'adolescent s'engagea sous les arbres en titubant.

— Où vas-tu ? gémit Julie.

— Guetter les éclaireurs, mentit-il, ne t'inquiète pas.

Il s'enfonça d'une dizaine de mètres sous le couvert et s'assit au pied d'un tronc, loin des chefs de groupe dont la vitalité ne semblait guère entamée par le jeûne.

— Ils sont toujours en forme, hein ? fit une voix.

Il se pencha, découvrit un garçon de son âge qui, culotte baissée, s'évertuait à déféquer au milieu des fougères. C'était un gosse au visage ingrat envahi par l'acné.

— Qu'est-ce que tu fiches ? s'étonna Nath, mécontent de cette nouvelle promiscuité.

— J'ai la chiasse, répliqua l'autre, j'avais trop faim, j'ai bouffé de la mousse.

— Quel con !

— Ouais ! N'empêche que les disciples tiennent toujours la forme, EUX ! souligna l'inconnu d'un ton plein de sous-entendus.

Nath haussa les épaules.

— Ma copine te dirait que c'est la foi, fit-il avec détachement, les flics te raconteraient que c'est la maladie migratoire, moi je crois que c'est l'endurance.

— Endurance mon cul ! grimaça le gosse en remontant son pantalon, ils nous bourrent le crâne, oui !

Nath fronça les sourcils, subitement intéressé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que c'est de la frime, martela l'adolescent boutonneux. Ils essayent de nous en mettre plein la vue. En fait, ils ont planqué des réserves de vivres tout au long de la route et bouffent la nuit en cachette, pendant que nous on se serre la ceinture. Tout ça c'est pour nous impressionner, nous fanatiser, quoi ! Tu comprends ? Ils ont l'air invulnérables, alors forcément on se sent petit à côté d'eux... On obéit et on ferme sa gueule.

— C'est pas bête, observa Nath, mais la colonne s'amenuise chaque jour, tu crois que c'est vraiment leur intérêt ?

Bien sûr, hé ! Pomme ! C'est la sélection naturelle ! À la fin il ne restera que les meilleurs, les plus solides. C'est ce que veulent les responsables de la colonne : rassembler une élite de crapahuteurs !

— Ton idée, c'est qu'ils nous laissent crever de faim sciemment ? Mais la drogue ? Tu as vu comme moi tous ces types qui s'endormaient, et l'hélicoptère...

— Et alors ? C'est peut-être une épreuve de plus ? Tu n'as pas remarqué qu'aucun chef n'a été victime des narcotiques ? Aucun ! Bizarre, non et puis, ce serait facile pour les éclaireurs de nous précéder et d'injecter des soporifiques ici ou là. Quant à l'hélico, il suffit d'attaquer une patrouille volante, de lui piquer son appareil et de l'équiper en conséquence...

— Donc, d'après toi, aucun commando de flics ne nous précéderait ?

— Exactement. Tout ça c'est du bidon, les empoisonneurs, les ambulances cannibales, c'est comme au service militaire quand les juteux te canardent pendant le parcours du combattant, ils te font croire que les mitrailleuses tirent de vraies balles. Tu mouilles comme un dingue en remuant le cul dans la boue alors que les bandes sont garnies de douilles à blanc. Tu piges ? Depuis qu'on a quitté la ville on n'a couru aucun risque, pas plus par-devant que par-derrrière ! C'est du

charre ! Une épreuve d'endurance, un test psychologique ! Les éliminatoires de la Marche, si tu préfères. Du cinéma.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Tenir encore un peu, ça m'emmerderait de laisser tomber maintenant, mais si je craque je m'assois sur le bord de la route et j'attends pénardement l'ambulance.

— Sans appréhension ?

— Tu parles ! On n'est plus des mouflets ! Des ambulances fours crématoires ! Et pourquoi pas le diable en chapeau melon pendant qu'on y est ? L'ambulance, c'est la voiture-balai du Tour de France, ni plus ni moins. Le seul ennui, si on accepte de se faire ramasser, c'est qu'on risque la tôle ou la maison de correction sitôt de retour en ville. On a pas mal saccagé avant de partir... Cela dit, je préfère tirer deux ans de placard que crever d'épuisement sur une piste. Parce qu'on ne sait pas jusqu'où ils comptent aller, ces tarés ! Ils vont peut-être attendre que la moitié du groupe passe l'arme à gauche avant de mettre les pouces.

— Et quand ils « mettront les pouces », comme tu dis, qu'est-ce qui se passera ?

— C'te blague ! Ils nous nommeront chefs de section, on bouffera à notre faim et on ira foutre la merde dans une autre ville ! Le pied, quoi !

— Ouais, grogna Nath sceptique, mais la raison d'être de cette épreuve, c'est peut-être justement d'éliminer des gens comme toi qui ne croient pas à la philosophie de la Marche.

— Hé ! Toi !

— Du calme. Je réfléchis, c'est tout. Je pense qu'en définitive ils ne veulent pas s'encombrer de sympathisants. Ils veulent des croyants fervents ou rien du tout. Le jeu de la souffrance est une initiation. Au terme de la partie, on croit ou on abandonne...

— Et tu... *crois*, toi ?

— Je ne sais pas. Au début peut-être. Je m'étais fait des idées. Mais ma copine est une convaincue, elle essaiera d'aller jusqu'au bout.

— Ben, dis donc !

Ils se turent. Nath s'adossa au tronc. La brève excitation qu'avait fait naître le dialogue se changeait déjà en fatigue. Il

imagina les éclaireurs s'empiffrant en cachette, déterrants des provisions soigneusement entreposées quelques semaines auparavant dans des containers étanches recouverts de mousse ou de morceaux d'écorce... Le boutonneux avait sûrement raison. C'était la seule explication de leur merveilleuse endurance, de leur résistance inhumaine aux tortures de la soif et de la faim.

— Il faudrait les surprendre, rêva-t-il, localiser leurs planques.

— Compte pas sur moi, siffla l'autre, c'est des violents, ces types-là. Tu te rappelles pas des tronçonneurs ? Merci bien. Je préfère jouer le jeu quelques jours encore... Bon, je rejoins le groupe. Tu fermes ta gueule, hein ? Si tu apprends quelque chose, ne m'oublie pas.

Il se leva et s'éloigna, faisant crisser les feuilles.

Immédiatement Nath tressaillit. ET SI LE BOUTONNEUX N'ÉTAIT EN FAIT QU'UN PROVOCATEUR CHARGE DE TESTER UN À UN LES MEMBRES DE LA COLONNE ? Si, lui aussi, faisait partie de l'épreuve éliminatoire ?

Pendant quelques secondes, son cœur battit la chamade et un goût de fer lui envahit la bouche. Venait-il de se laisser piéger ? Oui, peut-être, mais il était trop fatigué pour s'en désoler durablement. Sa tête roula sur son épaule et il s'endormit...

Un peu avant la nuit, les éclaireurs revinrent porteurs d'outrés gonflées. Leurs sacs à dos regorgeaient de pommes, mais une fois la distribution effectuée cela ne représenta guère qu'un fruit et un gobelet d'eau par tête.

Julie était si faible qu'elle avait le plus grand mal à broyer la chair cotonneuse de la pomme entre ses mâchoires.

Les chefs de section allumèrent alors un grand feu et plantèrent leurs balais en terre avec des gestes cérémonieux. Le contraste qui en résultait avait quelque chose de comique ou de réellement effrayant. Le plus vieux des responsables s'avança alors dans la clarté des flammes et prit la parole.

— Mes frères, mes sœurs, dit-il sans vraiment élever la voix, la situation empire de jour en jour et nous sommes encore éloignés du terme de nos épreuves. Je sais votre, souffrance et je

voudrais vous aider, mais je suis nu, comme vous, les poches et le ventre vides. Pourtant, me direz-vous, je ne semble pas connaître vos tourments. Ni la fatigue, ni la faim, ni la soif ne posent leurs griffes sur moi. La foi en la Marche me soutient. Elle est mon armure, elle me protège contre les malveillances de l'ennemi. Grâce à elle, je peux détourner ma bouche des nourritures tentatrices que me tend l'incroyant, et agissant ainsi je me préserve de leur poison. Grâce à elle, la route n'use pas mon corps au même rythme que le vôtre. Cette armure, cette résistance, je les tiens de Saint-Cazhel lui-même qui, en m'honorant de son baiser, m'éleva au rang de disciple de la Marche. Oui, mes frères, c'est en communiant dans la maladie, en recevant l'offrande du virus que j'ai pu devenir ce que je suis... Car la maladie existe, elle est notre lumière et notre force. Elle apporte la révélation, la connaissance, et le pouvoir d'entreprendre la plus longue des quêtes, celle qui n'a pas de but... La maladie est un bienfait, elle nous a ouvert les yeux. Elle nous a fait rejeter l'aberration du monde immobile avec ses classifications, ses frontières, ses nationalités, et les haines nées de ces différences. La maladie efface, unifie la terre, fond les peuples en une masse indistincte de Marcheurs s'entrecroisant. Elle représente le seul espoir de survie d'un monde partagé qui campe, immobile, sur ses positions ! Oui, la maladie est bonne ! Aujourd'hui accueillez-la car elle peut vous sauver des souffrances de l'épreuve. Venez vers moi et je vous transmettrai le virus de Cazhel, notre maître à tous ! Venez recevoir la vérité et la force ! Venez, et demain vous serez neufs ! Vos muscles redeviendront de fer, vos ventres se moqueront de la faim ! Venez, vous l'avez mérité !

Nath serra les poings, déboussolé. Autour de lui les Marcheurs observaient le vieillard avec une fixité tout hypnotique, et certains – déjà – dodelinaient de la tête.

Ainsi la maladie migratoire existait réellement ? Il avait toujours pensé qu'il s'agissait d'un truc grossier improvisé par les flics pour enrayer la propagation des théories du Nomadisme, et voilà que ce type venait lui affirmer le contraire... ! Voilà qu'il proposait tout bonnement de fourguer

ses virus au bon peuple, comme des morceaux d'hostie ! Bon sang, c'était à devenir dingue !

Alors qu'il s'agitait, une main sale se posa sur son épaule.

— T'emballe pas, mec, chuchota le boutonneux, c'est rien que du cirque. Un truc psychologique pour fanatiser les imbéciles ! C'est un test de plus. Une façon de voir si on est prêt à tout accepter de leur part.

— Mais la... maladie ?

— Il n'est pas plus malade que toi et moi, c'est un vieux rusé. Il bouffe à sa faim, LUI, c'est tout ! C'est les calories qui le maintiennent en forme, pas les virus !

Il fit une pause, s'assura qu'on ne l'écoutait pas, et ajouta :

— Tu vas voir qu'un tas d'idiots vont marcher à fond, il va les mordre, et demain ils se persuaderont qu'ils vont mieux.

— Qu'est-ce que tu vas faire... Tu y vas ?

— Si j'étais sûr qu'on me file à bouffer après, j'hésiterais pas ! Mais ça ne me dit rien de me faire mâchouiller par ce vieux débris. Je vais attendre un peu.

— Réfléchissez, mes amis, reprit l'orateur dont les traits émaciés étaient encore accentués par la lumière dansante du feu de camp, interrogez vos âmes et demandez-vous : SUIS-JE PRÊT ? Que ceux qui le sont s'avancent. Les autres viendront demain... Après il sera trop tard. Leur corps les trahira et ils devront se séparer de la colonne. N'ayez pas peur, la maladie est bonne, ne vous laissez pas empoisonner par la propagande imbécile de nos ennemis.

Soudain Nath avisa Julie qui se traînait à genoux vers le halo de lumière du bivouac. Il esquissa un geste pour la retenir mais se ravisa. Il pouvait être dangereux de révéler son peu d'enthousiasme. La jeune femme s'immobilisa devant le feu. Le vieillard sourit avec bienveillance, s'approcha d'elle et déboutonna lentement la robe amidonnée par la sueur et la boue. Quand il eut atteint le sternum, il rabattit un pan de l'étoffe, dégagant le sein gauche de Julie. Baissant la tête comme pour un baiser, il la mordit alors profondément et maintint sa bouche sur la blessure. Julie étouffa un cri, faillit céder à un mouvement de panique puis se reprit.

Elle s'appliqua à rester figée, les yeux clos. Le maître se redressa et lui fit signe de reprendre sa place. Quand elle se retourna, Nath aperçut deux demi-cercles sanguinolents sur sa peau blanche. Elle se reboutonna sans hâte. Une grande paix avait envahi ses traits. Ce fut comme un signal, aussitôt une vingtaine de Marcheurs se ruèrent vers le feu, quémandèrent le baiser libérateur.

— Qu'est-ce que je te disais ! maugréa le boutonneux, ça y est ! C'est l'hystérie collective ! Ils viennent tous de se découvrir une âme d'apôtre !

Nath ne l'écoutait pas. Il fit un pas vers Julie, hésita. Brusquement elle lui semblait différente. Transfigurée.

« Bon sang ! jura-t-il intérieurement, je ne vais tout de même pas donner tête basse dans ces fadaises ! Ce n'est qu'un truc de gourou ! La communion-bidon ! L'abc du charisme ! »

Il se força à marcher, s'arrêta à deux pas de la jeune femme comme on s'arrête devant la cage d'un fauve.

« Maintenant elle est peut-être contagieuse ? songea-t-il en sentant l'affolement le gagner. Et si les flics avaient vu juste ? Mais NON ! Ce n'était pas possible ! »

— Ça va ? dit-il bêtement.

— Maintenant je ne souffrirai plus, fit-elle, je n'en pouvais plus, tu sais ? Je n'aurais pas pu continuer, je savais que je faisais mes derniers pas... À présent j'irai jusqu'au bout ! Un sourire béat sur les lèvres, elle se pelotonna dans l'herbe et tomba sans transition dans un sommeil profond comme la mort.

Nath la considéra, les bras ballants, ne sachant que faire. Il se sentait idiot et désarmé. Autour du feu, les apprentis-disciples offraient leurs poitrines nues aux morsures du chef religieux. Le spectacle était véritablement obscène. Un chœur se mit à scander : « La maladie ! La maladie ! Que la maladie nous sauve de l'immobilité ! »

— Tu vois pourquoi ils nous ont affamés ! cracha le boutonneux en revenant à la charge, POUR NOUS AVOIR À LEURS PIEDS comme des chiens obéissants. Maintenant le dressage est fini. Ils vont se défaire des cabots rétifs comme toi et moi...

— Si tu ne crois pas au virus, explosa Nath, pourquoi ne cours-tu pas te faire mordre ?

— Je vais y aller ! rétorqua l'adolescent au visage ingrat, je vais y aller puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, et tu devrais en faire autant...

Il s'éloigna crânement, mais Nath devina qu'il avait peur. Au pied du mur, lui aussi se mettait à douter !

« La Marche, la liberté, oui ! soliloqua Nath en s'asseyant, mais pas la maladie ! »

La migraine lui rongea le crâne. Il ne savait plus que croire. Il s'efforça de discipliner sa respiration. Finalement il s'allongea, les mains croisées sur la poitrine. « C'est une manœuvre, se répétait-il en manière d'exorcisme, le chef a compris que nous n'avions plus de ressort, il tente un truc de pure persuasion pour nous donner un coup de fouet. Il sait que l'autosuggestion va jouer. Demain tous les « mordus » se sentiront mieux, ils dévoreront les kilomètres sans une plainte, persuadés d'être désormais invulnérables à la fatigue et insensibles à la faim ! Oui... Ce n'est qu'un truc ! »

Il s'endormit, brisé, en marmonnant sporadiquement : « un truc ! un truc ! »

Ce fut Julie qui le réveilla à l'aube. Elle chantonnait et les cernes qui soulignaient ses yeux étaient déjà moins mauves.

— Je pète le feu ! s'exclama-t-elle en enfilant son sac à dos, je n'avais pas aussi bien dormi depuis des semaines. Et toi, ça va ?

Mais elle n'écoula pas sa réponse. Elle semblait pleine d'un sang neuf qui bouillonnait dans ses veines et dilatait ses muscles.

« Autosuggestion ! » se répéta une nouvelle fois l'adolescent. « L'effet psychologique va durer quelque temps puis elle s'écroulera pour ne plus se relever. C'est couru d'avance ! »

La colonne se reforma. Au moment de se mettre en marche, Nath tourna la tête, cherchant en contrebas la tache blanche de l'ambulance. Elle paraissait beaucoup plus grosse que la veille. Il pensa à la fille blonde entr'aperçue au volant. Elle était plutôt mignonne. On ne l'imaginait guère dans la peau d'une préposée aux incinérateurs... Dieu ! Tout cela devenait ridicule, vraiment ridicule.

La colonne s'ébranla nerveusement, comme si une force nouvelle l'habitait.

CHAPITRE XI

Jane abusait des excitants. Maintenant, chaque fois qu'elle regardait le ciel, la lumière du jour lui piquait deux aiguilles blanches dans les pupilles.

Elle avait dû se résoudre à chausser une grosse paire de lunettes teintées qui lui faisaient des yeux d'insecte ou de mutant.

Elle dormait mal. La nuit elle était souvent assaillie par des rêves contradictoires. Parfois elle imaginait qu'un énorme iceberg prenait la place de la remorque cylindrique. La cabine motrice peinait pour tirer cette montagne de glace bleutée qu'on avait posée en équilibre instable sur une paire de roues jumelées. Le soleil cassait ses rayons en une myriade de reflets sur ce gigantesque glaçon dont les arêtes s'amollissaient avec la chaleur.

Une foule inerte donnait au cœur de la masse d'eau gelée, comme des baigneurs capturés par le piège d'une piscine frigorifique. Ces dormeurs aux mouvements suspendus étaient comme autant d'échantillons vivants des différents types de nage existant. Sam et Sarah, vêtus de tenus de skieurs, couraient maladroitement de part et d'autre du convoi, criant des ordres impatients à l'adresse de la conductrice courbée sur le volant. « Il fond ! hurlait l'infirmière hystérique, il fond ! Mais accélérez donc, espèce de gourde ! » À d'autres moments, Jane rêvait qu'une immense chaleur s'élevait de la remorque, transformant celle-ci en une résistance portée au rouge. À cette seconde, toutes les tôles du camion devenaient brûlantes, et la peinture blanche couvrant les flancs de l'ambulance se mettait à cloquer, à se desquamer par plaques entières. La jeune femme avait alors la sensation d'être couchée à proximité d'un haut-fourneau horizontal. Elle se débattait entre les draps d'amiante de sa couchette, mais ses sourcils finissaient par prendre feu, ainsi que sa chevelure et ses poils pubiens.

Il ne s'agissait bien sûr que de cauchemars, mais dans la journée il lui arrivait de se convaincre qu'une chaleur très réelle lui cuisait la nuque et les omoplates, une chaleur qui montait du cylindre et traversait la paroi de la cabine, vague invisible et sournoise qu'elle était seule capable de détecter. Elle lâchait alors le volant, relevait son tee-shirt et tâtait d'un doigt prudent la peau de ses épaules. Elle lui semblait chaque fois anormalement rouge et sensible comme au lendemain d'un coup de soleil. C'était une chair gonflée et brûlante, une chair pour plage d'été. Lorsque Sam ou Sarah venait lui « tenir compagnie », elle les observait longuement à la dérobée. Au bout de quelques minutes, elle ne manquait jamais de leur trouver la face rougeaude et les mains cuites, comme ces conducteurs de locomotive qui passent des heures penchés au-dessus d'un foyer, pelletant le charbon pour entretenir l'appétit rouge des flammes léchant la chaudière.

Elle savait qu'elle délirait, que ses doutes alimentaient des fantasmes sans cesse plus nombreux, mais elle ne pouvait plus juguler son imagination enfiévrée.

Pour ne plus penser, elle absorbait alors d'autres drogues, mais les images continuaient de lui assener leur silencieux matraquage. Dès qu'elle fermait les yeux, elle voyait des plages de cendre, des dunes de cendre, dont la masse molle et toujours changeante se déplaçait à travers les champs au gré du vent. Les averses finissaient par délayer cette boue métallique que le sol spongieux buvait comme un horrible brouet. La boue grise s'enfonçait au cœur de la terre, gangrénant les couches d'humus où s'entrelacent les racines végétales. Et cette affreuse semence alimentait la sève des arbres, donnant du même coup naissance à des fruits blêmes dont la peau couverte de poils humains et de grains de beauté cachait une chair dure au goût d'os...

Elle s'éveillait de ces hallucinations la bouche grande ouverte, les lèvres craquelées par la fièvre, les yeux secs et brûlants.

Elle avait des moments d'absence pendant lesquels elle conduisait en état second, le cerveau déconnecté, la conscience réduite à une dizaine de gestes élémentaires.

Au bout de trois jours, elle comprit qu'elle était en train de devenir folle.

Le doute lui dévorait l'esprit. Elle ne pouvait pas continuer ainsi sous peine de perdre définitivement la raison. Il fallait qu'elle sache, que l'équivoque soit dissipée...

Un matin, alors que l'infirmière prenait place sur le siège voisin, elle attaqua :

— Sarah, je voudrais assister au processus de congélation, rien qu'une fois... Vous n'allez pas dire non ?

Sa voix résonnait bizarrement, détimbrée comme celle d'une machine. Son visage aux traits durcis par la tension avait quelque chose de réellement effrayant. La demande, qu'elle aurait voulue anodine, prenait soudain l'allure d'un ultimatum, d'un coassement agressif.

— L'infirmière sursauta, perçut l'arrière-goût empoisonné des roots, et s'efforça au calme. Jane, murmura-t-elle prudemment, vous n'y pensez pas, le règlement...

— VOUS ÊTES le règlement, vous pouvez admettre un écart.

— Je ne comprends rien à ce caprice, vous n'êtes pas une scientifique, que vous importe...

— Sam non plus n'a rien d'un savant !

Sarah haussa les épaules avec violence.

— Cette conversation est absurde. Vous savez bien que l'accès du fourgon vous est interdit.

— Pourquoi ?

— Mais parce que vous n'êtes pas assez ancienne chez nous ! Vous n'êtes qu'une temporaire, vous ferez probablement deux ou trois courses, puis vous reprendrez vos billes. J'en suis à peu près certaine, ça veut dire que vous serez alors en mesure de raconter ce que vous aurez vu à n'importe qui. Nous ne pouvons pas prendre ce risque. Sam et moi travaillons pour M. Valentin depuis dix ans ! Dix ans ! Vous ne prétendez tout de même pas avoir droit aux mêmes privilèges ? Non, vous n'entrerez pas dans le cylindre. Je sais par expérience que le personnel de conduite est instable : trois mois dans une compagnie, six mois dans une autre, selon l'humeur des chauffeurs. Dans quelques semaines vous partirez, je veux qu'à ce moment-là vous n'emportiez rien d'autre que l'argent que vous aurez gagné !

Aucun souvenir « monnayable », aucun croquis... Rien ! J'y veillerai !

— Ma curiosité n'a rien à voir avec l'espionnage industriel ! objecta Jane dont les phalanges blanchissaient sur le volant.

— Alors elle est malsaine et non avenue ! trancha l'infirmière. J'ai la responsabilité de la protection de ce brevet, je ne trahirai pas la confiance de Valentin. Depuis que nos ambulances sillonnent les routes, les curieux nous tournent autour. Nous avons dû passer au crible le personnel d'entretien, les mécanos. Ne vous vexez pas, Jane, mais je ne vous connais pas, vous pourriez en fait très bien travailler pour une compagnie adverse... Dans ce cas, votre expérience des immeubles-paquebots ne serait qu'une couverture. Vous voyez, je n'aime pas cette idée. C'est le genre de pensée parasite qui s'accroche à votre tête, grossit, devient envahissante. Je n'aimerais pas être amenée à vous considérer comme une ennemie, ma petite Jane. Je n'aimerais pas ça du tout, alors ne me parlez plus de vos désirs d'exploration du cylindre. Je vous assure que vous n'y verriez rien de bien captivant pour une profane.

Elle se tut mais garda les sourcils froncés sous la visière de son casque. On la sentait troublée, contrariée. Jane renonça à la pousser dans ses retranchements, elle savait maintenant qu'elle n'obtiendrait rien par la ruse.

Ce jour-là ils ramassèrent encore quatre blessés dont deux opposèrent une résistance farouche. Le dernier notamment dégaina un gros automatique et fit feu sur l'équipe médicale. Par bonheur la balle ricocha sur le bouclier tenu par Sam et le projectile se contenta d'érafler le casque de l'infirmière. Ils parvinrent tout de même à le désarmer à l'aide de la pince articulée, mais l'épisode fut des plus déplaisants, et – encore une fois – Jane ne sut dans quel camp se situer...

Dans la soirée, Sam vint relayer Sarah dans la cabine, et Jane lui trouva l'air scrutateur d'un chasseur à l'affût.

« ... Il m'observe comme il observe les Marcheurs, songea-t-elle avec un frisson, comme s'il se demandait d'où va partir l'attaque. »

Elle comprit que Sarah avait tenu le gorille au courant des curieuses exigences de leur conductrice, et que l'homme en concevait une suspicion manifeste.

Il fallait qu'elle se mette en garde, elle le pressentait confusément. Obéissant à une impulsion, elle profita de ce que Sam s'isolait aux toilettes pour ouvrir le tiroir à gants et prélever trois cartouches dans la botte de balles au couvercle déchiré. Elle glissa ensuite les projectiles dans la poche de son jean et adopta une expression dégagée.

Quand le gros homme s'extirpa du placard sanitaire en pestant contre l'exiguïté du lieu, elle s'efforça de ne pas le regarder. La pénombre qui s'installait l'aida à se composer un masque.

— Tas l'air crevé, observa le brancardier, prends un somnifère et va dormir, je vais te remplacer. La route est droite, je devrais pouvoir m'en tirer sans trop de mal.

Elle acquiesça d'un signe de tête, éjecta une gélule du distributeur et fit semblant de l'avaler. Après quoi elle alla s'étendre dans la niche de repos, tous les nerfs en éveil. Elle attendit longtemps, persuadée que quelque chose d'épouvantable se préparait et qu'elle aurait besoin de toute sa vitalité pour s'y opposer. Mais rien n'arriva et elle finit par sombrer dans l'inconscience. Quand elle se réveilla, trois heures plus tard, Sam lui rendit le volant et quitta la cabine pour rejoindre le cylindre. Jane demeura désespérée. Le sommeil s'exhalait d'elle comme une mauvaise sueur. Elle eut enfin une illumination, brancha le pilotage automatique et décrocha le fusil fixé au-dessus des écrans pare-soleil. Elle éjecta les deux premières cartouches, les soupesa. Les tubes de carton jaune étaient nettement plus légers qu'à l'ordinaire. Elle les remit en place, saisit le revolver et bascula le barillet. Au bout des douilles de cuivre les balles s'étaient changées en ogives de papier mâché recouvert d'une mince couche de peinture au plomb. La sueur aux tempes, elle enfonça l'arme dans son logement. Elle savait qu'il était inutile d'ouvrir la boîte à gants, le paquet de munitions ne s'y trouvait plus. Sam avait agi en douceur, réduisant la force de frappe de la cabine à quelques méchants étternuements de poudre noire.

Et cela ne signifiait qu'une chose : on n'avait plus confiance en elle !

En exigeant de visiter le cylindre, elle avait commis une erreur monumentale, elle était devenue suspecte ! Désormais elle était celle dont il convient de se méfier, la bête sournoise qu'il faut tenir à l'écart, le chien vicieux à qui il ne faut jamais tourner le dos.

Mais pourquoi ?

De quoi Sarah avait-elle peur ?

Que craignait-elle au juste ? Qu'en pénétrant à l'arrière Jane découvre que le cylindre n'était en fait qu'un gigantesque incinérateur ?

... Ou bien voyait-elle dans la conductrice une espionne industrielle contre laquelle il s'agissait de protéger coûte que coûte l'invention de Valentin, à savoir le système de cryogénisation accélérée ?

Encore une fois, les hypothèses pesaient le même poids dans la balance ! Encore une fois la vérité s'écartelait sur le chevalet des possibles...

Jane s'affaissa sur son siège. Les trois balles volées in extremis lui meurtrissaient la cuisse de leurs petites têtes dures. Elle les pécha au fond de sa poche, en garnit le barillet du colt après avoir libéré trois alvéoles de leurs cartouches de fantaisie. Au moins elle était sûre de pouvoir assurer sa protection et de jouir d'un incontestable effet de surprise. Elle reprit le volant car l'ambulance abordait une courbe. Elle était maintenant parfaitement consciente qu'il lui fallait opter pour une décision rapide.

Elle se moquait totalement du secret industriel, elle ne désirait qu'une chose : être certaine que la remorque ne cachait aucun abattoir collectif. Mais cette certitude, elle ne l'obtiendrait que par la force. Elle ne se faisait plus aucune illusion. Sam et Sarah n'ouvriraient le cylindre que sous la contrainte, et encore avant d'en arriver là, ils tenteraient de se défendre... Alors ?

Alors elle n'avait pas le choix. Elle ne pouvait pas continuer à se rendre complice d'un éventuel massacre camouflé. Si elle se trompait, si le camion contenait bien un système de

réfrigération sophistiqué, elle serait définitivement grillée aux yeux de la compagnie. Il lui faudrait prendre la fuite, échapper à tous ceux qui s'appliqueraient à la faire taire pour préserver le secret de la machine...

Mais si la remorque cachait un incinérateur géant... !

Si... si, si ! C'était à devenir folle ! Elle s'évertua au calme, lutta pour reprendre le fil de ses pensées.

Si le cylindre dissimulait bien un four crématoire, eh bien ! Elle s'arrangerait pour qu'éclate un scandale sans précédent. Oui ! voilà ce qu'elle ferait ! Un scandale énorme ! Il suffirait pour cela de quelques photos adressées à des organismes humanitaires soigneusement choisis. Au besoin, elle pourrait même leur livrer le camion. Oui ! C'était une bien meilleure idée : leur livrer tout bonnement le camion meurtrier et les laisser monter l'affaire en épingle ! Ils avaient l'habitude de ce genre de choses, ils sauraient mieux s'y prendre qu'elle. Oui, mais avant d'en arriver là il fallait obtenir une preuve, LA PREUVE !

Elle était en sueur et happait l'air comme une femme qui se noie. Quelqu'un qui l'aurait observée à travers le pare-brise de la cabine l'aurait prise pour une démente.

Elle disciplina sa respiration. Il fallait qu'elle allège au plus vite la pression qui s'exerçait sur la paroi interne de son cerveau. Il fallait qu'elle clarifie les zones d'ombre... Quitte à y laisser des plumes.

Oui, c'était décidé. Elle contraindrait Sam et Sarah à lui faire visiter le cylindre. Demain au plus tard.

Elle imposerait sa perquisition à la pointe du revolver !

Cette résolution la soulagea et elle se remit à respirer normalement. Elle voyait enfin le bout du tunnel, le terme de cette abominable attente faite d'hypothèses contradictoires. Oui ! Demain...

La nuit venue, elle fut à nouveau assaillie par une vague déferlante d'hallucinations nées de son délabrement physique et cérébral.

Les images éclataient en flashes douloureux, faisant – pendant quelques secondes – basculer la réalité de l'autre côté du miroir.

Jane arrêta le camion au bas d'une pente et se pelotonna sur son siège. Malgré la température confortable qui régnait à l'intérieur de la cabine, elle grelottait à ne plus pouvoir contrôler les spasmes de ses mâchoires.

Des voix venues de nulle part lui emplissaient la tête, tenant un dialogue aux échos antithétiques.

« Puisqu'elle a tout découvert, disait Sam, IL N'Y A QU'À LA BRULER AVEC LES AUTRES... une fois passée au four il ne restera d'elle qu'un gobelet de cendre, le vent se chargera de l'éparpiller aux quatre coins de la plaine... »

« C'est une espionne, disait Sarah, Valentin ne s'en est pas assez méfié. Elle fera tout pour rentrer dans le cylindre et rassembler le maximum de données sur le SYSTÈME D'HIBERNATION. Pire : si elle ne trouve pas le moyen de s'introduire dans la remorque elle est capable de nous tuer pour voler le camion. Il faudrait la neutraliser. PEUT-ÊTRE LA CONGELER AVEC LES AUTRES ? »

Jane tenta de se boucher les oreilles, mais les répliques continuaient à ricocher : « Elle sait que le camion n'est qu'un incinérateur géant », constatait à présent l'infirmière. « Il faut protéger le complexe d'hibernation », observait le brancardier. Les phrases fusaient telles des balles de ping-pong, chaque salve en amenant une autre.

Et les deux voix, après avoir charrié leur torrent de contradictions se réunissaient chaque fois pour une seule et même conclusion : « Il faut la neutraliser ! » Jane se redressa. Elle se sentait très faible. Son dernier repas datait déjà de trois jours. Depuis que l'angoisse avait déclenché en elle son habituel processus anorexique, elle n'avait plus rien avalé. À présent, elle ne maîtrisait plus le tremblement de ses mains. Les voix s'affaiblissaient, mais leurs menaces demeuraient cependant étrangement présentes : « ... la congeler avec les autres » « ... Un gobelet de cendre ! » Dans un réflexe puéril elle saisit le revolver et le serra contre ses seins, comme un lourd bébé de métal.

Elle échafauda brièvement un plan d'action sans grande finesse. De toute façon, elle ne disposait d'aucun moyen qui lui permît de mettre sur pied une stratégie de haute volée. Tout le

but de la manœuvre consistait à faire sortir conjointement Sam et Sarah de la remorque afin d'éviter que l'un d'eux ne se boucle à l'intérieur du cylindre. Elle savait que les réservoirs de carburant se trouvaient à l'arrière et elle craignait qu'on pût commander l'alimentation du moteur depuis le sas de contrôle. Ce qui était une manière comme une autre de tenir le conducteur en laisse et d'interdire toute tentative de détournement de l'ambulance.

En fait une seule solution s'offrait à elle : prétendre avoir repéré des blessés sur le bas-côté de la route et attendre que l'équipe médicale vienne officier dans son accoutrement habituel de déminage. Pour cela, il fallait que le jour ne soit pas encore levé, qu'une obscurité complice masque les détours du chemin...

Elle tira un chiffon de sa poche, sécha ses paumes et la crosse du revolver. Après quoi elle freina en douceur et déverrouilla la portière.

Tout de suite la voix de Sarah jaillit du haut-parleur :

— Vous avez vu quelque chose ?

— Un... Un Marcheur, balbutia Jane en priant pour que son timbre ne sonnât pas trop faux, il rampait dans le fossé.

— On arrive. Allumez les projecteurs.

La communication fut coupée. Jane jura. Elle n'avait pas pensé aux projecteurs. Elle en alluma deux et s'adossa au cuir du siège. Elle ruisselait de sueur malgré la fraîcheur matinale. Elle songea stupidement que l'aube n'était plus très loin et que tout allait se régler en quelques minutes. L'arme se faisait lourde au bout de sa main. Des pas crissaient sur les graviers. Dans le rétroviseur elle suivit l'avance des deux silhouettes caparaçonnées. La porte de la remorque n'avait chuinté qu'une fois, elle était donc restée ouverte, c'était un atout dans son jeu. Elle s'aperçut qu'elle suffoquait légèrement. La crosse de l'arme devenait gluante sous ses doigts. Elle avait l'impression d'étreindre un morceau de savon détrempé.

— Remue le directionnel ! brailla Sam à l'extérieur, comment veux-tu qu'on le trouve dans le noir sinon ?

C'était maintenant ou jamais.

Elle bondit, ouvrit la portière à la volée et s'immobilisa en haut du marchepied, le revolver tendu à bout de bras.

— Ça suffit ! hurla-t-elle d'une voix beaucoup trop aiguë, ne bougez plus. Sam, laisse tomber ce bouclier. D'où je suis je peux facilement vous loger une balle en pleine figure, vos gilets ne vous protègent plus.

Elle eut la sensation désagréable que l'homme et la femme n'étaient même pas surpris. C'était comme dans un rêve où l'on crie des paroles que personne n'entend.

— Cette arme est chargée avec de vraies balles ! renchérit-elle, j'avais prévu ta petite ruse, Sam. Bon Dieu ! Obéissez ! Ne me forcez pas à tirer !

Le brancardier haussa lourdement les épaules. Il tenait toujours le bouclier à la main, il tourna la tête pour jeter un coup d'œil à Sarah. Son expression signifiait clairement : « Qu'est-ce que je vous avais dit ? » Ses yeux trahissaient la satisfaction d'avoir vu juste, pas la peur. Jane comprit qu'elle n'aurait pas prise sur eux. Son plan était idiot, elle en avait eu le pressentiment quelques minutes auparavant, maintenant il était trop tard.

— Tu veux piquer le camion, c'est ça ? grasseya Sam, laisse tomber tu n'es pas de force. Même si ton flingue est chargé avec du plomb tu n'auras pas le courage de t'en servir.

— Jane, attaqua à son tour l'infirmière, vous faites une grosse bêtise. Vous perdez la tête. Arrêtons cette comédie. Si vous le voulez, nous pouvons nous séparer ici, au bord de cette route. Sam prendra le volant à votre place et...

Au même moment le brancardier fléchit les jambes et lança le bouclier à la volée. Jane eut le réflexe de rabattre légèrement la portière, interceptant la lourde plaque de métal mais le choc courut dans son épaule, la déséquilibrant.

Elle tomba grotesquement sur les fesses, au sommet du marchepied tandis que Sam se ruait vers elle.

Dans le vacarme du bouclier qui s'abattait sur l'asphalte elle n'entendit pas le coup de feu et ne se rendit même pas compte qu'elle avait tiré dans un mouvement réflexe.

La seconde suivante elle aperçut le brancardier qui titubait, la moitié gauche du visage emportée. Tout le devant de son gilet

pare-balles était teinté de rouge et il se griffait le ventre en répétant d'une voix éteinte : « Ah ! Bon dieu ! Ah ! Bon dieu ! »

Jane faillit jeter l'arme, se reprit in extremis, et vit Sarah qui courait frénétiquement vers l'arrière de la remorque. Sam bascula en arrière et son casque sonna durement sur le sol. Le bruit tira la jeune femme de sa transe. Elle sauta du marchepied et se jeta à la poursuite de l'infirmière, mais celle-ci avait déjà disparu à l'intérieur de la remorque.

— Arrêtez ! hurla stupidement Jane, Sarah, arrêtez !

Elle titubait. À mi-chemin elle se tordit la cheville et s'abattit lourdement contre le blindage protégeant le flanc du véhicule.

À la seconde même l'infirmière réapparut. Elle tenait un petit automatique à la main et fit feu sur sa poursuivante. Elle tirait affreusement mal et les projectiles ricochèrent sur la tôle épaisse de la remorque sans menacer Jane toujours étendue.

— Tu ne prendras pas le camion, salope ! criait l'infirmière boudinée dans son gilet de protection, je vais te crever ! Je vais te crever !

Elle avançait, vidant méthodiquement son chargeur. Les impacts se rapprochaient dangereusement de Jane. La jeune femme prit peur. Dans un sursaut de panique elle pressa la détente à deux reprises. À demi assommée par les détonations elle vit Sarah se soulever de terre et rebondir contre l'une des roues. Le choc lui arracha son casque et sa nuque percuta un angle du châssis. Elle roula dans la boue, désarticulée.

Moins de trente secondes s'étaient écoulées depuis le premier coup de feu.

Jane se redressa, rejeta l'arme brûlante qui empestait la poudre.

Sarah ne bougeait plus. Elle avait les yeux vitreux. Les deux balles tirées par Jane avaient été interceptées par le rembourrage du gilet, ne lui causant aucun dommage. Le choc, par contre, en la projetant sur l'arête du châssis, lui avait de toute évidence brisé les vertèbres cervicales. Le vent retroussa sa jupe sur ses cuisses bien galbées.

Jane se détourna pour vomir un peu de bile.

Elle oscilla un moment au bord de la syncope puis se ressaisit et marcha vers l'arrière. Contrairement à ce qu'elle

croyait, le battant de la remorque était resté entrouvert et une lumière bleue palpitait à l'intérieur du sas. S'aidant des deux mains elle se hissa en haut du marchepied, pénétra dans le réduit.

Les deux couchettes dépliées offraient un spectacle de draps froissés constellés de taches de café. Il y avait des revues en vrac sur le sol. L'habitacle sentait la sueur et le sommeil. Jane s'immobilisa. Au bout de trois mètres, on butait sur une porte blindée analogue à celle d'une chambre forte. Une porte de banque fédérale, un disque de chrome renforcé de boulons aux arêtes coupantes... Surmontant le volant d'ouverture, un clavier numérique permettait d'égrener les chiffres du code secret commandant les verrous qui obturaient le cylindre. La réponse à toutes les questions de Jane, la véritable identité de l'ambulance, se trouvaient derrière ce rempart d'acier luisant, inentamable...

Cédant à un accès de rage, Jane martela la surface du disque à s'en meurtrir les poings, puis elle se ressaisit. Après tout elle avait le camion, c'était le principal ! Il suffisait de le livrer en l'état à un quelconque organisme de défense des droits de l'homme en lui faisant part de ses soupçons ! À eux de dénicher un spécialiste capable d'ouvrir ce coffre-fort roulant !

Elle se passa la main sur le visage. La lumière bleue clignotait toujours, lui irritant les pupilles. Elle provenait d'un cadran fixé au centre du battant... UN CADRAN SUR LEQUEL DES CHIFFRES S'ÉGRENAIENT EN UN LENT COMPTE À REBOURS...

Jane eut un frisson. Un affreux pressentiment lui liquéfia les intestins et elle revit Sarah courant vers la remorque comme si une tâche urgente l'y appelait... Sarah hurlant : « Tu n'auras pas le camion ! »

Elle eut peur de comprendre. Elle eut peur d'avoir compris...

L'ambulance comportait un dispositif d'autodestruction ! Un dispositif que Sarah, sentant la partie perdue, avait activé quelques secondes avant de mourir...

Jane s'arracha à l'hypnose du cadran bleu et traversa le sas d'un bond. Elle sauta du haut du marchepied et se mit à courir droit devant de toute la force de ses jambes. Elle se jeta dans les

hautes herbes bordant la route comme on plonge dans la mer, indifférente à la morsure des feuilles coupantes et des épines.

Au bout d'une centaine de mètres elle s'aplatit, la tête dans les mains.

Il n'y eut pas d'explosion, de tumulte, de débris volant dans les airs... Juste une intense luminosité suivie d'un souffle brûlant qui racornit l'herbe et décolora l'asphalte dans un rayon de trente mètres.

Quand Jane se releva, il ne restait presque rien du camion.

La remorque avait fondu avec son secret, se changeant en une coulée de métal fumant qui remplissait déjà les ornières de la route tel un ruisseau en fusion en quête de moule.

Sam et Sarah avaient disparu, dissous par le souffle d'enfer.

Non, il ne restait rien, qu'une montagne de questions sans réponses. Jane se mit eh marche, les jambes lourdes et la tête vide.

Elle ne savait pas ce qu'elle faisait.

Elle ne savait pas où elle allait.

Elle marchait, c'est tout. Elle marchait...

CHAPITRE XII

À midi, Nath sentit ses forces l'abandonner. Ses jambes se firent molles, une affreuse sueur glacée lui nimba le front tandis qu'un million de papillons noirs lui obscurcissaient la vue de leurs chevrotines dansantes.

Il ne comprit même pas qu'il tombait, fauché par la fatigue. Son pied droit s'enfonça dans une ornière et une douleur fulgurante jaillit de son talon pour fuser jusqu'à sa rotule. Il roula lourdement sur le ventre, mangeant la boue de la piste.

Personne ne s'arrêta. Les pieds le contournèrent comme ils l'eussent fait d'une souche ou d'un tronc abattu.

Cette indifférence mécanique l'effraya tant qu'elle fit refluer la syncope naissante. Il voulut se redresser mais sa jambe blessée le rejeta à terre. Les tendons arrachés refusaient d'obéir. Déjà une grosse boule violette se formait au-dessus de sa chaussure et les battements de son cœur y résonnaient comme sur la peau d'un tambour.

Il entendit qu'on donnait des ordres. Les Marcheurs ralentirent, s'arrêtèrent enfin...

Brusquement Julie fut là. Elle s'agenouilla, releva doucement le pantalon du garçon. Elle eut une grimace désolée.

— C'est fini, Nath, fit-elle avec une moue d'excuse, tu as dû te briser la cheville... Je ne peux rien pour toi. Même si on te confectionne une attelle tu ne pourras pas nous suivre ; maintenant que l'ambulance nous talonne, il nous faut aller encore plus vite.

L'adolescent ferma les yeux, refoulant les larmes qui montaient. Il n'allait tout de même pas pleurer comme un gosse !

— C'est comme dans les vieux films d'aventure, raila-t-il la gorge nouée, tu sais ? Quand le copain du héros est blessé et qu'il dit « Non, Bobby, laisse-moi, tire-toi, bon Dieu ! Tire-

toi ! » À cette différence près que toi tu n'essaieras pas de me porter sur ton dos, n'est-ce pas ?

Julie haussa les épaules, l'air navré.

— Tu connais les règles, murmura-t-elle d'un ton neutre, mais cette blessure qui t'immobilise, tu en es en grande partie responsable...

— Moi ?

— Oui, toi. Si tu avais accepté le don de la maladie hier soir, au réveil ta fatigue se serait envolée et tu n'aurais pas eu d'étourdissement. Pourquoi as-tu hésité ? Regarde-moi ! Hier je me traînais, aujourd'hui je marche en tête de la colonne avec les éclaireurs. Oh ! Nath ! Tu as commis une grave erreur !

L'adolescent retint une grossièreté. Il n'avait aucune envie qu'on lui fasse un sermon. Il ne désirait plus qu'une chose : qu'elle parte ! QU'ILS PARTENT TOUS ! Et le laissent tranquille.

— Ne m'en veux pas, disait Julie en se relevant, mais nous ne pouvons pas nous attarder, la règle...

— Ouais ! Ouais, LA RÈGLE !

Un éclaireur s'approcha, tenant à la main un sac à dos plutôt lourd. Celui qu'on laissait généralement auprès des blessés encore conscients. Nath éprouva une crispation désagréable au creux de l'estomac. L'homme s'agenouilla et, d'un signe de tête, ordonna à la jeune femme de rejoindre les autres.

— Mon fils, c'est pour toi le terme du voyage, fit-il sourdement dès qu'ils furent seuls, nous ne t'avons rien caché du sort qui attend ceux qui ne peuvent plus marcher. C'est une dure vérité mais c'est la vérité. Bientôt l'ambulance va s'approcher de toi. Dans une demi-heure, une heure tout au plus, tu verras son mufler grossir et remonter cette route pour venir te renifler. Par pitié, ne te laisse pas abattre comme un mouton impuissant ! Meurs comme un Marcheur doit mourir. Quand tu verras descendre les bourreaux, ne les épargne pas, donne-leur ce qu'ils aiment le plus : l'immobilité éternelle ! Tue-les ! Ainsi, même cloué au sol, tu continueras à servir la colonne !

Il posa le sac près de l'adolescent, lui toucha l'épaule et se redressa. On le devinait pressé de partir. Nath tourna la tête, coupant court à la cérémonie des adieux. L'œil fixé sur l'horizon,

il entendit le piétinement spongieux de la colonne qui s'éloignait en pressant le pas pour rattraper le temps perdu.

« Je ne les regarderai pas, pensa-t-il en serrant les poings, je ne les regarderai pas ! »

Il résista très longtemps. Quand il n'y tint plus, il jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, mais la route était vide. La horde avait disparu, avalée par le moutonnement jaunâtre d'un petit bois.

« Tant mieux ! » dit-il à haute voix.

Ensuite il pleura durant deux ou trois minutes puis se ressaisit. Il avait froid, il avait mal, il était ridicule.

Pour s'occuper, il ouvrit le sac à dos et laissa échapper un sifflement de surprise. Sur le dessus il y avait bien sûr un gros pistolet automatique dans un sachet de nylon qui le protégeait de l'humidité, mais ce n'était pas le plus intéressant. Dessous s'empilaient des paquets de biscuits de marin, des cubes de rations nutritives, des fruits secs, une fiasque de rhum et une gourde d'eau de deux litres.

« Le cadeau du condamné ! » ricana Nath en éventrant un sachet de dattes. Au moment où il commençait à mâcher, il réalisa que le boutonneux ne s'était pas trompé dans ses suppositions. Les disciples jouissaient bien d'un approvisionnement secret ! Un approvisionnement grâce auquel ils pouvaient entretenir leur exceptionnelle forme physique !

« Ils nous ont bernés, grommela-t-il, ils nous ont roulés dans la farine ! »

Il mangeait et s'étouffait en déglutissant, tant la rage rétrécissait sa gorge. Lorsque le trou intérieur qui lui minait le ventre fut à peu près comblé, il but puis rangea les provisions. Le sac bouclé, il y planta les coudes et considéra la route. Le pistolet était toujours dans l'herbe, prisonnier de son sachet de nylon comme un cadeau qu'on vient d'extirper de la lessive. Distraitement il l'attira sur ses genoux, déchira l'emballage. Contrairement à ce qu'on racontait dans les romans, il trouva l'arme malcommode et lourde. Elle ne s'adaptait pas du tout au creux de sa paume et elle fatiguait très vite le poignet lorsqu'on la levait pour viser bras tendu.

Il la pointa vers le bout de la route, fit sauter la sécurité. Il jouait un rôle qui ne lui convenait pas, il le savait. Julie aurait tiré sans une hésitation, mais lui...

Non, il n'était pas assez convaincu pour endosser la panoplie du kamikaze, il était grand temps de revenir sur terre et de voir les choses en face. Les Disciples ne valaient pas mieux que les flics. Tous manipulaient leur petit monde sans en avoir l'air, et chaque camp rejetait soigneusement la faute – son origine et ses conséquences – sur le dos de l'adversaire ! Classique et sans issue !

Chacun truquait un morceau de réalité, veillant jalousement au développement du processus paranoïaque né de leurs manipulations...

Très vite on ne savait plus à qui se fier. Le monde rétrécissait, dévoré par le nombre sans cesse grandissant des objets suspects. Cette lente distillation avait produit des élixirs de haine concentrée : les disciples de la Marche et les soldats de goudron... Chacun avait la tête farcie de légendes, d'histoires de croque-mitaines.

Malades kamikazes, ambulances cannibales, virus migratoire... Toute une quincaillerie absurde concoctée par l'hystérie collective des groupes en présence.

Il soupira. Et maintenant ? Quelqu'un allait-il venir ?

L'ambulance sûrement, ce gros camion aux flancs boueux qui se traînait au long des ornières. Faudrait-il l'accueillir à coup de pistolet comme pour un dernier baroud ? Non, il n'en voyait pas la nécessité. La lassitude le ramenait aux ternes dimensions du quotidien. Il voyait désormais les choses sous leur vrai jour : la Marche ? Quelques dizaines de pouilleux masochistes manipulés par des gourous professionnels. Les ambulances cannibales : des fourgons crasseux probablement conduits par des fonctionnaires aux yeux rougis par l'insomnie. La dimension mythique de la course s'évanouissait. Le décor grandiose se faisait terrain vague, le peuple poursuivi pataugeait dans la boue, mauvais figurants bavochant un texte incompréhensible.

Nath leva l'arme, en tira le chargeur dont il égrena les balles une à une comme il l'avait vu faire dans les films.

« Nous nous sommes tous monté la tête, songea-t-il, il serait temps de prendre un peu de recul. »

Il éjecta le projectile contenu dans la culasse, ramassa les douilles froides et les expédia au hasard par-dessus son épaule.

Puis il s'installa du mieux qu'il put et fixa la route. Sa cheville le faisait beaucoup souffrir, et, malgré le froid, des gouttes de sueur commencèrent à rouler sur son front. Enfin, au bout d'un temps inappréciable, une silhouette se découpa au détour du chemin. Elle avançait en louvoyant, à la fois hésitante et téméraire.

À son allure, il était facile de se rendre compte qu'il ne pouvait s'agir d'un Marcheur. Les vêtements étaient trop propres, la démarche trop solide... Non, celui qui venait ne marchait que depuis fort peu de temps. La fatigue ne l'avait pas encore cassé jusqu'à lui faire le dos rond.

Nath plissa les yeux et éprouva un choc bizarre en identifiant la fille de l'ambulance ! Celle qu'il avait lorgnée à la jumelle plusieurs jours auparavant. Que faisait-elle à pied dans le sillage de la colonne, si loin de son monstre roulant ? Une panne ? Elle ne l'avait pas encore vu. Elle marchait tête basse, l'air hagard, en proie à un grand tourment intérieur. Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, Nath réalisait que ses vêtements étaient lacérés en maints endroits, et qu'elle portait des hématomes sur le visage.

Il devenait urgent de se faire reconnaître. S'il la surprenait en se redressant au dernier moment, elle pouvait avoir une mauvaise réaction et ouvrir le feu.

Il sifflota sur deux notes mais le vent étouffa son signal. N'y tenant plus, il se redressa sur un coude et leva la main.

— Hé ! lança-t-il, n'ayez pas peur ! Je n'ai rien d'un kamikaze, je vais vous jeter mon arme, elle est vide. Ne craignez rien !

Il avait débité son appel d'une seule traite, avalant la moitié des mots. La fille restait tétanisée au milieu du chemin, le visage agité de sentiments contraires. Il devina qu'elle allait tourner les talons, fuir dans l'autre sens...

— Hé ! Pas de blague ! fit-il en essayant de sourire, vous êtes la nana de l'ambulance, je vous reconnais. Ne me laissez pas

tomber. Je ne suis pas malade si c'est ce que vous craignez, j'ai refusé le virus... Je m'appelle Nath, et vous ?

— Jane.

Elle avait répondu mécaniquement mais on sentait bien que son cerveau tournait à vide comme si elle restait prisonnière d'une autre dimension, d'une scène qui continuait à se dérouler dans sa mémoire.

— J'ai quinze ans, ajouta l'adolescent pour meubler le silence, je crois que je me suis cassé la cheville en butant dans un trou...

La jeune femme s'ébroua.

— Bon sang, souffla-t-elle, je ne sais même pas depuis combien de temps je marche...

— Mais... votre... votre camion ? s'étonna le garçon.

Jane haussa les épaules.

— Tu n'as pas encore compris ? ricana-t-elle, il n'y a plus d'ambulance ! Je l'ai... plantée. Oui, c'est ça, je l'ai plantée.

— Et vos copains les brancardiers ?

— Morts. L'explosion n'a rien laissé. Rien.

— Vous voulez du rhum ? hasarda Nath en fouillant dans le sac.

Jane s'assit sur une grosse pierre. La toile de son jeans collait sur ses cuisses. Elle avait les pieds en feu. Elle étouffa un gloussement. La situation lui apparaissait soudain dans tout son ridicule. « Les ennemis fraternisant autour d'un flacon d'alcool », ç'aurait pu être la légende d'une image d'Épinal. La conclusion moralisatrice d'un fabliau un peu niais. Elle décida soudain de vider l'abcès. Là, devant ce gosse, devant cet inconnu. Elle ne pouvait plus attendre, il fallait qu'elle parle.

— Le camion, tu sais... attaqua-t-elle avec une violence contenue qui faisait trembler ses lèvres, je ne suis même pas sûre qu'il s'agissait d'une ambulance.

— Vous voulez dire...

Oui... C'était peut-être un leurre, un piège. Mais je ne peux pas l'affirmer. Je me suis peut-être fait des idées ? Si ça se trouve, ce n'était qu'un foutu camion bourré jusqu'à la gueule de barda scientifique ultra-secret... Je me répète ça depuis des heures.

Nath dévissa le bouchon du flacon de métal, tendit la fiasque à la jeune femme.

— Le camion, observa-t-il, vous l'avez planté volontairement, hein, c'est ça ? Vous pensiez que c'était une ambulance cannibale ?

— Une quoi ?

— Une ambulance cannibale, c'est comme ça que les Marcheurs les surnomment. Un four roulant, quoi !

— Oui. Et toi, tu en as vu fonctionner ? Tu as des preuves ?

— Non, je crois que c'est juste un conte inventé par les Marcheurs. Un conte pour faire remuer les traînards.

Jane avala plusieurs rasades d'alcool, toussa longuement.

— Alors j'ai causé leur mort pour rien, conclut-elle d'un ton sinistre.

— On ne peut pas en être certain, fit sentencieusement Nath, dans cette histoire tout possède un double visage. Tout semble à la fois ami et ennemi, blanc et noir. On vous a manipulée comme j'ai été manipulé... Les camps sont différents mais les méthodes restent les mêmes. Nous jouons un jeu truqué. À partir de là, on peut se permettre toutes les extrapolations. Il n'y a peut-être ni ambulance cannibale ni virus mais une habile intoxication de part et d'autre. Ou alors les Marcheurs sont réellement rongés par les fièvres, et les flics les talonnent montés sur des incinérateurs mobiles... Dans ce cas, qui est le plus ignoble ? L'ambulancier-bourreau ou le disciple de la Marche qui sélectionne l'élite de ses troupes par un épuisement scientifiquement dosé, condamnant les piétineurs à finir en cendre ? Nous sommes des pions à qui ont interdit de consulter la règle du jeu. Rien que des pions. On les use, on les brûle, peu importe, la partie continue...

Il s'interrompit et grimaça. Sa jambe avait pris une vilaine teinte bleuâtre.

— Nous ne pouvons pas rester ici, murmura Jane en effleurant l'œdème du bout des doigts, si des paysans viennent à passer ils nous prendront pour des marcheurs et nous tireront dessus sans sommation.

— Je... Je regrette, je ne peux vraiment pas marcher. Vous avez une idée ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Si j'étais solide et courageuse, je te ramènerais en ville, je te cacherais. Plus tard nous enquêterions et ferions éclater le scandale des ambulances en exposant à la presse les méthodes plutôt bizarres des services sanitaires. Tout, quoi ! Mais...

— Mais ?

— Mais je suis fatiguée. Cette histoire me dépasse et me fait peur. Je doute d'avoir la force d'entreprendre la moindre enquête, d'ailleurs je ne saurais même pas comment m'y prendre. Je te propose une solution étriquée et individuelle : foutons le camp ! Tirons-nous de cette course de cinglés, après on verra... Il faut que je trouve un véhicule, une voiture.

Nath battit des paupières.

— Une voiture, ça peut se voler dans un village, mais c'est dangereux. Si on vous prend, on vous brûlera sur un bûcher de désinfection.

Jane eut un geste irrité.

— On ne peut pas rester éternellement au bord de cette route ! Au fur et à mesure que la colonne s'éloigne, les paysans sortent des maquis où ils s'étaient réfugiés. La vie va reprendre. Leur premier soin sera de nettoyer les souillures de la Marche... Pour le moment, nous faisons partie de ces souillures.

— Et si on attendait une autre ambulance ? proposa l'adolescent, ce ne serait pas plus bête ?

— Jane eut un haut-le-corps. Tu es fou ! L'ambulance, c'est la roulette russe. Dans le pire des cas l'incinération, dans le meilleur la mise en conserve !

— La quoi ?

Elle dut lui expliquer ce qu'on avait daigné lui apprendre sur le processus de cryogénisation.

— Mais cette hibernation n'est peut-être rien d'autre que l'alibi de l'incinérateur, conclut-elle, garde ça en mémoire !

— Le four, j'y crois plus ! s'entêta le gamin, c'est trop gros. Mais je n'ai pas envie de me retrouver « archivé » dans une chambre froide pendant vingt ans sous prétexte qu'on ne découvre aucun antidote au virus. À la fin, on nous oubliera et

on restera entassés comme des surgelés dans un entrepôt à attendre la fin des temps ! Merde !

— Alors il faut bouger. Je vais essayer de me glisser dans un village. Une fois de retour en ville ce ne sera pas trop dur de se cacher dans un appartement abandonné. J'ai un peu d'argent. L'avance touchée sur cette course...

— Vous retournerez à la caserne ? souffla insidieusement l'adolescent.

— Pourquoi ?

— Pour l'enquête.

— Ha ! ça te plaît cette idée d'enquête, hein ?

— Ouais, comme dans les bouquins : le petit journaliste merdeux qui fait exploser le gouvernement !

— C'est dans les bouquins, Nath ! Dans la réalité tu as une patte cassée, la fièvre, tu es perdu en pleine campagne, et la nuit vient... Moi, je suis une fille un peu cinglée qui se demande si elle est une bienfaitrice de l'humanité ou une criminelle. Autrement dit : si j'ai bousillé deux salopards avec leur four... ou assassiné deux infirmiers en provoquant du même coup la mort de cent Marcheurs en état d'hibernation contenus dans le cylindre de l'ambulance. Tu vois, c'est ça la réalité : le doute ! Je te propose de sauver nos peaux et de philosopher plus tard. Si un tracteur vient à passer, nous sommes fichus ! Tous les bouseux du coin vont sortir leurs chiens, leurs fusils, et nous courser ! La colonne leur faisait peur mais deux spécimens isolés ça risque plutôt de les exciter ! Il faudrait que tu te caches un peu...

— Je ne peux pas remuer, poussez-moi dans le fossé et recouvrez-moi de branchages, avec la nuit ça fera illusion.

— Okay, serre les dents.

Rapidement elle rassembla de quoi faire une attelle et immobilisa la cheville disloquée du mieux qu'elle put. C'était du travail d'amateur dont elle n'était même pas sûre qu'il servît à quelque chose. Elle essaya ensuite de faire glisser le corps de l'adolescent dans le fossé bordant la route. Malgré tous ses efforts, elle lui arracha un hurlement insoutenable dont l'écho vola loin sur la plaine. La nuit tombait. Elle récupéra le sac à dos qu'elle posa près de Nath, et le pistolet vide qu'elle empocha. La

lumière déclinante ne lui permettait plus de retrouver le chargeur et les balles que le gosse avait éparpillées dans les hautes herbes. Il lui faudrait se contenter du seul pouvoir persuasif de l'arme.

Elle arracha quelques brassées de fougères, les jeta sur Nath.

— Je vais y aller, murmura-t-elle, en coupant à travers champs j'avancerai plus vite. Je vais revenir sur mes pas, hier on a dépassé un village désert, ça doit faire quinze bons kilomètres, peut-être vingt. Ne t'impatiente pas.

— Okay.

Elle patina pour sortir de la tranchée boueuse. La nuit se faisait plus présente de minute en minute, le paysage devenait insondable. Sans plus réfléchir, elle se jeta en avant avec une énergie désespérée de bête fourbue. La colonne avançait, monolithique.

Julie tendait l'oreille, la tête légèrement renversée sur l'épaule. Les tressaillements de la marche faisaient danser ses cheveux sales sur ses omoplates.

— Qu'est-ce que tu écoutes ? demanda l'éclaireur en changeant son balai d'épaule.

— J'attends les coups de feu, murmura-t-elle, je ne voudrais pas qu'il s'évanouisse et que les autres l'emportent pour le brûler pendant qu'il est inconscient. J'espère qu'il pourra les tuer tous !

L'éclaireur eut une moue dégoûtée.

— Il ne tirera pas, dit-il comme à regret, c'est un faible, un tiède. Il n'avait pas la foi. Il a refusé le don de la maladie, en ce moment il paye cette erreur. Pourquoi veux-tu qu'il croie en nos avertissements ? Le poison du doute est en lui. Il a rejeté notre enseignement. Quand il verra l'ambulance, il lui fera signe...

— Il lui fera signe ?

— Oui, et son intention est de se laisser emporter. Comme tous les mécréants, il ne croit pas aux ambulances cannibales, c'est un esprit fort qui ne se laisse pas impressionner par les contes de bonne femme !

— Alors ils vont le brûler...

— Non. Dans la doublure du sac à dos il y a un pain d'explosif très puissant muni d'un détonateur acide couplé à un

détecteur de métal. J'ai réglé son seuil de sensibilité sur la masse approximative d'une simple automobile. Quand le volume de l'ambulance entrera dans le champ la fusée s'amorcera, laissant aux brancardiers le temps de descendre et d'approcher... Ensuite la charge explosera, détruisant tout dans un rayon de dix mètres. J'ai bourré le sac de nourriture pour dissimuler le poids de la charge. Il ne s'apercevra de rien.

Il fit une pause, hésita, puis reprit :

— Tu ne m'en veux pas ? Je ne pouvais prendre aucun risque, tu sais. L'ambulance est désormais trop proche de nous, il faut à tout prix la stopper. Tu comprends ? Julie hocha la tête. Elle comprenait.

CHAPITRE XIII

Jane prit conscience qu'elle était vautrée dans la paille d'une grange et que le soleil brillait haut dans le ciel.

La boue des chemins avait séché sur son jean et elle avait l'impression d'avoir les jambes plâtrées jusqu'aux genoux. Elle était très fatiguée. Elle avait passé la nuit à se perdre, à tourner en rond sur des plaines d'obscurité. Deux fois elle avait failli se faire trancher la gorge par des fils barbelés que les ténèbres rendaient invisibles, et un piège à loup avait claqué tout près de sa cheville. Beaucoup trop près.

Enfin, à l'aube, elle avait entr'aperçu la silhouette du village et s'était faufilée dans la première grange venue, s'enfouissant au creux des bottes craquantes comme un rongeur qui fuit la lumière.

Elle avait dormi d'un sommeil de brute. Maintenant il était tard, une heure de l'après-midi, peut-être même un peu plus. Les rues du village étaient désertes, les hommes partis aux champs et les femmes absorbées par la vaisselle du déjeuner.

Jane se dégagea du cocon de brins crissants, leva la tête au-dessus des bottes. De son perchoir elle découvrait la rue, une petite église voûtée et ses dépendances. Tout près de l'église, une vieille auto au capot cabossé attendait en ronronnant. C'était un véhicule utilitaire crotté de boue jusqu'à mi-portière.

Un homme se penchait sur le coffre. Il se releva, une caisse de livres dans les bras et prit la direction du presbytère.

Jane pensa que voler l'auto ne présentait aucune difficulté. Elle filerait le pied au plancher, couperait à travers champs et reviendrait vers le gosse blessé. Après...

Après il serait toujours temps de réfléchir.

Elle se laissa couler sur le sol, s'ébroua et sortit de la grange. Là, en pleine lumière, elle marcha vers la voiture d'un air faussement dégagé. Elle ne pouvait pas se permettre de perdre du temps. L'idée que Nath puisse se faire ramasser durant son

absence par un tracteur ou une faucheuse-batteuse lui était insupportable.

Elle ouvrit la portière, se glissa au volant.

Maintenant ils étaient pratiquement hors de danger.

Elle démarra...

Contrairement à ce qu'elle redoutait, son départ ne provoqua ni tumulte ni apparition de villageois vociférants les poings brandis. Seul un chien pelé s'acharna à la poursuivre sur quelques dizaines de mètres avant de renoncer, la langue pendante et les yeux hors de la tête.

La voiture sautillait sur les ornières et sa carrosserie disjointe brinquebalait comme si elle voulait se séparer du châssis.

Jane avait beaucoup de mal à s'orienter. Elle conservait du paysage nocturne des images abruptes de petits ravins, de jungles, de marécages. Avec le jour elle ne voyait autour d'elle qu'une plaine boueuse, des mares, des bouquets d'ajoncs, des tranchées à demi comblées. Elle se laissa gagner par la panique et ses mains se firent gluantes sur le volant. Finalement, après bien des détours, elle retrouva la route et les débris de l'ambulance. Une fois l'adolescent chargé elle ferait volte-face et reprendrait le chemin de la ville. Il faudrait s'occuper de la jambe du gamin avant que l'infection s'installe dans le tissu musculaire. Il faudrait...

Elle ralentit, cherchant des yeux le tas de fougères qui marquait la cachette. Nath grelottait probablement de fièvre, peut-être même avait-il perdu connaissance. Elle freina...

Au même moment le capot se souleva, mû par une force invisible, écrasant le pare-brise. Une salve de débris de verre mitrailla Jane, lui lacérant les joues, les épaules et les bras. La voiture fit un bond en arrière tandis qu'une tonne de terre humide la recouvrait. L'habitacle se rétracta comme un accordéon. Le tableau de bord tomba sur les genoux de la jeune femme, la blessant cruellement. Le dossier du siège céda, et elle se retrouva couchée, les vêtements en lambeaux, pendant que le toit, enfoncé par le souffle, venait se plaquer sur ses seins, lui compressant la cage thoracique.

Elle connut une seconde d'intense terreur et hurla à s'en rompre les cordes vocales. Puis le silence revint, seulement troublé par les craquements de la carcasse torturée. L'habitable empestait l'huile et l'essence. Jane comprit qu'elle ne devait pas s'attarder davantage à l'intérieur du cocon de ferraille mais le sarcophage de tôle bloquait tous ses gestes. Avec beaucoup de peine elle parvint à ramper sur les fauteuils et à sortir par la portière arrière droite que le souffle avait ouverte.

Quand elle prit pied sur l'asphalte elle était pratiquement nue, couverte d'hématomes et de plaies profondes. Le fossé aux fougères avait fait place à un énorme cratère fumant dont les projections internes avaient labouré la route et ses alentours.

Il n'y avait plus trace de l'adolescent. L'explosion avait volatilisé son corps. Renonçant à comprendre, Jane s'éloigna du véhicule. Le sang coulait en abondance de ses genoux crevés et il lui sembla que la rotule gauche était à nu. Elle déchira ce qui restait de son tee-shirt pour improviser des bandages. Elle n'avait pas encore mal, le choc l'anesthésiait. Elle se traîna de l'autre côté de la route et s'affaissa dans l'herbe, persuadée qu'elle allait mourir de façon imminente.

Il se mit soudain à pleuvoir et les rafales glacées fouettèrent ses seins nus et son visage criblé d'éclats sans lui apporter le moindre réconfort. Un peu plus tard elle s'évanouit.

ÉPILOGUE

Elle avait la fièvre, une fièvre rouge qui logeait dans ses genoux et dépêchait ses escadres d'invasion à travers tout son corps. Elle avançait depuis des siècles, prenant appui sur sa seule jambe droite, une branche coincée sous l'aisselle. Un masque de boue s'accrochait à ses sourcils et, maintenant qu'elle avait déchiré tous ses vêtements pour en faire de la charpie, elle était réellement nue, les poils du pubis durcis par la glaise. Elle ne savait pas où elle allait. Elle marchait, fuyant une douleur qui la rattrapait sans cesse pour jeter des gouttes acides dans ses plaies. Elle ne protestait pas, depuis longtemps elle ne pouvait plus parler. Elle titubait, les yeux clos, les paupières gonflées par l'œdème des coupures. Tout son visage était déformé par l'infection due aux parcelles de verre enkystées dans sa peau. Elle avançait en aveugle, encore éclairée par une minuscule étincelle de conscience.

C'est ainsi qu'elle ne vit ni n'entendit l'ambulance qui surgissait dans son dos. Une grosse ambulance au museau camus traînant une remorque cylindrique flanquée de la croix rouge tréflée des services de santé.

Et l'ambulance s'arrêta.

FIN